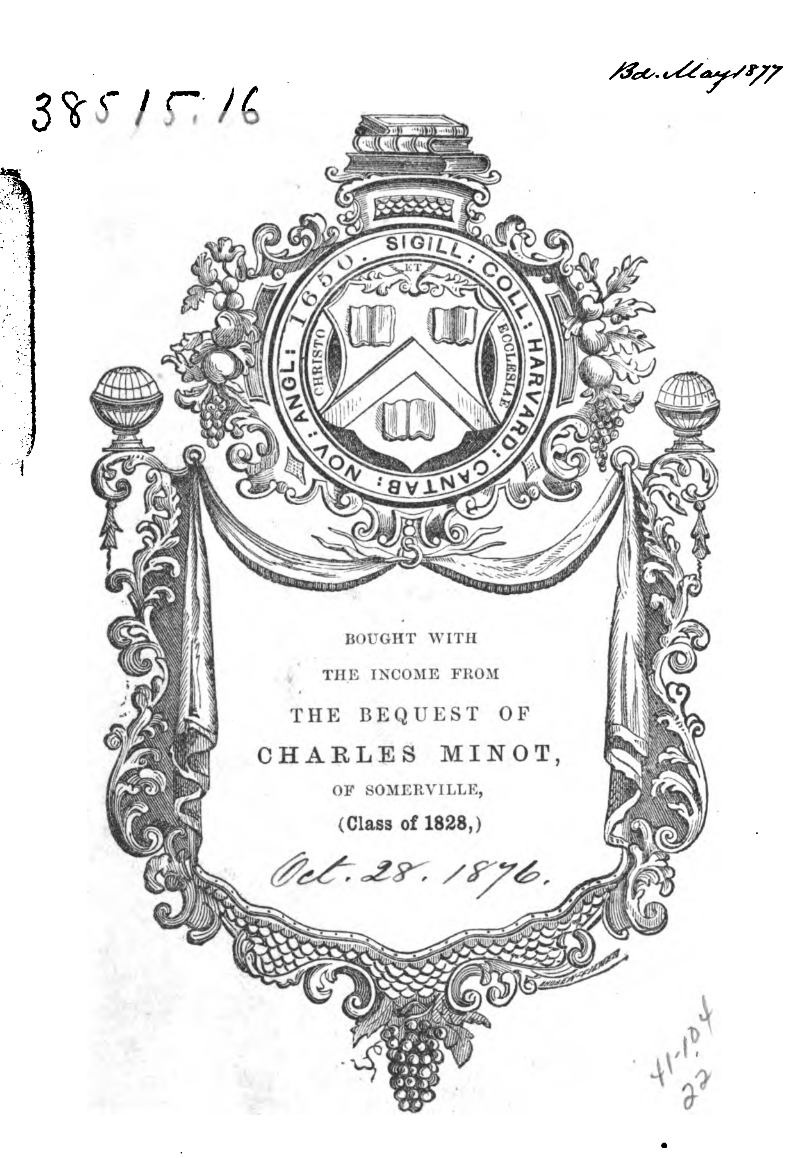



SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO
ET
ECCLESIAE

COLLECTION

DES

POÈTES DE CHAMPAGNE

ANTÉRIEURS AU XVI[e] SIÈCLE.

COLLECTION DES POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU XVIe SIÈCLE.

—

Cette collection se composera de 24 volumes in-8°, tirés à 300 exemplaires. 17 déjà sont en vente :

1er et 2e vol. ŒUVRES DE GUILLAUME COQUILLART. — Reims, 1847.

3e ŒUVRES DE GUILLAUME DE MACHAULT. — Reims, 1849.

4e et 5e ŒUVRES INÉDITES D'EUSTACHE DESCHAMPS. — Reims, 1849.

6e LE ROMAN D'AUBERY LE BOURGOING. — Reims, 1850.

7e LE ROMAN DU CHEVALIER DE LA CHARRETTE, par *Chrestien*, de Troyes, et *Godefroy*, de Lagny. — Reims, 1850.

8e LES ŒUVRES DE PHILIPPE DE VITRY, évêque de Meaux. — Reims, 1850.

9e LES CHANSONNIERS DE CHAMPAGNE AUX XIIe ET XIIIe SIÈCLES. — Reims, 1850.

10e LE ROMAN DE GIRARD DE VIANE, par *Bertrand*, de Bar-sur-Aube. — Reims, 1850.

11e LES CHANSONS DE THIBAULT IV, COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE. — Reims, 1851.

12e LE TORNOIEMENT DE L'ANTECHRIST, par *Huon*, de Méry. — Reims, 1851.

13e POÈTES DE CHAMPAGNE ANTÉRIEURS AU SIÈCLE DE FRANÇOIS Ier. — Reims, 1851.

14e et 15e RECHERCHES SUR L'HISTOIRE DU LANGAGE ET DES PATOIS DE CHAMPAGNE. — Reims, 1851.

16e LES ŒUVRES D'AGNÈS DE NAVARRE-CHAMPAGNE. — Reims, 1856.

17e LE ROMAN DE FOULQUE DE CANDIE, par *Herbert Leduc*, de Dammartin. — Reims, 1860.

5.9. ..

LE ROMAN

DE

FOULQUE DE CANDIE

PAR

Herbert LEDUC, de Dammartin.

Et dist que le quens de Campaigne,
Luï et tous les barons desdaigne,
Et s'avoit son frère empuisnié
Le roy Loéys, et laissié
Mauvaisement à Avignon,
Et faite en avoit trahison.

(*Chr. de Ph. Mouskes*, t. II, p. 576.)



REIMS.

—

1860.

A MESSIEURS

les Membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres

DE CHALONS-SUR-MARNE.

MESSIEURS ET CHERS COLLÈGUES,

Depuis longues années, vous m'avez fait l'honneur de m'admettre au nombre de vos correspondants. Cette marque d'estime me fut d'autant plus précieuse, qu'il ne me la fallut pas conquérir par de nombreuses publications. Vous voulûtes bien récompenser mes premiers travaux en m'octroyant une confraternité dont je n'ai cessé de m'honorer. L'expression de ma reconnaissance a été lente, j'en conviens : mais que prouve ce retard ? c'est que, chez moi, la gratitude survit longtemps aux services rendus, aux preuves de bienveillance. Chez moi, le jour où l'on m'a tendu la main, le jour où les rangs des hommes éclairés et honnêtes s'ouvrirent pour me faire une place, est toujours celui de la veille.

Permettez-moi de vous dédier le dix-septième volume de ma *Collection des Poètes de Champagne antérieurs au XVIe siècle.* Faites-lui bon accueil. Je le consacre à raconter la vie, à faire connaître les œuvres d'un de nos compatriotes, Herbert Leduc, de Dammartin, ingénieux et malin trouvère du XIIIe siècle. Il vit finir le règne de Philippe-Auguste et celui de son fils Louis VIII; il vit commencer celui de saint Louis, et, par suite, fut contemporain de notre comte Thibaut IV, le roi des chansonniers. Des évènements auxquels il assista, peut-être même comme acteur, l'empreinte s'est gravée dans son poème, qui n'est, au fond, qu'une sanglante satire.

Depuis longtemps nous préparions cette publication. Les circonstances au milieu desquelles nous avions entrepris notre long travail sur nos trouvères nous forcèrent à restreindre notre plan à des proportions plus modestes que celles que nous avions rêvées. Au début, il ne s'agissait pas seulement des poètes de notre Champagne. Nous devions encore entreprendre de publier les œuvres des trouvères de Vermandois et de Picardie. Sans tenir compte du temps qui vient à chacun dire tôt ou tard : *Non longius ibis*, nous avions déjà feuilleté les pages où sont inscrites les poésies de nos trouvères du Nord. Nous avons même accueilli l'œuvre complète de l'un d'eux; ce travail, humble pierre d'un édifice

que nous n'élèverons pas, nous vous demanderons la permission de le placer parmi nos volumes dédiés aux muses de Champagne. Le nom du poète choisi comme tête de colonne, permettez-nous de le taire encore; mais soyez sûrs que c'est celui d'un homme de cœur et d'esprit. La Champagne eût été fière d'être sa mère.

Mais laissons de côté ce texte qu'un avenir prochain vous donnera : revenons au *Roman de Foulque de Candie*.

Je voulais le publier en entier ; mais M. le ministre de l'instruction publique ayant annoncé l'intention de faire imprimer les chansons de geste, j'ai dû renoncer à faire concurrence aux presses de Firmin Didot. Je n'éditerai donc pas l'œuvre d'Herbert Leduc ; je la ferai connaître. A mes prétentions devenues plus modestes, j'ai compris qu'il fallait encore un patronage. Je l'ai choisi dans notre vieille province. C'est sous votre protectorat que je place le dix-septième volume de ma collection : tendez-lui donc la main avec bienveillance ; aidez-nous à faire les derniers pas de notre long pèlerinage.

Mais, avant de jeter les yeux sur la notice consacrée par nous au *Roman de Foulque de Candie*, veuillez lire celle que nous avons écrite pour notre édition des *Œuvres du Roi de Navarre* : elle lui sert de préface. Que cette

explication serve d'excuse à notre prière. Puis ensuite, prenez notre volume ; lisez-le avec cette indulgence à laquelle vous nous avez accoutumé; admettez l'œuvre d'Herbert au milieu de celles de nos littérateurs. Puisse ma nouvelle publication ajouter encore à la gloire littéraire de la Champagne ! Alors j'aurai conquis, Messieurs et chers Collègues, un titre de plus à l'honorable confraternité que vous m'avez conférée, et j'aurai pris ma part des utiles travaux que vous entreprenez pour l'honneur de notre pays.

PROSPER TARBÉ.

Ce 25 Février 1860.

NOTICE

sur

HERBERT LEDUC, DE DAMMARTIN

ET LE ROMAN

DE FOULQUE DE CANDIE.

By Prosper Tarbé.

Le poème que nous allons faire connaître est une œuvre de longue haleine; il est l'œuvre d'un homme habile à manier la rime et la mesure, l'œuvre d'un trouvère qui a suivi la cour des princes et qui sait plier son talent au goût de son temps, aux passions de son époque.

Pour trouver son nom, point n'a fallu de longues recherches : dès les premiers vers de la chanson, Herbert nous l'apprend, et désigne même sa patrie; et pour que, plus tard, il n'y ait de confusion possible, il nomme le clerc qui, sous sa dictée, recueillait ses improvisations, tantôt ingénieuses, tantôt pleines de hardiesse. Souvent l'on accuse le scribe qui transcrivait nos vieilles poésies de substituer son nom à celui de l'auteur, ou de s'attribuer le mérite d'une œuvre anonyme : ici, le doute n'est point permis; chacun a sa part :

Oiés buens vers, qui ne sont pas frarin :
Ne les trovèrent Gascon ne Angevin.
Herbert les fist, Li Duc à Danmartin.
Les fist escrire en un brief Bauduin.

Herbert n'est pas un homme du Midi : trouvère de Champagne, il revendique pour la littérature du Nord l'honneur d'avoir écrit les chansons de geste.

Dammartin, commune sise en Brie, est sa patrie. Il dut voir le jour dans la seconde partie du XII[e] siècle, et s'éteindre

dans la première moitié du siècle suivant. Ces deux points seront établis plus tard.

A la même époque, paraissaient en Champagne des poésies de genres différents ; leurs auteurs, aussi, se nommaient Herbert ou Hébert. La ville de Meaux, près Dammartin, paraît avoir été leur patrie ou leur résidence. L'un composait des chansons en l'honneur du printemps et des amours ; l'autre a laissé dans ce monde une œuvre plus importante. Dom Jehan, moine de Hauteselve, en Lorraine, avait écrit en latin une suite de contes dans le style oriental. Herbert ou Hébert les traduisit en français : son travail est connu sous le nom de *Dolopathos ;* il le doit à ce que les fables qu'il renferme sont mêlées à l'histoire fantastique d'un prince appelé Lucinien, qui aurait été fils de Dolopathos, roi de Sicile. — Hébert fit cette traduction pour Louis VIII, du vivant de Philippe-Auguste, et, par conséquent, antérieurement à 1220. Dans un manuscrit consulté par M. le président Fauchet, se trouvaient à la fin ces trois vers :

Hebert défine ici son livre :
A l'évesque de Meaux le livre,
Qui Diex doint honor et vie.

De ce poème, la bibliothèque de la rue de Richelieu possède deux manuscrits : un seul est complet ; il vient de la bibliothèque de la Sorbonne, où il portait le n° 1381. A la fin, au lieu de la dédicace faite à l'évêque de Meaux, il se trouve une adresse au roy Loéys : elle est donc postérieure à 1220.

Enfin, au diocèse de Meaux, dans l'abbaye de Sainte-Marie-de-Chaze, ordre de saint Augustin, vécut, dans les XIIe et XIIIe siècles, un abbé nommé Herbert. Il gouverna sa communauté de 1200 à 1219. A cette dernière époque, a-t-il quitté ce monde ? est-il rentré dans la vie séculière ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est plus question de lui dans l'histoire de l'abbaye. Est-il l'auteur de *Dolopathos* ? Ces quatre hommes du même nom, tous contemporains, forment-ils quatre individualités ? ou bien n'y eut-il, au diocèse de Meaux, qu'un seul poète nommé tantôt Hébert, tantôt Herbert, tantôt Herbert Leduc ? A toutes ces questions, nous ne pouvons répondre d'une manière précise. Des découvertes qui se feront après nous donneront, sans doute, le moyen d'y satisfaire.

S'il est douteux que le poëte de Dammartin soit le même que celui de Meaux, il ne l'est pas qu'il soit l'auteur du *Roman de Foulque de Candie.* Il a fait valoir ses droits à la paternité de cette chanson dès le premier vers, et pour que tous, présents et à venir, aient une opinion bien nette sur ce point, il a soin de se nommer encore trois fois au milieu des péripéties qui soutiennent l'intérêt du lecteur. Dans un moment où Tiébaut, neveu de l'émir de Cordoue, conduit une charge de cavalerie sur les chrétiens, Herbert dit :

A la rescosse. Tiébaut le Barbarin
I ot des nos et des lor grant train.
Li fer tentissent ; froissent le fut fraisnin.
François se traient chascuns sor l'elme enclin,
A une part plus s'aiment que cosin.
Ce dist Herbert Li Dux de Danmartin (1).

Ailleurs, nous trouvons cette mention :

Ci commance, chanson, Le Herbers est vivant.

La dernière insertion du nom de l'auteur dans le poëme est plus curieuse ; la voici :

Ceste chanson ne vient pas de mensonge.
Je ne di mie que buens dis n'i aponge.
Herbert le Duc, qui tient promesse à songe,
En fist cest vers ; encor en tient la ſonge.
N'est pas vilains qui l'entent ne desponge.
Vilain jengleor, qui dom Diex mal donge,
Ni scevent tiex, que qui morde ne ronge.

Ces sept vers, malgré leur obscurité, nous font connaitre plusieurs circonstances de la vie d'Herbert : il n'aime pas les jongleurs dont, sans doute, les calomnies l'ont blessé. Dans le cours de sa vie, le trouvère champenois a, comme bien d'autres, fait des rêves riants qui ne se sont pas réalisés. Les promesses qu'il avait acceptées de bonne foi n'ont pas été tenues ; il a été trompé. Cet homme, qui ne croit plus à l'eau bénite de cour, qui rappelle les déceptions dont il est victime,

---

(1) Manuscrit du fond de Notre-Dame, fol. 149, v°.

il dit hautement que son poème n'est pas fini, qu'il en tient la suite entre les mains, et que, par conséquent, il dépend encore de lui de jeter sur certains noms le blâme ou l'éloge, l'opprobre ou la gloire. Nous verrons, plus tard, qui a trompé l'homme, et de qui le poète se venge.

Etudions d'abord ses antipathies et ses amitiés littéraires. Il a peu d'estime pour les trouvères bretons. Il les peint, il est vrai, suivant les armées françaises. Mais c'est ainsi qu'il leur refuse le don de l'invention dans ces deux vers :

Un Brieu si leur harpait un lay de Cornouaille,
Com Tristan et Yseult firent leur desévraille (1).

Ce ne sont pour lui que des rapsodes, des musiciens ambulants. Parmi les païens, il place sans pitié un chevalier qu'il nomme Butor, et dont il fait un roi de Cornouaille.

Ailleurs, un guerrier blessé est conduit dans une chambre merveilleuse, la chambre aux Dormants; pour calmer ses douleurs, un jeu d'orgues éoliques se fait entendre, et l'auteur ajoute :

Un vent de fors i entre par un tuel,
Rote à Breton, ne gent de Chalamel,
Sons de viele, ne d'orgue en chancele.
Envers cil jeu semble aboi de chaël.

Dans un autre passage, les successeurs des bardes armoricains ne sont pas mieux traités. Il s'agit d'une sanglante mêlée :

La où ils s'encontrèrent n'oït gabéor,
Ne rote de Breton, ni lai d'enchantéor.
As lanus péçoier i orent grant paor
Cil ales empenés, li coart jangléor
Qui vivent de losenges et paissent lor seignor.
Dome deu les destrui! qu'il n'ont cure d'amor,
Ne ja n'ièrent per armes en ester pischéor (2)!

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 269, verso.
(2) Manuscrit du fond Notre-Dame, fol. 177, verso.

Ces sept vers sont peu flatteurs pour les trouvères bretons. Herbert nous les montre flatteurs et lâches. Nous laissons à M. de la Villemarqué le soin de venger leur honneur compromis : mais de ce passage nous pouvons conclure qu'Herbert ne craignait pas d'encourir les mêmes reproches. Sans doute, il savait manier la lance et l'épée, et le coursier du trouvère de Dammartin dut plus d'une fois se lancer dans la mêlée. Il reproche encore aux Bretons de faire mouvoir leurs poèmes à l'aide de féeries, avec l'intervention des enchanteurs ; et, de fait, s'il a recours aux fées, c'est seulement pour leur faire forger une épée, ciseler un casque ou broder un manteau ; c'est, chez lui, simplement une image : chez lui, les doigts de fées ne sont que des mains d'artistes. Mais il a tort, comme on le verra, d'accuser les poètes bretons de flatterie. S'ils en étaient coupables, il l'est aussi. Son antipathie pour les chantres d'Arthur perce encore dans ce passage : un chef musulman

Fit vieler Malgardin un Breton,
Qui, por avoir, se turqua à félon.
Cil li viela, qui sa loy ot lessiée,
Un lay d'amor dont douce est la bessiée (1).

Accusation brutale, démentie, comme celle de lâcheté, par le caractère chevaleresque de la Bretagne. Bravoure et foi sont les vertus de l'hermine sans tache. Si notre poète l'oublie, c'est par esprit de rivalité.

Quoi qu'il en soit, Herbert n'aimait pas les Bretons; mais, en revanche, il n'oublie pas son compatriote, son contemporain, le père de la poésie française, le gracieux Chrestien, de Troyes. A la fin du poème, le roi de France veut conduire ses troupes en Orient ; elles sont enfin lasses de guerre, et elles murmurent :

Ne por quant tiex en ot, qui distrent à larron :
— Le dyable est un Roy, qui het tant son roion !
Cist ne girra jamès en chambre ne maison,
Ains que de tout conquerre jusqu'en Capharnaon.

(1) Manuscrit du fond Notre-Dame, fol. 32, verso.

Or s'en vit outre mer conquester le mouton
En l'ysle de Colquos, pour avoir la toison.
Troies en fut destruite et tournée en charbon !
Crestiens en fist puis, ne lai, fable ou chançon (1).

Chrétien, de Troyes, fut cependant le poète français de la Table-Ronde : c'est lui qui a popularisé dans nos contrées les amours de Genièvre et de Lancelot, et les aventures des paladins gallois ; mais Herbert, qui n'aime pas les enchanteurs, a mieux aimé citer de Chrétien un poème d'une autre école. Le récit de la conquête de la toison d'or, celui du siége de Troyes, les poésies d'Homère valent bien cependant, comme authenticité, les chroniques de Cornouailles; mais alors, peut-être, il en était autrement, et l'histoire de Troyes servait de point de départ à plus d'une tradition nationale vivante alors dans la jeune Europe. Les nouveaux venus aiment à se donner des ancêtres bien posés.

Herbert n'aime pas les fables; il se donne pour un chroniqueur, et, pour qu'on n'en doute pas, il le dit à chaque instant, comme dans ces vers :

Un clerc l'écrit, ne savons se il ment...
Un clerc l'écrit : mal ait se il nous ment...
Si com lit clers le nos treuvent lisant...
Si com l'on treuve ès grand livre d'auteur.

Dans d'autres passages, il ne craint pas d'indiquer les sources où il puise :

Encore est-il écrit à Lens en l'abbaye...
Li mort et li navrés y tombent si espois
Qu'encore est-il escrit à Chartres et à Blois
Par ce que s'en remembrent li chevaliers cortois.

Dans un autre passage qui sert de texte au VIe chant du poème, nous lisons ces vers encore plus explicites :

Ce fu el mois de may que la rose est fleurie,
Que le rossignol chante et li orriol crie ;

(1) Manuscrit 7188, fol. 263, v°.

Chançon ferai nouvelle et de grant seignorie.
Quar je fus une fois à Clugni l'abaïe :
Si trouvai là un livre de grant ançoiseurie,
Qui fu fait et escrit dès le temps Jérémie.
Mainte ystoire y trovai et mainte prophétie,
Et g'i verseillai tant que g'i trovai la vie
Si com le roy de France ala à ost banie
Et Guillaume d'Orenge pour secourre Candie, etc.

Malgré toutes ces protestations, le lecteur fera sagement de ne prendre au sérieux ni les affirmations du trouvère, ni ses récits dramatiques. Son roman a cependant un côté intéressant dont nous parlerons, quand nous en aurons fait l'analyse.

Herbert savait manier l'épée : mais était-il gentilhomme ? son nom ne l'indique pas, et le Nobiliaire de Champagne ne nous permet pas de le supposer. S'il fut un enfant de ses œuvres, il dut, comme tous les trouvères, suivre les cours, s'attacher à l'un des partis qui divisaient le pays au commencement du XIII[e] siècle, à la fortune et à la maison des seigneurs de son temps. Des nobles guerriers qu'il servit, il en est un que nous pouvons désigner dès à présent sans anticiper sur la discussion qui viendra bientôt. Parmi les hommes d'armes qui, dans notre roman, composent les armées françaises, figurent les Normands, qui ne purent cependant prendre part à l'expulsion des Sarrasins, et ce pour des raisons inutiles à déduire. Entre leurs chefs, il en est un dont le nom revient souvent : c'est celui d'un des guerriers les plus importants du poème. Ce nom n'a rien d'imaginaire : c'est celui d'un des barons de Normandie les plus illustres, un de ces hommes dont l'épée pesa dans la balance des événements qui se passèrent en France dans le XII[e] siècle ; c'est le nom de Gallerand de Meullent, mort en 1168. Il descendait de Bernard le Danois, parent de Rollon, et prenait le titre de comte de Meullent par la grâce de Dieu. Tour-à-tour gouverneur de Normandie pour le roi d'Angleterre, et depuis son ennemi juré, petit-fils de France, gendre d'un comte de Champagne, compagnon d'armes de Louis le Jeune pendant la croisade de 1145, après avoir mené la vie la plus turbulente, il se retira dans l'abbaye de Préaux, où il mourut en paix vers 1168. M[e] Wace, dans ses chroniques rimées, n'a garde de l'oublier. Mais comment ce nom intéressait-il Herbert Leduc ? Citons d'abord deux des passages qui le concernent. —

Il s'agit, comme trop souvent dans la *Chanson de Foulque de Candie*, d'une mêlée terrible :

La s'aida bien Galerans de Meslant:
Emprès la lance lor fist del bran présent,
Si que François virent son hardiment.
Lès Desramé (1) occist un sien parent,
Et puis un autre, et le tiers ensément:
Monjoie escrie, si que Bertrand (2) l'entent,
Dist à Foucon (3) : — « Cist fiert à mon talent !
Alons à lui, moult est de haute gent,
Car en grant prisse le voi moiller sovent.
Si li cop durent, et Dex le lui consent,
Enui sera maint Sarrazin dolent ! »
Bertrand apelle endui les fils Bovon (4),
Hermel d'Orquaire, Saligot et Raimon.
Rompent la presse à lor brans li baron.
Vont au Normand : si l'ont mis à raison :
Girard (5) demande : — « Amis, com avez non ?
Quel héritage tenez del fil Charlon (6)? »
Cil s'aresta : si dreça le menton :
« — Par ma foi! sire, j'ai Galerant non
Et tien del roi Mellent et Aleuçon,
Et trois chastiaus de ça Laval-Guyon.
Cuens fu mes pères. Je sui parens Foucon.
Por lui secorre me sui mis à bandon.
Sé Dex mè garde de mort et de prison,
De cent escus me devra guerredon.
Mès onc ne vi ni lui ni sa façon,
Ni ne connois qui il est ne qui non. »

La connaissance se fait, et Gallerand prend part à la campagne; il s'y couvre de gloire, mais sa fin est malheureuse :

---

(1) L'émir de Cordoue.
(2) Neveu de Guillaume au Cornet.
(3) Foulque de Candie.
(4) Frères de Guillaume au Cornet.
(5) Neveu de Guillaume au Cornet.
(6) Charlemagne.

il marche au combat sans avoir muni son heaume de son ventail. Un Turc profite de cette distraction et le tue.

Qui qui s'en plaigne, l'ame est del cors partie.
A testemoine vos en trai Dom Hélie
De Gerberoye, qui les récréans guie,
Assez cet mors qui barnage oblie.

Comme la fin que le poète prête à Gallerand est contraire à l'histoire, il se croit obligé d'invoquer une autorité, et naïvement il prend à témoin celui qui ramène les Normands ébranlés par la mort de leur chef. Puis il ajoute :

Portant fu plaint et des sers et des frans.
Qu'il iert courtois, sages et entendans,
Et sus païens hardis et combatans.
Molt iert amez des petits et des grans (1).

Gallerand de Meullent, Ier du nom, se maria deux fois; la première, avec Bienne d'Angleterre, fille d'Etienne de Champagne; la seconde, avec Agnès de Monfort, dame de Gournay-sur-Marne, seigneurie voisine de Dammartin. Il laissa plusieurs enfants. Robert, l'un d'eux, eut le comté de Meullent. Amaury, le second, fut sire de Gournay-sur-Marne. Ce dernier épousa Alix de Beaumont, dame de la Queue-en-Brie, autre terre sise dans la même contrée. Il fut oncle de Gallerand II, comte de Meullent, après Robert. Comme son père, il combla de bienfaits les religieux de Gournay-sur-Marne, et fit dans le pays de nombreuses fondations. Il ne faut pas maintenant un grand effort d'imagination pour comprendre quels liens pouvaient unir Herbert à la famille de Meullent. Les vers que nous avons cités, et bien d'autres où sont vantés la bravoure et le mérite des Normands, sont le cri de la reconnaissance : c'est le trouvère de Dammartin qui s'acquitte des obligations qu'il peut avoir aux seigneurs de la Queue-en-Brie et de Gournay-sur-Marne.

Maintenant que nous connaissons un peu notre poète, renvoyons à des pages plus éloignées ce qu'il nous reste à

(1) Manuscrit 7188, p. 226.

dire sur le rôle qu'il joue dans ce monde, et parlons de son œuvre. De même qu'Arthur est le héros des romans de la Table-Ronde, Guillaume au Cornet est celui des poèmes destinés à chanter l'expulsion des Sarrasins. Ils sont longs et nombreux, et forment un ensemble de branches qui viennent toutes, par leur début, se relier au tronc principal.

Guillaume, le sauveur des chrétiens, la terreur des musulmans, a chassé les Sarrasins de la ville d'Orange ; il en a fait la capitale de sa principauté. Tiébaut, neveu du roi de Cordes, possédait avant lui cette ville du chef de son père Bargalès ; il a vu, de plus, le vainqueur lui ravir sa femme :

Un vieillart y a, Dam Guillaume au court nez ;
Cil me tolut Orange, l'onneur de Balesguez,
Et ma gente moillier, dont ai le cuer iriez,
Qu'il tient en soignantage bien a XX ans passez (1).

Ce double affront, sort ordinaire des Sarrasins dans les romans destinés à chanter leur défaite, motive de longues guerres. Elle fournit à l'épopée carlovingienne des épisodes sans fin. Herbert accepte les faits posés par ses confrères en poésie et continue leur œuvre. Il a divisé la sienne en six chansons : c'est le nom qu'il donne lui-même aux divisions de son épopée.

PREMIÈRE CHANSON.

—

Tiébaut vient, à son tour, de remporter une grande victoire : dans une bataille sanglante, bataille célèbre sous le nom d'Aleschans ou de Larchant, Vivien, le neveu de Guillaume, le fils de sa sœur, a trouvé la mort. D'autres guerriers, de la célèbre race d'Aimery de Narbonne, sont prisonniers. La fleur de la chevalerie chrétienne est tuée ou dans les fers. Guillaume lui-même ne trouve son salut que dans la fuite. Il parvient avec peine à rentrer dans Orange. Les ennemis le suivent de près et commencent le siége de la ville.

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 244, recto.

Dans ce pressant danger, il demande du secours à sa famille. Son messager, Gérard de Danemarck, met à la voile, arrive chez Hue, à Florcville, et lui raconte les désastres de l'armée chrétienne. Hue a épousé la sœur de Vivien ; le ciel a béni leur union : ils ont un fils nommé Foulque (1). Ce jeune homme, qui va devenir le héros du poème, jure de venger la mort de son oncle; il réunit ses amis, ses parents, ses vassaux, et se prépare à continuer la grande œuvre carlovingienne, l'expulsion des Sarrasins (2).

Cette première chanson est très-courte : c'est une exposition ; elle sert à relier le récit aux autres branches du grand poème carlovingien ; les généalogies y jouent un rôle. Les chansons de geste sont faites pour célébrer la gloire des preux qui ont sauvé la France de l'invasion des Arabes. Elles sont écrites en l'honneur de leurs familles encore existantes au XIIIe siècle, et celle-ci, comme on va le voir, atteint complètement son but.

DEUXIÈME CHANSON.

—

C'est au printemps que Tiébaut assiége la ville d'Orange : dans son camp se trouve sa sœur, la belle Anfélise. Par amour pour elle, Mauduit de Rame a suivi la bannière de Tiébaut; mais elle ne peut le souffrir, et l'auteur, pour préparer l'avenir de son poème, annonce que bientôt Foulque sera pris pour elle d'une vive passion. Cette jeune princesse suit les camps sous la garde de son oncle le roi de Cardes.

Les Sarrasins attaquent Orange, et Mauduit a pris pour cri de guerre le nom d'Anfélise. Le combat s'engage, et bientôt l'incendie se déclare dans la vieille cité. Après une lutte meurtrière, les deux partis battent en retraite.

Les païens ont appris l'arrivée de Foulque à la tête d'une

---

(1) Niès Vivien et de sa seror nés. — Manuscrit Notre-Dame, fol. 78, recto.

(2) Nous donnons tout ce passage.

armée considérable; ils se hâtent de proposer à Guillaume de leur rendre, moyennant des monceaux d'or, Orange et Guibourg, et le menacent de la potence, s'il ne capitule pas.

La renommée de Foulque lui a conquis le cœur d'Anfélise : dès lors, elle porte aux chrétiens un vif intérêt, et fait prévenir Guillaume que bientôt il sera secouru : aussi ce prince congédie fièrement l'envoyé des Sarrasins ; il se défendra jusqu'à la dernière extrémité.

Les Arabes, furieux, excités par leurs magiciens, se décident à enfermer dans la tour de Baudorie leurs trois principaux prisonniers, Guichard, neveu de Guillaume, et les deux fils de Buevon de Commarchis. On les embarque ; mais la flotte musulmane rencontre celle de Foulque, et une bataille navale s'engage (1). Les chrétiens vainqueurs délivrent les prisonniers, débarquent à Orange et attaquent les ennemis de la croix.

Anfélise assiste au combat sous la sauvegarde de Mauduit : celui-ci a le malheur dêtre désarçonné sous ses yeux, et la belle princesse espère profiter de son malheur pour être délivrée de ses obsessions. L'auteur fait l'éloge de la beauté et il finit par dire :

Assez fut gente, s'ele fut baptiziée !

Ce vers peut être considéré comme la devise du poème : il s'agit de l'expulsion des païens ou de leur conversion, et le baptême y joue un aussi grand rôle que l'épée.

Foulque fait Anfélise prisonnière, mais Tiébaut délivre sa sœur. Elle aperçoit Mauduit, et lui parle ainsi :

« Amis, dist ele, vous estes de grant bruit;
Mès ce destrier vi ge hui main tout vuit.
Quar dites or, doit cist avoir déduit
De gente dame ne par jor ne par nuit,

(1) Nous donnons tout ce passage : il contient de curieux détails maritimes.



Que lait s'amie, de jouste lui s'enfuit?
Moi guerpisistes hui en vostre conduit.
Tiébaut mon frère en pesa molt, je cuit.
Il me resqueut : plus m'enmenoient d'huit.
Vostre est la honte ! pensez qu'il ne m'ennuit.
Moult est vilz cil qui de vous atent fruit.
Poigniez avant ! qu'or nous esgardent tuit. »

Mauduit de Rame entendi la Pucele :
Quenchist vers li ; si li dist : — « Damoisele,
Li vostre cuer n'est pas de torterele :
Plus sovent change qu'espervier qui oisele.
Pour ces François estes baude et novele. »

Anfélise ne rêve que de Foulque et songe à lui parler :

Bien voudroit être de s'amor chastelaine ;

Et pour plaire à son amant, elle trahira sa foi religieuse, son pays et son frère Tiébaut :

Trahis en iert com Ménélaus d'Elayne,
Que Paris ot, qui la prist à Miçaine :
Po verrez fame qui soit sans une vaine
De félonie ou de trahison plaine.

Cette appréciation est peu galante : il faut n'y voir qu'une boutade du poète, une mauvaise plaisanterie pour égayer l'auditoire. Les dames jouent, d'ailleurs, dans tout le roman, le rôle qui leur convient.

Pour compliquer la position d'Anfélise, le roi de Cordes demande la main de sa nièce pour Esclans d'Urbisse. Elle refuse, convient qu'elle a disposé de son cœur, parle assez lestement à son oncle et lui dit :

Merci, biau sire, je suis tousette et fole :
Souffrez mes dis com parrains sa fillole.

On l'enferme; mais elle envoye à Foulque un messager qui lui révèle son amour. Elle demande le baptême afin de pouvoir l'épouser, et lui promet des trésors, des châteaux et la couronne d'Espagne. Foulque reçoit de sa part un anneau d'or, un gonfanon et une manche ornée de pierres précieuses, et se prépare à la délivrer.

Cependant Guillaume a reçu 40,000 hommes de renfort; ils sont conduits par son frère Bernard de Brabant et Bertrand, fils de ce prince. Un combat s'engage, et le récit en est sans fin comme sans intérêt.

Tiébaut demande du secours ; et le roi de Cordes confie son oriflamme et le commandement de ses troupes à son protégé Esclans d'Urbisse : il lui promet la main d'Anfélise, Candie, patrimoine d'Anfélise, et le titre de pair à sa cour.

Ce nouveau prétendant demande l'assentiment d'Anfélise et son gant comme gage d'amour. La coquette princesse répond qu'il se batte en preux, et qu'après la bataille, elle décidera.

Ici se trouve une interminable narration de combat sur le pont du Rhône. Foulque monte un cheval nommé Rufin et porte un écu blanc avec un lyoncel bis. Et pour relier le roman à toute l'épopée carlovingienne, Anfélise, qui assiste au combat, apprend que Beuves de Commercy est le fils d'Aymery de Narbonne. Ils étaient sept frères, il n'en reste que trois, lui, Guillaume et Bertrand, le marquis de Brabant: leurs fils vengeront Vivien.

Tiébaut a été blessé. Anfélise, pressée de se prononcer entre Mauduit et Esclans, demande grâce jusqu'à la guérison de son frère. Le roi de Cordes lui reproche son ingratitude et lui rappelle que c'est à lui qu'elle doit la propriété de Candie qu'il a reconquise sur les Esclavons, qui l'avaient enlevée à son père.

Cependant Guillaume songe aux offres de la princesse ; il faut la fiancer à Foulque. Les deux amants ont une entrevue longue comme la nuit. Mauduit, malheureusement, passe de leur côté. Foulque le combat et parvient à se retirer dans Orange, pendant qu'Anfélise se mêle à une troupe de chasseurs à l'oiseau et rentre au camp. Le roi de Cordes la presse de se marier; elle ajourne sa réponse après la prise d'Orange. Son oncle la menace de la renvoyer à Candie et de la condamner à un célibat perpétuel; elle demande à réfléchir, et son oncle assemble son conseil.

Ici l'auteur arrête un instant son récit et dit à l'auditoire:

Dès or devons de sa nièce conter,
Comment ele ot Candie sur la mer.
Là la prist Foulque à moillier et à per.
Le quens Bertrant la li fist espouser,
A IIII eveques baptizier et lever,
Mès puis l'assistrent Sarrazin et Escler.
V ans entiers, ci com oirez chanter,
Por passa jour ne l' convenist armer
Lui et Guichart, et Guyslin plourer;
Quar leur lignaige véoient décliner.
Puis leur aida Guillaume comme ber,
Et Loéys à quant qu'il pot mander.
Bataille en fu ès grans plains de Belcler.
Grant fu la perte, quant vint au désevrer :
Mais ne sai dire qui prist mielz au finer.

Ce passage semble indiquer la fin d'un chant; cependant les manuscrits n'en tiennent pas compte : c'est une communication de l'auteur à ses auditeurs. Elle les prépare aux évènements qui vont se dérouler.

Cependant le poème continue : le conseil, convoqué par le roi de Cordes, se tient : Tiébaut propose un troisième prétendant à la main de sa sœur, Galant de Montarsis. On voit qu'il s'agit d'une riche héritière. Il y a foule à ses pieds : mais le nouveau venu n'est qu'un méchant homme qui la rendra malheureuse. Anfélise le refuse, et, pour mettre un terme à tant de persécutions, elle déclare qu'elle va partir pour Candie, qui est son domaine héréditaire. Sa mère a eu deux maris. L'un, qui a eu la tête tranchée, est le père de Tiébaut; c'est de lui que son fils tient ses droits sur Barteloze, Orange et Valsonige. Le second, père d'Anfélise, lui a laissé Candie. Elle part pour sa principauté, et y arrive après une chevauchée de trois jours.

Candie sist sus mer en un rivage,
Sus une roche, dont la terre est sauvage.
Trente chastiox li doivent treuage,
Et Sarrazin y ot de maint lignage.
Soixante mil y font par an ostage,
Tous gentis homes et de grant héritage.
Buene est la ville; riche y sont les passage
Cil, qui maintient, a chascun jour d'outrage
Cent mars d'argent, qu'il a en son fiévage.

Les murs sont haut et fondés en estage.
Devers les plains la clot une ève marage.
Grant et parfent ; li pont sont fet par rage.
Ja des moulins n'auront par ost domage.
Lez les montaignes sunt bel li herbergage,
Les forets grans, dont li fust sont ombrage.
Qui tel terre a, il tient bel seigneuriage ;
Si Fouques l'a, molt a bel mariage ;
Onc n'ot si bel nus hom de son lignage.

Aussi Anfélise, sa fille, fait prévenir de sa fuite et l'engage à venir prendre possession de Candie. Il forme une armée. Les trois fils d'Aimery de Narbonne restent à Orange ; mais leurs fils Guichard, Girard, Guy et Bertrand partent avec Foulque. Bientôt on arrive. Le baptême d'Anfélise se fait avec pompe : le mariage le suit de près, et un repas splendide termine la fête. Guichard, échauffé par la table, fait vœu de ne jamais fuir devant un Sarrasin. Vœu imprudent dont ses amis le blâment.

En attendant, les Français vont assiéger la ville de Barote. La femme de Cordoynes, commandant de la place, éprise d'amour pour un chevalier français, trahit son mari, livre la place, et épouse son amant, qui devient sire de Barote. Mais la cérémonie de l'hymen, comme cela devait être, a suivi celle du baptême.

Cependant le siége d'Orange continue avec des succès divers. Tiébaut vient de brûler une abbaye, quand un messager lui raconte les évènements de Candie. Grande est sa colère. Il assemble son conseil et on propose d'aller chasser les Français de Candie. Ici finit la deuxième chanson.

TROISIÈME CHANSON.

—

Le conseil décide qu'on lèvera le siége d'Orange pour marcher sur Candie. Les Sarrasins se retirent après avoir essuyé une meurtrière sortie de la garnison. Un ami fidèle va prévenir Anfélise de la prochaine arrivée de Tiébaut, et on se prépare à la défense.

En la cité est Bertran herbergiez,
En sa compaigne maint chevalier prisiez.
Li quens fut sages : bien iert appareilliez,
Fait pierres mettre ès haus murs bateilliez,
Et es torneles grans piex bien aguisiez,
Si ont perrières et mangoniaus dréciez.
Devant le pont ot XV arcs entailliés :
Grant fu et larges, de ley ot XXX piez ;
En chascun arc un moulin engigniez
A grans chaaines fermés et estachiés.
Ost ne navie ne les fera iriez.
Ja pour assaut n'iert leur moudre lessiés :
Bon fu le pont ne doute assaut novel,
Fort à la porte : nus homs ne vit plus bel.
Tour y ot faite de chaux et de quarrel,
Haute et espesse chevilliée à clavel.
Mieus vaut le fort que l'onor d'un chastel.
Dès qu'à l'estache du moien eschamel,
La fist terrer le roy de Mongibel,
Un baille firent par de lès un praîl,
Un grans fossez ; murs y ot haut et bel,
Et la porront jouster nostre dansel
Qui par proesce sont entrés en revel.

C'est, comme on le voit, la description d'une ville forte dans le XIII[e] siècle. Cependant les Sarrasins arrivent. Le roi de Cordes et Tiébaut se sont réunis dans la plaine de Belclair, à trois lieues de Candie : les efforts des chrétiens ne peuvent les empêcher d'asseoir leur camp et de commencer les travaux du siége. Une sortie amène un combat dont le récit, suivant l'usage, n'a pas de borne. Anfélise et Faussette, sa damoiselle de compagnie, y assistent. Celle-ci passe pour aimer un peu trop intimement un chevalier nommé Guy, cousin de Foulque, et la princesse lui adresse, à ce sujet, quelques mots piquants.

A tant commence de ces deux la mellée,
Qui puis doit être chièrement achetée.

Pendant le combat, Foulque et Guy ont aussi, par hasard, une discussion désagréable qui, comme le dit l'auteur, peut avoir des conséquences sérieuses.

On conclut une trève d'un mois, dont, naturellement, chacun profite pour solliciter des secours. Les messagers des

chrétiens vont trouver Guillaume d'Orange. Celui-ci se rend à Paris, implorer l'assistance de Louis le Débonnaire, qui lui doit sa couronne : le prince reconnaissant finit par se rendre à ses prières.

QUATRIÈME CHANSON.

—

Au commencement de ce chant, l'auteur se nomme ; il le fait en ces termes (1) :

Ceste chanson ne vient pas de mençonge :
Je ne di mie que buens dis n'i aponge :
Herbers li Dux, qui tint promesse à songe,
En fist c'est vers : encor en tient la longe.
N'est pas vilain, qui l'entent ne desponge.
Vilain jongleur (qui Dam Dieu mal donge!)
Ne sevent tiex, que qui morde ne ronge.

Après cet exorde, où le trouvère laisse percer son amour-propre, il reprend son récit.

Pendant que le roi Loys se met en marche, les assiégés de Candie ont été repoussés dans une sortie. Tiébaut s'est même emparé de quelques fortifications avancées et d'une partie du pont, et, dans sa joie,

Dist à son oncle : — « Ma suer est baptisiée!
Foulque a s'honneur! mès nous l'avons vengiée.
Li et sa terre avons bien chalengiée
Bien pert à mort. La guerre est commenciée.

Tiébaut et Desramés se doutent de l'arrivée des Français et proposent d'aller les attendre dans les défilés trop célèbres de Roncevaux, lieu fatal à la France, le Waterloo du IX[e] siècle. Des espions, qu'ils ont envoyés dans le camp de Loys, sont arrêtés ; ceux qui refusent de leur révéler la vérité ont les yeux crevés et la langue arrachée. D'un autre côté,

---

(1) Page 211.

Guillaume envoye à Candie le fidèle Salatré, annoncer aux assiégés l'arrivée de prompts secours.

L'armée impériale arrive à Orange, et Loys divise son armée en dix échelles ou corps; mais, avant de commencer la guerre, on propose charitablement le baptême au roi de Cordes et à son neveu : ils refusent avec menaces et blasphèmes. Les chrétiens se confessent, se mettent en marche et arrivent sous Candie. Encore une narration de bataille illimitée. Mauduit de Rames est tué par Foulque. Salygot rencontre Tiébaut dans sa fuite et l'engage à se convertir au christianisme. Celui-ci n'a garde d'y consentir; mais il a confiance en Salygot, et lui apprend qu'il veut épouser la fille d'Estamart, roi de Galie. Salygot lui dit qu'il est trop laid et qu'elle le trompera pour les Français. Néanmoins, il assure la fuite du prince arabe, il vient ensuite près de Foulque, se confesser d'avoir sauvé le chef de l'armée ennemie. On ordonne qu'il sera traduit devant la cour du roi (1).

Les Français poursuivent Tiébaut et l'assiégent dans son château d'Arrabloi. Le roi de Cordes, las de la guerre et fatigué d'être loin de son épouse Malagie, remet à Tiébaut ses domaines et son armée.

Celui-ci veut illustrer par une victoire sa prise de commandement, et livre bataille. C'est ici que l'auteur se nomme une seconde fois, et il fait connaître sa patrie :

A la rescosse. Tiébaut le Barbarin,
Y ot des nos et des leur grant train.
Les fers tentissent et froissent le fust fraisnin.
François se traient chascun soz l'elme enclin.
A une part plus s'aiment que cosin.
Ce dit Herbers li Dux de Dammartin (2).

---

(1) Dans le manuscrit Notre-Dame, f. 186, recto, se trouve un incident identique; seulement, le sauveur de Tiébaut est Renier le Tiois; il est accusé de trahison et tué en combat singulier par B. d'Arbrois, le même qui, dans le manuscrit 7188, accuse Salygot.

(2) *Sic.* Manuscrit de Notre-Dame, fol. 147, verso. — Le manuscrit 7188 porte : « Ce dit Gerbers, » fol. 223.

La mêlée est sanglante, et, comme le dit avec énergie l'auteur, « les François as Turcs occire se font charpentiers. » La terre se couvre de morts;

> Or gart sa tête qui li a apportée!

Tiébaut est blessé : on le couche dans la chambre aux Dormants, si célèbre dans les romans du Moyen-Age.

Les chrétiens rêvent l'anéantissement des musulmans, et Guichard veut être sire de Babylone ; mais il faut commencer par conquérir l'Espagne. Le roi Loys déclare qu'il est venu seulement pour délivrer Candie. Or, les Turcs sont défaits, il veut s'en retourner. Enfin, il promet de rester encore un mois au camp ; puis il fera la paix.

> Et si ferai as couars leur avis,
> Qui véoir veulent li monstrer Sainct-Denis.

Ce chant finit par le jugement de Salygot. Au fond, il est vraiment partisan d'Anfélise ; mais Foulque l'avait dépossédé de son fief. De là sa vengeance. La cour le condamne à reconnaitre ce prince pour son suzerain, à travailler dorénavant à renverser Tiébaut du trône et à s'emparer de sa personne ; sinon, il sera puni comme il le mérite. L'accusé reconnait ses torts, et promet de faire ce qu'on exige de lui. La foule applaudit. — Ici finit le quatrième chant.

CINQUIÈME CHANSON.

—

Au début se trouve une strophe qui indique une révolution complète dans le but du roman, dans les idées de l'auteur : un autre avenir se prépare. Tiébaut, qui a été signalé comme laid, ridicule, mari trompé, devient un héros (1), un modèle de galanterie, la fleur des chevaliers. Rien,

---

(1) Dans le manuscrit de Notre-Dame, l'éloge de Tiébaut est à la fin du quatrième chant. — Il commence le cinquième dans le manuscrit 7188.



cependant, ne motive cette métamorphose. Il n'est question du prince ni dans ce qui précède, ni dans ce qui suit : mais telle est la manière d'écrire d'Herbert; il ne veut jamais surprendre trop vivement son lecteur ; il aime mieux le préparer à l'avenir. Du reste, comme nos auteurs de romans-feuilletons, il comprend qu'il ne peut intéresser toujours aux mêmes chevaliers, dont le mérite principal consiste à être tous charpentiers de bataille ; il sait, en temps utile, introduire dans son récit des personnages nouveaux. Cette fois, il fait arriver en scène un jeune chevalier sans fief et sans fortune : c'est le fils de Guy, le cousin de Foulque, et de Faussette, la damoiselle d'honneur d'Anfélise. Déjà il a été question de leurs amours illégitimes. Ce pauvre enfant, à sa naissance, a été recueilli par les Sarrasins. Dès qu'il a eu dix-neuf ans, ils l'ont armé chevalier et envoyé à l'armée de Tiébaut. Desramés, le roi de Cordes, qui n'est pas encore parti, le voit venir avec inquiétude et prédit des malheurs aux musulmans, si jamais ce jeune homme reçoit le baptême. Encore une prévision qui se réalisera. Décidément, l'auteur ne veut pas réussir par l'imprévu.

Ce jeune guerrier sans famille avouée, sans domaine, est aussi sans nom. C'est tantôt le fils de Faussette, de Faussetain, l'enfant Povre-Veu. Ce surnom lui reste, et l'auteur finit par l'appeler le Pauvre-Veu (1). — Les Arabes, pour sa bienvenue, attaquent les Français : c'est une politesse de chevalerie. Dans la mêlée, le Povre-Veu frappe d'estoc et de taille comme un véritable descendant d'Aimery de Narbonne doit le faire. Il finit par blesser Foulque. Bertrand veut le faire prisonnier pour le faire baptiser; deux fois il s'en empare, deux fois les païens le délivrent.

Loys demande une entrevue à Tiébaut et le prie d'amener le Povre-Veu. Guy, son père, qui l'a reconnu, doit essayer de le ramener à la foi chrétienne.

---

(1) Li Povre-Veu,— Povres-Veu, — Povres-Veuz, li Pov, — le cousin de Foulque, — le fils Faussetein,

.... li povre meschin,
Qui onc n'ot tant terre, où ferrast 1 roncin.
(Chant V^e.)

Cependant on transporte Foulque blessé dans Candie. Anfélise, qui est enceinte, est dans le désespoir; si elle perd son mari bien-aimé, elle se fera religieuse après sa délivrance. Un médecin habile guérit Foulque. La joïe est générale. La pauvre Faussette a senti battre son cœur en apprenant les exploits de son fils.

L'entrevue a lieu, et le Povre-Veu, loin de se convertir, blasphème la loi du Christ, menace les enfants d'Aimery de Narbonne et ne recule pas devant l'idée du parricide. On se sépare, et bientôt commence un combat dont le récit ressemble à tous ceux qui précèdent. Les Français font des merveilles, et les Turcs sont défaits. Le roi Loys fonde un couvent où l'on priera pour les chrétiens morts les armes à la main.

Ici, l'auteur nous apprend que Faussette, la mère de son nouveau héros, est de race royale; elle est sœur du roi Esquanart et parente de Corsuble, roi d'Alger. Ce dernier prince arrive au secours de Tiébaut : nouvelle bataille non moins sanglante que les précédentes. Le bon roi Loys y prend part, et c'est lui qui a la gloire de démonter le Povre-Veu. Tiébaut va tuer Guy, quand le Povre-Veu s'en aperçoit. La voix du sang se fait enfin entendre, et le jeune Sarrasin somme Tiébaut de laisser la vie à son père. Sur son refus, il l'abandonne, sauve Guy, passe aux chrétiens qui viennent secourir son père.

L'enfant o euls s'en tourne : à Dieu s'est converti !

La joie est grande, et bientôt le baptême est célébré avec pompe. Le roi donne au valeureux néophyte un fief et son oriflamme,

L'enseigne Saint-Denys, qui est à or polie.

Le lendemain, le porte-oriflamme de France commande une razzia et ramène aux chrétiens qui manquaient de vivres 400,000 têtes de bétail. Il a désarçonné Tiébaut, et le somme, dans son zèle de nouveau converti, de suivre son exemple : mais sa proposition est repoussée. Le Povre-Veu sauve la vie à son père une seconde fois, et tue Corsuble, le roi d'Algérie. Les païens remportent le corps de ce prince, et lui font de nobles funérailles.

Après avoir ainsi épuisé ce que peuvent produire d'intérêt les débuts du Povre-Veu dans le monde chevaleresque, l'auteur, dont les ressources sont variées, place sur la scène une jeune fille nommée Ganite; issue de la race des rois de Perse, elle est fille de l'amirant qui tient le vox de Bire.

La renommée lui a dit les premiers exploits du Povre-Veu ; son cœur s'en est ému, et, pour l'amour de lui, elle conduit à Tiébaut une puissante armée. A son arrivée, elle apprend la conversion du jeune chevalier. Elle feint la surprise et la colère; mais, au fond, elle se promet de l'aimer toujours et de se faire chrétienne.

Elle envoye un de ses serviteurs lui offrir sa main, ses trésors, ses royaumes (1). Bientôt son messager lui rapporte que ses propositions ont reçu un accueil favorable.

Ganite a deux damoiselles à sa suite, Ayglente et sa sœur Amanevie (2). La première, depuis sept ans, aime en silence Bertrand de Brabant. Elle le fera roi de Sébille et de Roussie la Large. Amanevie a choisi pour ami Guichard, le digne cousin de Foulque ; elle lui donnera Palerme, que Tiébaut lui a prise. Toutes deux, ainsi que Ganite (3), brûlent de recevoir le baptême : pendant que tout dort au camp, les trois jeunes fille sont sans sommeil ; l'amour les tient éveillées. Aussi, lorsque, d'après leur avis, les Français attaquent, au point du jour, les Sarrasins, elles sont debout à leur fenêtre, et le Povre-Veu parvient à voir Ganite, à s'assurer de ses pro messes. La coquette jeune fille, cette fois, ne lui répond que par des plaisanteries. Mais Tiébaut a fait une sortie vigoureuse; cette fois, il blesse le Povre-Veu.

Ici, notre poème présente une nouvelle bizarrerie. Les vers, au milieu du récit de la bataille, changent de mesure, et le trouvère a soin d'en prévenir le lecteur :

---

(1) Bacle, Navarre, Amoravie, Perse et Roussie.

(2) L'auteur la nomme dans une partie du roman Manieule de Mombrin.

(3) Ganite est fille de Fausseron de Montère. — Manuscrit de Notre-Dame, fol. 192, recto.

Foulque lui et Bertran i sont poignant venu,
Guillaume et Guyclin, Guichart de Montagu,
Le fier lignage, tuit leur parens et leur dru;
Li vallet ont trové del destrier abatu.
Il ne l'ont pas trouvé lent ne trop esperdu.
(Ici mue la rime du ber Povre-Véu.)
Bien a vairon par les resnes tenu;
Saute en la sele : n'i a guères g'eu (1).

Les vers n'ont plus que dix syllabes au lieu de douze. Ce rhythme, qui, déjà à plusieurs reprises, s'est montré par quelques courts passages, prolonge sa durée; mais les alexandrins ont l'honneur de terminer le poème.

Le Povre-Veu, qu'on nomme maintenant le Converti, le Convers, le Nouvel Converti, se relève, renverse Tiébaut, qui est démonté et blessé. C'est un malheur qui l'atteint presque à chaque bataille. On le chasse jusqu'à la porte d'Arrabloi.

Le soleil s'est couché : Ganite fait dire au Converti qu'elle veut aller, cette nuit même, le trouver pour recevoir le baptême et s'unir à lui par le mariage. Sept chevaliers vont le chercher. Le Povre-Veu, qui a été blessé, reste au camp. On arrive : Ganite se laisse enlever; ses jeunes compagnes suivent son exemple de la meilleure grâce du monde.

Et dist Ayglente : « Ganite alons nous ent.
As gentis hommes fesons de nous présent. »

On arrive au camp, et bientôt commencent les pompes baptismales, dont le récit est des plus curieux. En voici quelques détails :

Et Loys apele l'archevesque Dydier
Isnelement et tost se voise apareillier.
Une cuve emplit d'eau de sous un olivier.
Les pucelles amainent François et Berruier;
Devant tout le barnage les firent despoillier.
Elles furent plus blanches que n'est fleur d'ayglantier.

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 246.

Mahom et Apolin leur ont fet renoier,
Puis les ont fait enoindre et en l'eaue lancier.
Onc ne lessa Guillaume nul de leur nom changier.

Les puceles revestent Alemans et Francois.
Le Convers prist s'amie doucement par les dois, etc.

Suivant l'usage des chansons de geste, les noces suivent de près le baptême.

Tous les sujets de Ganite prisonniers sont mis en liberté, à condition qu'ils se convertiront ; ils acceptent avec ardeur, et sept évêques se réunissent pour baptiser quatre rois païens et deux mille mahométans. La fête est grande sous l'étendard de la croix.

Cependant Tiébaut a tout appris : les succès des chrétiens, les mariages de leurs chefs et les prétentions qu'ils vont avoir du chef de leurs femmes, l'obligent à prendre un grand parti : il donne Arrabloi en fief au roi Margaris, et il part pour aller défendre la Perse et l'Orient.

Loys rapproche son camp d'Arrabloi et presse le siége. Les murs, minés avec art, s'écroulent et livrent une brèche de cinq cents pieds. Les Français s'y précipitent.

Prise est la ville! si est levé le cris.
Premier i entre le riche roy Loys,
Et le lignage qu'engendra Aymeris,
Et en après la fleur de Saint Denys.

Margaris, le nouveau roi d'Arrabloi, et ses généraux sont faits prisonniers (1). Loys déclare qu'il les fera pendre, s'ils ne rendent la ville et s'ils ne se convertissent. Baruchel fait un appel au jugement de Dieu, et offre de soutenir les armes à la main que Foulque est sans droit sur Candie et Arrabloi. Celui-ci ramasse le gant.

---

(1) Si le livrèrent au niès le roy Pepin.

Lace un vert heaume de l'œuvre saint Eloy,
A ceint l'espée qui fut Pepin le roy,
Sus Rufin monte, qu'il conquist sous Monjoy.

L'église appelle sur lui les bénédictions de Dieu, et le combat commence. Naturellement, Baruchel est tué. Cette preuve décisive amène Margaris Sydoine aux pieds des autels. Encore un baptême !

Sobrin d'Aylant, qui défendait encore la citadelle, suit leur exemple avec le reste de la garnison. Foulque s'installe dans le palais; son premier soin est de détruire les idoles d'Apolin et de Teruagant; on en fait quatre voitures d'or fin.

Le roi Loys retourne en douce France : il emmène avec lui les guerriers fatigués par l'âge et leurs blessures ; mais, avant de partir, il couronne Foulque roi d'Espagne et d'Aragon.

Les vainqueurs tiennent un conseil de guerre : le Povre-Veu propose d'aller attaquer Tiébaut en Orient, pour prévenir son retour. En effet, ce prince, à la tête de 50,000 hommes, s'est mis en marche et n'est plus qu'à dix lieues d'Arrabloi.

Quelques déserteurs vont prévenir Foulque et profitent de l'occasion pour se faire baptiser.

Les chrétiens envoyent des députés au roi Loys pour le supplier de revenir : il refuse d'abord, et finit par y consentir, mais il revient mécontent. Ganite, Ayglante et Amanevie flattent son amour-propre et, par d'aimables propos, parviennent à le calmer. Il leur promet de ne plus quitter l'armée que la guerre ne soit terminée par une paix sérieuse. Avant de recommencer la campagne, il fait offrir à Tiébaut un traité de nature à mettre fin à une guerre qui le lasse.

SIXIÈME CHANSON.

Cette branche du roman est la dernière : le poète comprend qu'il est temps de donner à son épopée le cachet de l'authenticité : il a dit-il, tiré son récit d'une chronique conservée à Clugny-l'Abbaye, écrite du temps de Jérémie. Evidemment, le besoin de la rime lui fait oublier son but ; mais son auditoire, sans doute, n'est pas exigeant en fait de chronologie, et il lui suffit de savoir que le trouvère est de bonne foi.

Ici se présente un éloge pompeux de Tiébaut. Ce prince accepte le parlement proposé. S'il veut renoncer à Candie, Loys l'aidera à conquérir la Perse, et il sera couronné roy de Babylone. Cette offre splendide le séduit, et il accepte. Ses largesses calment quelques murmures. La paix est conclue. Tiébaut et Anfélise se réconcilient, et les deux armées s'embarquent pour l'Orient. En arrivant, on commence par relever un castel en ruines ; il doit servir à recueillir les blessés et les malades ; puis on va mettre le siége devant Aquilée. Le prince de la ville est connu pour ses succès en amour : aussi le nomme-t-on Froiecuer (1). Il défie les Français à un tournoi. On combattra homme contre homme. Il est accepté. Froiccuer et Foulque font merveilles. La nuit seule met fin au combat. On le renvoye au lendemain. Foulque n'oublie pas d'engager son adversaire à se convertir, et celui-ci n'a garde de refuser, comme tous les héros de ce poème.

Le lendemain, bataille générale : Froiecuer est forcé de rentrer dans Aquilée ; mais, au milieu d'incidents de guerre sans nombre, la position des chrétiens est compromise par leur témérité. Le roi Loys, Tiébaut et Guillaume, prince d'Orange, réunissent leurs forces et vont à leur secours. Comme on doit s'y attendre, ils défont les païens. Corsabieu, gouverneur

---

(1) Tant fust amez des dames, s'il les priast d'amer,
Froiecuer l'apelent la gent d'outre la mer.

païen d'Orbrie-sur-Mer, est fait prisonnier. Il rend la place et, pour avoir la vie sauve, il consent à introduire dans Aquilée des chrétiens déguisés en musulmans. La ruse réussit : la ville est prise, et Bertrand tue Froiecuer.

On donne à Tiébaut Aquilée et Orbrie; les soldats ont les dépouilles des vaincus, et l'on se prépare enfin à marcher sur Babylone.

L'amirant a réuni des forces immenses : on y voit figurer des amirans, des soudans et des rois sans nombre; à leur tête est Codroès, neveu de l'amirant de Babylone.

Les deux armées se rencontrent, et, malgré les éléphants, qui combattent pour les païens, Codroès est vaincu et tué par le Povre-Veu.

Le soudan envoye une nouvelle armée : nouvelle bataille. Enfin, les chrétiens arrivent sous les murs de Babylone, et on lui livre un assaut général. L'amirant, blessé par Tiébaut lui-même, prend la fuite. La ville se rend à Loys, qui la remet à Tiébaut. Les alliés font une entrée triomphale dans la grande cité, et Tiébaut se fait couronner, puis on se sépare. Loys rentre en France, Guillaume à Orange, et Foulque à Candie.

Tiébaut ne s'est pas converti, et dans ce dernier chant, par extraordinaire, il n'y a pas le moindre baptême.

Telle est la rapide analyse du poème composé par Leduc, de Dammartin. Il respecte peu les unités de lieu et de temps. Son récit comprend l'histoire de vingt années environ. L'action commence en douce France, se poursuit en Espagne et se termine à Babylone.

L'œuvre d'Herbert a tous les défauts des poèmes de son siècle : on y trouve des lieux-communs, des redites fréquentes; son texte a des variantes, non-seulement de vers, de strophes, mais de passages entiers.

Les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* (1)

---

(1) T. XXII, p. 545.

l'accusent de ne savoir ni composer, ni finir. Le premier reproche est trop sévère. Ce roman a de l'intérêt à plus d'un titre, et l'auteur est riche en ressources. Quant à la seconde critique, elle n'est pas mieux fondée. Le poème n'a jamais été fini, du moins nous le supposons, et le poète est mort, suivant son expression, en tenant encore la longe de son œuvre. Tiébaut devait nécessairement finir par se faire chrétien, et une chanson nous manque.

Rien n'est fastidieux comme les vers monorimes, et, à cet égard, l'œuvre d'Herbert est sujette à la critique. Parfois il essaye d'imiter d'une manière comique quelque patois national, comme dans ces vers :

Droit à la chartre est repériez Richars (1),
Li quens Guillaume et Fouques le Gaillars.
Les rois trouvèrent molt courociés et mas,
Quar moult crémoient le lignage au Lombars
Qu'il nes destruie por avoir leur citas.
Hors de la chartre les a getés Richars,
Le queus Guillaume si les a acolas :
« — Barons, dist-il, ne vous esmaiés pas !
Bon jour vous est encore hui ajournas.
Sé mariage ne fust si à prismas
De vostre dame, qui vous a délivras,
Tout le plus cointe fust si désaritas
Que en sa terre ja mès à jour n'entrast.
Droit à Orenge fust demain envoias
En Gloriette (2), où ma chartre est tas
Que de conluevres y a chargiés II. chars. »
— Florent (3) respont : — « Mal fussions herbejas ! »

Sauf de rares exceptions, la poésie monorime est fatigante : elle contraint l'auteur à torturer la désinence des mots et lui fait commettre des barbarismes tellement complets, que le sens des vers en souffre et devient parfois sujet à plusieurs interprétations.

---

(1) Le geôlier de Guillaume au Cornet.
(2) Nom du palais de Guillaume.
(3) Un des rois musulmans prisonniers et convertis.

Herbert abuse des répétitions, comme s'il avait besoin d'allonger son récit déjà trop long ; il met trop souvent dans la bouche de ses acteurs le récit détaillé des faits qu'il vient déjà lui-même de narrer.

Nous lui reprocherons encore d'abuser du goût présumé de ses auditeurs pour les combats. Il ne nous fait grâce de rien, ni des préparatifs militaires, ni des discours préalables, ni des mêlées générales, ni des combats particuliers. Sans cesse il ramène sur le terrain, et des guerriers païens, et des guerriers français qui raniment la bataille et en retardent le dénouement. Il n'y a plus de paladins pour le lire, et il faut l'excuser à la vue des innombrables et volumineux ouvrages sur les guerres de notre temps, volumes lus et dévorés par une génération fort indifférente aux récits des batailles de Tours et de Bouvines.

Cette poésie minutieuse a son charme dans d'autres circonstances, par exemple quand elle décrit les modes et les armures de son temps, les palais de Guillaume au Cornet et ceux des Sarrasins, quand elle nous fait connaître les usages galants et les mœurs du XIII[e] siècle. Nous laissons au lecteur le soin d'exploiter lui-même cette mine d'observations, et nous arrivons à discuter la valeur du poème au point de vue historique.

Herbert perpétue la mémoire de quelques faits traditionnels; il flatte une race de princes riches et généreux, il perce de ses traits satiriques une famille plus puissante encore. Ce n'est pas un chroniqueur, et ses prétentions à cet égard ne sont pas sérieuses. Cependant il a feuilleté, ou *verscillé*, suivant son expression, les récits laissés par Eginbard, l'historien anonyme de Louis le Débonnaire; il a recueilli dans les traditions méridionales des faits vrais, mais sans date écrite, des noms qui furent historiques, mais que le temps et la langue du peuple ont altérés de manière à les rendre presque méconnaissables. De tout ce qu'il a pu recueillir, il a fait une épopée, sans s'inquiéter de la chronologie, de la géographie, mêlant les peuples et leurs chefs, confondant les siècles, et le tout avec impunité : ne parlait-il pas devant un auditoire plus brave que savant, avide de distractions et ne demandant rien de plus à qui les lui donnait ?

Eudes, suivant la charte d'Aalon, prince mérovingien, et, suivant d'autres, fils de Lupus, duc de Gascogne, gallo-romain de race, s'était emparé de l'Aquitaine et avait ceint le diadème royal (698-708). A peu près à la même époque, naissait le second fils de Pépin, duc des Francs. C'est lui que l'histoire appelle Charles Martel.

Dans le siècle précédent, Mahomet avait révolutionné l'Orient, et bientôt les Arabes, fanatisés par l'espérance d'un paradis voluptueux, avaient envahi l'Asie, menacé l'empire de Constantinople et traversé l'Afrique. En 711, ils passaient le détroit de Gibraltar, et, deux ans après, ils apparaissaient dans les passages des Pyrénées, et promenaient dans le midi de la France le fer et la flamme. En 720, ils campaient sur les bords de l'Aude. Maurente, duc de Marseille, leur avait ouvert les portes de la Provence.

En 721, ils assiégeaient Toulouse. Le 11 Mai, Eudes, à la tête des Aquitains, infligeait à l'islamisme son premier échec. Abd-el-Rahman recueillit les débris de l'armée vaincue et rentra dans Narbonne. En 725, une nouvelle invasion se précipita sur la France, mais elle fut de courte durée.

Enfin, en 732, eut lieu, par la vallée de Roncevaux, la fatale invasion qui mit la France en danger. — Eudes fut écrasé sous les murs de Bordeaux et courut demander secours à Charles Martel.

Les Arabes envahirent la Gaule et parvinrent jusqu'à Sens; l'évêque, à la tête des habitants, les repoussa; l'ennemi se replia sur Tours, puis sur Poitiers. C'est là que Charles l'atteignit au mois d'Octobre. On sait le résultat de cette grande journée : elle sauva la chrétienté. Charles Martel poursuivit les vaincus, les chassa du Languedoc et de l'Aquitaine; puis, aidé de Childebrand et de Luitprand, roi des Lombards, il les expulsa de la Provence.

Le *Roman de Foulque de Candie* contient de nombreuses allusions à cette première série de faits. Les projets conquérants des Arabes, leur cupidité, le désir qu'ils avaient de piller le couvent de Saint-Martin, à Tours, leur manière de s'armer et de combattre, sont signalés dans de nombreux passages.

La trahison du duc de Marseille n'est pas oubliée. Massilion (c'est sous ce nom qu'il est désigné) figure naturellement dans les armées arabes.

Charlemagne continua l'œuvre de son aïeul : il força les Arabes à quitter les positions qu'ils avaient conservées au pied des Pyrénées, et conquit l'Espagne jusqu'à l'Èbre. Ces faits se trouvent aussi nettement rappelés par le poète.

Mais, à la fin du grand règne impérial, les Sarrasins reprirent courage, repassèrent les monts et recommencèrent leurs courses en France. C'est alors que Charles érigea l'Aquitaine en royaume et le confia au plus jeune de ses fils, Louis, surnommé depuis le Débonnaire. Pendant plus de vingt ans, la lutte fut acharnée. Sarrasins et Français furent tour-à-tour vaincus et vainqueurs.

La bataille d'Aleschans, dans laquelle Herbert suppose que Vivien fut tué et Guillaume d'Orange mis en fuite, n'est autre que la terrible défaite essuyée en 793, entre Narbonne et Carcassonne, par Guillaume, comte de Toulouse, qui n'avait rien de commun avec Guillaume au Cornet, marquis d'Orange. Elle mit la France et le christianisme en péril, et son souvenir, comme celui de Roncevaux, pesa longtemps dans la mémoire des peuples.

Le combat naval, dont le récit est la partie la plus brillante de la première chanson, est encore un souvenir glorieux de notre vieille histoire. En 807, Burchard, connétable de l'empire, battait les Sarrasins sur mer et leur enlevait treize vaisseaux. En 813, Hermengaire, comte de Spolète, poursuivait une flotte sarrasine qui avait dévasté la Corse, l'atteignait, la battait complètement ; maître de huit vaisseaux ennemis, il délivrait cinq cents captifs chrétiens.

La prise de Tortose, dont Louis le Débonnaire parle souvent, est un fait exact. Ce prince s'en empara vers 808.

Herbert, historien fidèle, ne donne jamais à Loys le titre d'empereur : c'est, en général, *le roy* et même *le jeune roy* qu'il le nomme. C'est donc pendant que ce prince gouvernait l'Aquitaine qu'il place les faits qu'il chante. Suivant Desra-

més, l'émir de Cordoue, cette guerre avait duré quarante ans.

Dans le camp des Arabes, Herbert place Aquin, Aumaçor, Desramés et Mauduit de Rame ; ces noms sont des altérations de ceux réellement portés par les émirs qui, pendant deux siècles, guerroyèrent contre la France. Deux de ces princes se nommèrent Hakam : l'un mourut en 820, l'autre montait sur le trône en 961. — En 810, un amiral arabe du même nom fut la terreur de nos côtes.

Aumaçor n'est autre chose qu'*almansor*, adjectif arabe signifiant le *victorieux*, surnom donné par les musulmans aux princes qui triomphaient des chrétiens. L'un deux, Mohamed-Almanzor, en vingt-sept ans, conduisit contre la France cinquante-six expéditions, et jamais il ne fut vaincu.

Desramés et Mauduit de Rame ne sont que les Abderame ou Abd-el-Rahman qui régnèrent en Espagne. Cinq princes de ce nom, depuis 721 jusqu'en 961, firent la guerre aux Français.

A la fin du VIIIᵉ siècle, l'empire français était aussi menacé par les barbares de l'Orient. Les Slaves avaient traversé l'Allemagne et passé les frontières du Rhin ; ils ravagèrent l'Alsace, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, pénétrèrent jusqu'en Provence. Souvent leurs bandes se joignirent à celles des Arabes, et commirent ensemble d'affreux pillages. Les émirs de Cordoue prirent même à leur solde des hommes d'armes slaves, et en firent leur garde, leurs troupes d'élite.

Herbert a connu toutes ces circonstances : aussi parle-t-il avec vérité de la présence des Slaves dans les armées musulmanes ; il les nomme les *Esclavons*, les *Esclais*, les *Esclans*, les *Esclers*. Ils les montre combattant comme les Scythes, à cheval, avec l'arc et de longs dards empennés. Sous ce point de vue encore, son poème a des reflets sérieusement historiques.

Cependant les ducs d'Aquitaine et les comtes qui, dans le IXᵉ siècle, s'étaient partagé le midi de la France, avaient fini par contenir souvent au-delà de l'Èbre, mais plus souvent encore au-delà des Pyrénées, les courses des Arabes.

Alors les musulmans tentèrent la fortune par mer, et, pendant les IX[e] et X[e] siècles, leurs flottes ne cessèrent de ravager les côtes de Sardaigne, de Corse, d'Italie et de Provence. Vers 889, ils parvinrent même à s'établir dans le comté de Nice d'une manière permanente. Leurs forteresses couvrirent la Savoie, le Dauphiné et la Provence orientale; ils s'y maintinrent pendant près de quatre-vingt-dix ans, lorsqu'enfin Guillaume, comte de Provence, en 975, parvint à les expulser du midi de la France. Il fut salué du glorieux nom de *Père de la patrie*.

Ce prince est celui dont, évidemment, Herbert chante les exploits : quand il nous le montre vainqueur des Sarrasins, les chassant des bords du Rhône, les renvoyant en Espagne, il est dans le vrai. Le lecteur remarquera que les voyages des troupes, ceux des espions, des chevaliers, des princes, se font par mer, et sur les rives de la Méditerranée; et, en effet, il en devait être ainsi dans cette glorieuse guerre. L'Aquitaine et le Roussillon n'y prirent pas part. Les Arabes étaient venus dans leurs vaisseaux ; c'était par mer que les secours leur arrivaient, c'est par mer qu'ils durent se retirer.

Mais l'histoire paie cher au poète l'hommage qu'il rend à la mémoire d'un de nos preux ; il ne s'en acquitte qu'à l'aide d'un anachronisme monstrueux. Il réunit des hommes que des siècles séparent. Mais le trouvère de Dammartin a bien d'autres comptes à rendre à Clio. D'historien patriote qu'il pouvait être, il s'est fait courtisan, et nous sommes convaincus que cette accusation ne le ferait pas tressaillir.

La brève discussion dans laquelle nous allons entrer comprendra toutes les chansons du cycle de Guillaume au Cornet, puis nous la restreindrons à celle qui nous occupe en ce moment.

Qu'est-ce qu'une chanson de geste? — C'est une chanson d'histoire, répondent les continuateurs de l'*Histoire de la France littéraire* (1). N'est-ce pas plutôt une chanson destinée à perpétuer la gloire d'une famille? C'est dans ce sens

(1) Vol. XXII, p. 259.

que le mot *geste* est continuellement employé dans les romans du XIII[e] siècle, et notamment dans celui de *Foulque de Candie*. Nous y trouvons sans cesse les mots : *le geste Aymery*, — pour la famille d'Aymery, les enfants d'Aymery.

A l'appui de cette opinion, qu'on nous permette deux citations :

Oiés, oiés, seynor, par Dieu omnipotent,
Que Dame Diez vos doinst honor et joie grant !.
Oï avez conter de Bernart de Braibant,
Et d'Ernaut de Biauland, d'Aymery, son enfant,
De Girard de Viane à l'orgeillex semblant,
Et de Renier de Genves, que Dex perama tant,
Ki fu père Olivier, le compaignon Rolant,
De Guillaume, de Fouke, et du price Vivian,
Et de la fière geste dont content li auquant,
Ki ont soffri de paine sor sarrasine gent.
....
Et qui fu cele dame, dont furent li enfant,
Que on apele geste; très le commencement
El roiaume de France (1)..................

Lisons encore le début de la chanson de geste intitulée la *Mort d'Aimery de Narbonne* :

Seigneur, oez, qui chançon demandez ;
Soiez en pais, et si m'oez conter
Coment les gestes vindrent à décliner,
Les anciennes dont on soloit parler.....
Cil trouvéour les ont lessiés ester :
Hui mès orez du lignage parler (2).

Ceci posé, convenons que si les trouvères des XII[e] et XIII[e] siècles avaient eu la moindre intention de chanter

---

(1) *Roman de Garin de Montglane*, manuscrit La Vallière, n° 1729, fol. 1 ; — *Hist. litt. de France*, t. XXII, p. 440.

(2) Manuscrit fond La Vallière, 23, fol. 7 ; — *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 502.

l'expulsion des musulmans du territoire français, ils auraient choisi pour héros Charles Martel, Childebrand, Luitprand, Hermangaire, comte de Spolète, le connétable Burchard, Guillaume, comte de Toulouse, Guillaume, comte de Provence; ils auraient pris pour cadres de leurs épopées les siéges de Barcelonne, de Narbonne, de Toulouse en Aquitaine, ou d'Avignon en Provence. Toutes ces villes furent enlevées par les Sarrasins et leur furent reprises par la bravoure de nos preux.

La prise d'Orange par les Sarrasins, la conquête de cette ville par Guillaume au Cornet, et son investissement par l'émir de Cordoue, sont des créations fantastiques.

Pour que les trouvères des XII° et XIII° siècles aient laissé de côté ces données historiques et leur aient préféré des évènements imaginaires, il leur a fallu des motifs. Il n'est pas difficile de les trouver. De nos jours, quel poète chante les princes oubliés, morts, pauvres et proscrits? Quel est celui qui rime des vers en l'honneur des héros de Tolbiac, de Taillebourg ou de Fontenoy? Les enfants d'Apollon sont ce qu'ils ont toujours été, les adorateurs du Soleil, et le trouvère de Dammartin était de leur famille. Quel est le Soleil qu'il encensait? A la cour de quel prince était-il attaché?

Depuis plusieurs siècles, vivait en Provence une famille dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Suivant les uns, elle descendait de Balthus, un des trois rois qui vinrent visiter le Christ au berceau; suivant d'autres, elle avait pour souche la dynastie des Balthus, qui donna des rois aux Wisigoths; enfin, des chroniqueurs plus modestes, et, par suite, plus dignes de foi, la faisaient descendre de Thibault, comte d'Arles, à la fin du IX° siècle. Nous voulons parler de la famille des Baux, célèbre par ses soixante-dix-neuf fiefs, ses richesses, ses alliances, qui l'unissaient aux maisons régnantes du temps, et surtout par la valeur de ses fils. En 1150, elle avait pour chef Bertrand des Baux.

Non loin de ses domaines, florissait la seigneurie d'Orange. De ses premiers comtes, l'histoire est incertaine. Quiconque lui donne, sous Charlemagne, pour premier comte un guerrier nommé Guillaume au Cornet ou au Court Nez avance un fait qui ne peut se justifier. Guillaume, le général du

grand empereur et de Louis le Débonnaire, était comte de Toulouse et mourut dans un monastère. Sa généalogie n'a rien de commun avec celle des sires d'Orange.

L'histoire authentique de cette famille, sa généalogie sérieuse commence à Boson Ier, mort en 960. Il avait pour contemporain Guillaume, comte de Provence, le vainqueur des Sarrasins, le *père de la patrie*, mort aussi dans un couvent en 992, sans avoir jamais possédé le comté d'Orange : il n'en était que le suzerain.

Cependant la postérité de Boson se perpétua dans cette seigneurie, et ses titulaires portèrent les noms de Géraud, de Raimbaud, de Bertrand. A trois reprises différentes, dans le XIIe siècle, le comte d'Orange se nomma Guillaume ; trois fois des comtesses du nom de Tibourge furent en possession de tout ou partie de la seigneurie de leur aïeul Boson.

Raimbaud IV mourut en 1173, instituant pour son héritière sa sœur Tibourge, troisième du nom. Veuve de Godefroy de Mornas, elle épousa en secondes noces Bertrand des Baux, qui se trouva comte d'Orange du chef de sa femme.

Raimbaud d'Orange, IVe du nom, était un prince brave autant qu'aimable ; il avait entouré son château de Courthezon de riants jardins. Là se donnaient de brillants tournois ; là se tenait une galante cour d'amour. Raimbaud lui-même composait des chansons qu'il adressait à la comtesse de Dié. Il attirait à lui trouvères et troubadours, et ses prodigalités appelaient près de lui tous ses confrères du gai-savoir.

Sa sœur Tibourge et son mari Bertrand des Baux continuèrent ses glorieuses traditions, et le château de Courthezon ne cessa d'être le rendez-vous des enfants d'Apollon désireux de voir et de recevoir.

Bertrand des Baux, comte d'Orange à son tour, mourut en 1200, laissant trois fils : Guillaume, son successeur ; Bertrand, qui fut seigneur d'Estre, et Hugues, sire d'Aveline.

Guillaume, IVe du nom, comte d'Orange, fut un prince lettré, généreux comme son oncle et son père, brave comme eux ; mais, plus ambitieux que ses devanciers, il secoua le joug des comtes de Provence et prit le titre de prince

d'Orange par la grâce de Dieu. Cet acte d'affranchissement ne lui suffit pas ; il rêva la couronne royale, et il obtint de l'empereur Frédéric des lettres-patentes en date du 14 Janvier 1214, qui lui donnaient le titre de roi d'Arles. Ce royaume n'existait plus depuis longtemps ; tous les territoires qui l'avaient composé s'étaient successivement détachés les uns des autres et formaient des principautés indépendantes ; mais la vanité de Guillaume était satisfaite, on le saluait du nom de roi.

Le premier de sa race, il prit un cornet pour armoirie, et son sceau le représentait à cheval, armé, l'épée nue à la main droite, et à la main gauche un écu portant un cornet. Le revers portait aussi un grand cornet.

Et depuis ce temps jusqu'à nos jours, le cornet historique n'a cessé de figurer sur l'écusson de la ville d'Orange, sur celui des familles qui en portèrent et en portent encore le nom.

Le cornet était un instrument de musique guerrière, fait de corne ou de métal pour les soldats, et d'ivoire pour les nobles. On le portait en sautoir, et l'on s'en servait pour donner des ordres ou des avertissements. Cet instrument avait ses notes et son langage de chasse et de guerre.

Voilà donc, enfin, à Orange un comte réellement nommé Guillaume au Cornet. Nous l'avons dit, il aimait les lettres; tout porte à croire qu'il les cultivait; et troubadours et trouvères, comme sous Raimbaud IV, comme sous Tibourge III et Bertrand, trouvaient à Courthezon bel accueil et royale hospitalité.

De là, selon nous, viennent toutes les chansons de geste qui rentrent dans le cycle de Guillaume d'Orange. Elles sont flatteries intéressées ou hommages reconnaissants.

Si l'héritier de Raimbaud d'Orange et de Bertrand des Baux ne se fût pas appelé Guillaume, la mémoire de Guillaume d'Aquitaine, celle de Guillaume de Provence, le père de la patrie, quels qu'aient été leur bravoure et leurs services, serait depuis longtemps oubliée sans retour. Elle vivrait seulement dans l'esprit des gens assez sérieux pour feuilleter nos vénérables chroniques, assez fiers de l'honneur de la

vieille France pour songer à ceux qui, pendant dix siècles, versèrent leur sang pour défendre notre nationalité.

Qu'on ne dise pas que le héros des chansons de geste est non pas Guillaume au Cornet, mais Guillaume au Court Nez. Est-il un seul texte historique dont il résulte qu'un seul des trois Guillaume célèbres dans le midi de la France ait eu le nez court?

Un Aquitain, un Provençal issu des races franque, grecque romaine et arabe, pouvait-il avoir le nez bref? En pareilles contrées, un héros eût été ridicule. Et si les Guillaume historiques eussent eu le nez fait ainsi, leurs panégyristes se seraient bien gardés de le publier.

Reconnaissons d'abord franchement que le triste surnom *au court nez* se trouve dans des textes du cycle des chansons de geste. Dans celle du *Couronnement Loéys*, une des branches de la légende des fils d'Aimery, Guillaume combat contre Corsout, géant sarrasin. Avant de recevoir le coup mortel, le guerrier païen

A tret l'espée qui lui pent au giron,
Et fiert Guillaume par tel dérision
Que le nasal et le haume desront.
Tranche la coiffe de l'haubert frémillon,
Et les cheveux li tranche sur le front,
Et de son nez abat le someron.

Guillaume finit par le tuer, mais :

Oïl, fait-il, la merci Dieu del ciel!
Mès que mon nés ai un pou acourcié....
Des ores mais qui moi aime et tient chier
M'appelleront, François et Berruier,
Conte Guillaume au Cort Nés, le guerrier (1).

Quelle est la date de cette chanson? — Quel est son auteur?

---

(1) *Le Couronnement du roy Loéys*, manuscrit de la bibliothèque de la rue Richelieu, n° 7186, fol. 24.

Dans le *Charroi de Nismes*, autre chanson de la même famille (1), Guillaume rappelle à Loéys qu'il a perdu son nez à son service.

D'où vient donc ce surnom, qui n'a rien de flatteur? De la manie de faire des jeux de mots. Les trouvères picards, les pères des rébus, y excellaient. Le mot *cornet* pouvait alors se décomposer et donner avec deux mots français un sens différent. La plaisanterie a été tentée alors qu'elle était sans danger, et elle fut bientôt possible avec impunité. Guillaume au Cornet, prince d'Orange et roi d'Arles, mourut en 1218. Avec lui finirent les cours d'amour tenues à Courthezon, et les princes qui lui succédèrent n'attirèrent plus dans leurs châteaux les enfants du gai-savoir. La plaisanterie réussit; elle devint populaire, et dès lors les clercs qui copièrent et recopièrent les romans du cycle d'Orange ne cessèrent d'écrire *Guillaume au Court Nez*.

En 1854, M. Jonckbloet a publié la *Chanson de Guillaume d'Orange*, composée par Wolfram von Eshenbach. Il fixe à 1217 la date à laquelle elle fut écrite. Elle ne fut pas achevée par son auteur. — C'est que Guillaume au Cornet, le roi d'Arles, mourait en 1218; dès lors, il n'y avait plus pour le poète-courtisan d'intérêt à continuer son œuvre.

Elle fut terminée de 1247 à 1270, par deux autres poètes, qui la reprirent peut-être parce que les deux successeurs de Guillaume se nommaient comme lui. Mais les protecteurs des trouvères, les comtes-poètes Raimbaud IV et Guillaume III n'existaient plus. Dès lors, la légende de Guillaume au Cornet s'altère; elle est remaniée par tous les rapsodes de France; elle est abrégée, allongée, dénaturée de mille façons. On ajuste au tronc des branches imprévues; on exploite la fin monastique des Guillaume anciens, et l'on arrive aux ridicules chansons des Moniages Guillaume et des Reynonart au Tinel.

Voilà, selon nous, l'histoire des romans dont Guillaume d'Orange est le héros. Les trouvères, entourés de monuments de l'invasion musulmane, de traditions vivantes qui racon-

(1) Manuscrit 7535, fol. 39; — *Hist. litt. de la France*, t. XXII, p. 488.

taient partout et tout haut les succès et les défaites des Arabes, les noms de leurs chefs et les noms des guerriers français qui les chassèrent, n'ont pas fait preuve d'ignorance, mais de poétique flatterie. Ils ont à dessein confondu les époques, laissé de côté les vrais sauveurs de la France, mêlé dans un désordre inextricable les faits vrais et les aventures fantastiques, pour perdre au milieu des nuages qu'ils avaient créés l'origine des familles auxquelles ils voulaient plaire.

Laissons maintenant de côté l'histoire des romans du cycle de Guillaume d'Orange, et revenons au poète de Dammartin et à son épopée.

Qu'Herbert Leduc ait fait, à une époque quelconque de sa vie, le voyage du Midi, qu'il ait fréquenté le château de Courthezon, qu'il ait mangé le pain de la maison d'Orange, nous n'en doutons pas un seul instant. Il a chanté ses bienfaiteurs, la gloire de leurs ancêtres vrais ou supposés. Sa muse a jeté des fleurs aux pieds de la statue de César.

Son séjour dans la principauté d'Orange se prouve par les détails qu'il donne sur le palais des comtes, qu'il nomme *Gloriette*. Il parle de sa haute tour, de ses murs de marbre, de ses voûtes hardies, de ses escaliers aux larges pierres, des salles splendides où se donnaient les festins, où l'on recevait les défenseurs de la foi, où chantaient trouvères et troubadours.

La cour d'amour ouverte à Courthezon n'est pas oubliée. Herbert la suppose présidée par une dame qu'il nomme Biautéis. Désigne-t-il ainsi cette belle et aimable comtesse de Dié, pour laquelle Raimbaud IV fit de jolies chansons? Désigne-t-il ainsi la mère ou l'une des deux femmes de Guillaume au Cornet? Qui le sait? Sous le nom de Biautéis, toutes les dames devaient se reconnaître. Herbert nous montre le prince lui-même soumis aux arrêts de la beauté; il nous le représente partant pour la chasse; puis il ajoute :

S'il trait à beste, gard qu'il n'i faille mie;
Quar une hart auroit au col lascie,
Ne li seroit ostée ni trenchie
Très qu'il viendroit à la sale jonchie.
Rendu seroit à Biauteis l'enseignie,

Une pucele courtoise et afaitie :
La pénitance seroit par li jugie (1).

Il est curieux de voir le trouvère de Dammartin torturant l'histoire au profit de la flatterie, et usant son génie à confondre le mensonge et la vérité.

Nous avons dit que la maison des Baux, dont l'origine masculine était douteuse, descendait certainement des comtes de Provence par les femmes. Raymond des Baux avait épousé, vers l'an 1110, Stéphanie ou Etiennette de Provence. Delà les prétentions de cette maison au titre de comte de Provence et de roi d'Arles. — Le mariage de Bertrand des Baux avec Tibourge III, dame d'Orange, ne fit qu'exciter les aspirations de cette famille ambitieuse et guerrière.

Ce double mariage avait fait couler dans ses veines le sang des comtes de Provence, et c'est ainsi que les seigneurs de Baux représentaient Guillaume, comte de Provence, le père de la patrie.

Si les poètes des XIIe et XIIIe siècles eussent chanté les exploits de ce grand homme, ils eussent fait une œuvre méritoire et patriotique ; leurs poèmes auraient conservé quelque valeur aux yeux de l'histoire ; ils eussent fait, pour plaire aux maîtres de Courthezon, des efforts que la dignité du trouvère pouvait avouer. Ils ont mieux aimé mentir à la tradition. Qu'ils soient donc aujourd'hui traités comme ils le méritent, et qu'ils portent la peine de leur faiblesse.

Le trouvère de Dammartin entre de pied ferme dans cette voie coupable. Tous les noms de ses héros sont empruntés aux familles qui constituent celle de Guillaume au Cornet, comte d'Orange et roi d'Arles.

Il descend, nous l'avons dit, des comtes de Provence, commençant en 930, à Boson, frère du roi de France Raoul, et mort en 945. Aussi, quand notre poète donne à Guillaume au Cornet un sceau, c'est celui de Provence (2).

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 207, verso, col. 2.
(2) Manuscrit Notre-Dame, fol. 10, verso.

Il lui prête pour aïeule Hermengarde la Senée, c'est-à-dire la sensée, la femme de tête. Il désigne ainsi en la forme Hermengarde de France, fille de l'empereur Louis II, sœur de Charles le Chauve, femme de Boson, fils de Boves de Bourgogne, qui épousa Boson, roi d'Arles et de Bourgogne. Cette princesse, dont nous ne ferons pas l'histoire, aussi brave qu'ambitieuse, soutint un siége contre son beau-frère Richard. Son mari Boson, le gouverneur de Provence, se fit roi d'Arles, et comme il avait été vice-roi d'Italie, nos poètes l'appellent le Lombard, et donnent à sa race le nom des preux de Pavie. De fait, Villa, la petite-fille de Boson et d'Hermengarde, la dernière descendante de la première race des rois d'Arles, épousa Hugues, ministre de son père, et roi d'Arles après lui. Ils n'eurent pas d'enfants ; mais Boson, frère de Raoul, roi de France, épousa leur nièce, et ce fut ainsi qu'en 930 il devint comte de Provence ; et c'est encore ainsi que la famille Guillaume au Cornet représente le Lombard Boson et sa femme Hermengarde.

Par un heureux hasard, qu'il est bon d'indiquer au lecteur, Guillaume au Cornet avait épousé Hermengarde de Sabran : delà le souvenir accordé à Hermengarde la Senée.

Les principaux héros du poème sont, après Guillaume, d'abord ses deux frères, Bernard de Brebant et Beuvis ou Bovon de Comarchis.

Le mot de Comarchis ne désigne pas à nos yeux une seigneurie ni une ville. La Provence, et avec elle le comté d'Orange, avait, sous Charlemagne, formé une marche ; un marquis en avait eu la garde. Depuis, le pays fut divisé en haute et basse Provence. Le comté d'Orange fut parfois partagé en plusieurs seigneuries. Plusieurs princes portaient à la fois le titre de marquis : delà le nom de Comarchis.

Au second rang viennent les neveux de Guillaume d'Orange, Bertrand, Foulque ou Foucon, Girard, Guichard, Guiclin, Guy, Hue ou Hugues, et Vivien.

Or, Guillaume au Cornet avait réellement deux frères : Bertrand et Hugues. — Son père et un de ses aïeux, comte de Provence (1063-1081), se nommaient Bertrand. Les comtes de Forcalquier, issus de la maison de Provence, donnent quatre princes du nom de Bertrand, dont un contemporain

d'Herbert, de la maison de Provence. Un autre comte de Provence, fils de Guillaume III (1054-1058), se nommait Foulque.

Bernard est le nom du premier duc de Bourgogne (870-880), dont Guillaume au Cornet descendait du côté des femmes.

Les croisades furent une des causes qui firent chanter l'expulsion des Sarrasins du ol de France. Les trouvères, en traçant des tableaux de bataille entre les chrétiens et les Turcs, étaient certains de saisir l'intérêt d'un auditoire dont tous les membres connaissaient à fond ce genre de lutte. Dans les XII[e] et XIII[e] siècles, pas une famille qui n'eût envoyé des fils dans les plaines de la Judée. Que de preux y avaient fait leur fortune seigneuriale ! Combien d'autres, moins heureux, dormaient du sommeil éternel sous les palmiers de la Syrie ! Les épisodes du *Roman de Foulque* étaient alors palpitants d'actualité; chacun comprenait alors sans commentaires les allusions du poète, les souvenirs qui l'inspiraient. Il faudrait des volumes pour relever un à un tous les détails semés çà et là, qui ne sont autre chose que des nouvelles du jour.

Comment ne pas voir dans ce vers :

> François, en combattant, se firent charpentiers,

une allusion évidente à la force herculéenne de Guillaume de Melun, surnommé le Charpentier, un des héros de nos croisades ?

Comment ne pas voir la date du poème dans ces deux deux vers où il est question de la forteresse de Candie :

> Grand fut et bele, bien volt trois des Davi
> Que crestiens gardent or, Dieu merci !

Le poème de *Foulque de Candie* entre encore dans certains détails qui portent aussi leur date avec eux; il donne aux chevaliers des deux armées des bannières et des armoiries ; on y trouve quelques termes de l'art héraldique ; mais cette science n'est pas encore écrite, et les armoiries détaillées par Herbert varient souvent, quand les circonstances lui per-

mettent de les décrire une seconde fois. Il nous donne même les armes de Candie :

.... VII. helmes i poist hom nombrer;
N'i ot celui n'ait teste de sanglier (1).

Si le court nez de Guillaume ne joue aucun rôle dans cette chanson, en revanche, le cornet (2) s'y fait entendre à chaque instant. Chrétiens et Sarrasins en jouent sans cesse. Nous n'avons pas besoin de dire que Guillaume d'Orange s'en sert pour donner ses ordres.

Mais cette chanson porte un cachet historique d'une plus haute importance. Nous pensons qu'elle fut composée sous l'impression de la guerre des Albigeois.

Les provinces méridionales de l'ancienne France tentèrent alors de secouer le joug des rois du Nord et de reconstituer des royaumes éteints. Une hérésie, qui se répandit depuis la Catalogne jusqu'au fond de la Provence (1198-1203), fut habilement exploitée par Raymond VI, comte de Toulouse. Les sectaires avaient pour chef Valdus : delà le nom de Vaudois qu'on leur donnait.

La cour de Rome s'inquiéta : dans ses manifestes, elle peignait les pays entachés d'hérésie sous des couleurs plus odieuses que l'Arabie et les contrées musulmanes. Innocent III fit marcher d'abord les prédicateurs des croisades, puis un chanoine d'Osme, nommé Dominique, depuis fondateur de l'ordre qui porte son nom. La croisade fut prêchée dans le Nord contre le Midi. Les croisés portaient la croix sur la poitrine, comme ceux qui partaient pour l'Orient. La guerre civile, avec toutes ses horreurs, ensanglanta le sol de la patrie. Simon de Montfort commanda d'abord les catholiques.

Cependant l'islamisme s'était ému de la querelle qui divisait

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 114; — manuscrit 7188, p. 211, verso.

(2) Voyez aux notes le mot *claron*.

ses ennemis, et, en 1211, une armée d'Arabes et d'Africains rentrait en Espagne et menaçait de reconquérir le nord de ce valeureux pays et le midi des Gaules. Arnoud-Amaury, archevêque de Bordeaux, l'évêque de Nantes, les rois de Castille, de Navarre et d'Aragon, à la tête de 2,000 chevaliers français et espagnols et de 60,000 fantassins fournis par les communes, arrêtèrent le torrent, et ce dernier flot de l'islamisme vint se briser pour toujours à las Nadas de Tolosa, royaume de Jaen, contre la bravoure de nos preux, contre le patriotisme de leurs vassaux.

Ces circonstances nous semblent expliquer l'à-propos du *Roman de Foulque de Candie*. La bannière au lion si redouté des Albigeois était celle de Simon de Montfort. Aussi, le trouvère de Dammartin ne manque-t-il pas de mettre des lions sur les écus et les bannières de Foulque et de ses compagnons d'armes ; il pousse la naïveté jusqu'à donner à un des guerriers païens le nom de Colin de Valades. Dans un autre passage, il désigne les ennemis de la croix sous le nom de Turcs de Valdois, de Turcs de Valtibois.

Guillaume d'Orange, le vrai Guillaume au Cornet, prit part à la croisade contre les Albigeois.

Loys de France, le fils de Philippe-Auguste, l'époux de Blanche de Castille, le prétendant au trône d'Angleterre, s'était croisé; mais il ne vint pas. La guerre continua. La meurtrière bataille de Muret abattit le comte de Toulouse ; il fut obligé de promettre qu'il se croiserait et partirait pour l'Orient.

Cependant Loys de France, pour s'acquitter de son vœu, vint avec une grande armée, puis ne tarda pas à se retirer. Cependant, le concile de Latran ayant transmis à Simon de Montfort le comté de Toulouse, la guerre recommença. Lors eut lieu le mémorable siége de Toulouse, dans lequel périt Simon de Montfort (1216-1218).

En 1218 aussi, Guillaume au Cornet fut tué par les Albigeois d'Avignon. Son fils, Guillaume VI, lui succéda. Naturellement, il garda les armoiries de son père. — De même, Amaury de Montfort avait recueilli dans l'héritage de son père la bannière au lion, le commandement de l'armée, et des prétentions au comté de Toulouse.

En 1219, Loys de France le joignit plus sérieusement que la première fois, et la guerre continua avec des succès divers.

Cependant, en 1223, Philippe-Auguste, le fondateur de la grande monarchie française, était mort, et son fils Loys lui succéda.

Les *Chroniques de Saint-Denys* constatent que, par cet évènement, la couronne de France rentrait dans la lignée de Charlemagne. Loys, VIII° du nom, en descendait par sa mère.

N'oublions pas qu'Herbert, l'auteur du *Dolopathos*, avait dédié son livre au prince Loys, et ne soyons pas surpris de l'unanimité avec laquelle les poètes qui chantaient au début du XIII° siècle font apparaitre dans leurs chansons un roi Loys de la race de Charlemagne.

Herbert lui compose une armée où il y a des Français, et non pas des Francs. Ses troupes, fournies par le baronnage de Saint-Denys, crient: Montjoie! et le roi Loys, quand il parle de son pays, de sa résidence, ne parle jamais que de Paris et du bourg Saint-Denys.

La guerre continuait : il s'agissait de savoir si le Midi deviendrait indépendant ou soumis à la maison de France, et, en 1225, une nouvelle croisade s'organisa. Bientôt Loys VIII, avec une grande armée, fit le siége d'Avignon, qui finit par se rendre, et la guerre des Albigeois prit fin. Elle avait fait renaitre en France toutes les cruautés, toutes les bassesses que le fanatisme, l'ambition et la cupidité peuvent engendrer.

De peur qu'on ne se trompe sur ses intentions, Herbert a soin de placer dans l'armée royale les vassaux de la couronne qui réellement la soutinrent dans la guerre des Albigeois, tels que le comte de Brienne ; Eudes, duc de Bourgogne ; le comte de Poitiers, le duc de Bretagne, et bien d'autres. Les preux qu'il désigne par un prénom portent celui des chevaliers croisés.

Comme nous l'avons dit dans l'analyse du poème, les conversions et les baptêmes jouent dans ce roman un rôle aussi important que les batailles.

Elle fut assez gente, s'ele fut baptiziée,

dit le poète en parlant d'Anfélise. Il a bien soin de faire remarquer qu'on salue simplement les païens; on les baise sur la bouche dès qu'ils sont convertis (1). D'autres vers sentent tout l'enthousiasme de la croisade, tels que ceux ci :

Chascun se fait confès de ses pechiés :
Qui puis morra, en grant joie iert jugiés....
Si Dieu n'en pense, près somes de martyre (2)....
Tuit nostre mors sunt ja en Paradis (3).

Le roi Loys, qui ne veut pas venir à la guerre, qui ne demande qu'à s'en retourner, qui reproche sans cesse à Guillaume ce qu'il a fait pour lui, qui part et qui revient sur les sollicitations des trois jeunes princesses; enfin, ce prince qui se bat bravement quand il est dans la mêlée, est le portrait de Louis VIII, intrépide soldat, mais monarque d'un caractère irrésolu.

Il est évident pour nous qu'Herbert, dans cette guerre, était dans le camp des croisés et qu'il chantait tantôt à Orange, dans la tour de Gloriette, tantôt en campagne, dans la tente royale. Il resta fidèle peut-être à la fortune, mais certainement à la cause royale, à la cause de la nation.

Mais si son poème n'est qu'une longue flatterie, il ne fut pas fait pour encenser toutes les puissances du jour. Nous y trouvons aussi, comme nous l'avons dit, une violente satire. Et contre qui? Contre son propre seigneur, Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre.

Résumons en peu de mots son histoire : son aïeul Henry rendit ses peuples heureux. Son règne fut l'âge d'or de la

---

(1) N'en baise nule n'es a araisonez,
Que nul n'en iert baptisiez ne lavés.
(Manuscrit 7188, fol. 199.)
Ne l' volt besier, n'ait pris confession.
(Manuscrit 7188, fol. 200.)

(2) Manuscrit 7188, fol. 203.

(3) Manuscrit Notre-Dame, fol. 171.

Champagne. On le surnomma le Libéral ou le Large. Il mourut en 1175.

Herbert donne à Tiébaut l'Arabe un père qu'il nomme Largalis.

Henri le Large laissa deux fils : l'aîné, nommé Henry, fit la croisade de 1191. Il épousa Isabelle, reine de Jérusalem. Il mourut à Tyr, en 1192, laissant deux filles : l'une, Alix, épousa Hugues, roi de Chypre; l'autre, Philippine, fut mariée à Erard de Brienne.

Thibault, frère d'Henry, se mit en possession de la Champagne, fief masculin. Il avait épousé Blanche, sœur et héritière de Sancho, roi de Navarre. Il mourut en 1202, laissant sa femme enceinte. A partir de ce moment, Erard de Brienne ne cessa de réclamer la Champagne comme héritage de sa femme Philippine. Il accusa hautement Thibault et sa mère d'usurpation. En 1216, un arrêt rendu par la cour des pairs mit fin à ce débat, en adjugeant la Champagne à Thibault. Le comte de Brienne ne se tint pas pour battu, et jusqu'en 1230, il ne cessa d'accuser Thibault de retenir le bien de sa femme.

Herbert ne manque pas de placer dans l'armée française, auprès du roi Loys, le quens de Braine. C'est ainsi qu'alors on écrivait le nom du comte de Brienne; les trouvères de cette époque ne se servent pas d'une autre orthographe pour reproduire ce nom.

Ce n'est pas tout : dans le cours du roman, Anfélise ne cesse de reprocher à son frère ses tentatives pour la dépouiller de ses domaines.

Lorsque Ganite et ses deux jeunes amies se sont converties pour épouser les chevaliers qu'elles aiment, Guillaume, avant de consentir à ce mariage si rapidement improvisé, demande au Povre-Veu des renseignements sur la famille d'Ayglente et d'Amanevie :

> Oncle, dist-il, ce ne peut nul noier,
> Les deus ne soient nièces le roy Gafier,
> Et si sont filles au fort roy Bostifier.
> Roy fut de Roisse : Navarre ot à baillier,
> Et Sébile la Large fut seue à justicier.

Il n'ot onc fils de sa gente moillier :
S'onneur donna toute Ayglente à bailler ;
La maisnée donna Hutins et Montrestier ,
Et Palerne la riche, qu'il prist o sa moillier.
Mès roy Tiébaut li tout por s'onneur justicier.

Lorsque Guillaume a délivré les vassaux de Ganite, elle leur dit :

A vous comment de la terre d'Espaine :
Entrer y veux ains que past la quinzaine,
Et chalengier Tiébaut terre certaine,
Bacle, et Roussie, et la terre Gryphaine :
Cuidez aussi Palerne n' li remaine.

Lorsque Tiébaut apprend que les jeunes princesses dont il détient l'héritage ont épousé les neveux de Guillaume, l'inquiétude le saisit.

Tiébaut l'entent ; à poi qu'il ne se pent :
Dit à ses hommes : — « Or sai certainement
Que moult sui près de deshéritement. »

Il est difficile de ne pas voir dans ces passages une critique directe contre le comte de Champagne, accusé de détenir l'héritage de ses deux nièces Alix et Philippine.

Thibault était un nom donné souvent au traître du drame, dans les chansons de geste écrites au XIIIe siècle.

Nous pensons que, si ce n'est dans toutes ces poésies, que nous sommes loin d'avoir pu sérieusement étudier, au moins dans celle de *Foulque de Candie*, Tiébaut, le neveu prétendu de Desramés, l'émir de Cordoue, est le roi de Navarre, le roi des chansonniers.

Ce prince fut, dans sa jeunesse, comme tous les poètes, doué de plus d'imagination que de bon sens. La vanité, l'ambition le conduisirent successivement à trahir la France au profit de l'Angleterre, la couronne en faveur de ses grands vassaux, puis les grands vassaux au profit de cette monarchie nationale qu'il n'aurait pas dû cesser de servir en bon citoyen, en prince loyal. Tous les partis qui, pendant le règne de Louis VIII et la minorité de saint Louis, déchirèrent le pays,

achetèrent et perdirent tour-à-tour sa bravoure, qui était réelle, et son appui mobile comme le nuage au ciel.

Tous avaient le droit de l'appeler traître et renégat, et à la suite de ses œuvres, nous avons publié toutes les poésies, tous les textes à notre connaissance formulant avec énergie contre ce prince l'accusation de félonie. Comme sa mère était princesse de la maison de Navarre, que son oncle lui laissa ce royaume; comme cette maison, par ses alliances, tenait aux grandes familles arabes; comme les Navarrois, à diverses reprises, avaient été musulmans, on alla jusqu'à traiter de mécréants Thibault et ses parents. Ce qui mit le comble à cette insultante accusation, ce fut la conduite tenue par Thibault au siége d'Avignon, alors que Loys VIII et les croisés allaient venger la mort de Guillaume d'Orange. Cédant à la versatilité de son esprit, à ses espérances d'ambition coupable, il abandonna le camp royal avec ses troupes et déserta, pour ainsi dire, devant l'ennemi.

Dès lors il est facile de comprendre la popularité dont devaient jouir, dans tous les camps, les impertinences attachées au nom de Thibault. Le trouvère de Dammartin, l'homme de la maison d'Orange, le serviteur de la couronne de France, ne les épargne pas.

Il le nomme sans cesse Tiébaut le Renoié, c'est-à-dire le renégat, Tiébaut d'Arabe ou d'Arabie, Tiébaut l'Escler, le Barbarin. Il le peint comme un musulman idolâtre et même sans foi dans ses idoles; il le fait jurer par Jupiter. Dans un passage, il lui fait dire, dans un moment de désespoir (1):

Bien veille ses Diex, qui por lui fait vertus :
Mais li nostre est mauvès et récréus.
S'il ne s'amende, iert d'un pel batus,
Li os brisiés et le cors estendus !
Jamais n'en iert un sol jor en vertus.

Tiébaut, blessé dangereusement par le Povre-Veu, s'écrie :

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 31, v°.

Par Mahom ! sé rendus iert Arrabloy,
Devenrai crestiens. Si guerpirai nos lois,
Irai devenir moine à Chartres ou à Blois (1).

Herbert ne craint pas de le désigner sous le nom du Riche Palazin,— et le roi de Navarre, parmi ses titres, portait celui de comte palatin.

Quand, dans la première chanson, les deux flottes se rencontrent, l'amiral arabe dit aux chrétiens :

.... Estes vos paysans,
Turc, o Hermin, Navarre ou Surians ?

Quand Estourmy, le fidèle serviteur de Ganite, veut décider le Povre-Veu à épouser la jeune princesse, il lui promet tous ses domaines :

Ce est Bacle et Navarre, et toute Amoravie.

Tiébaut traîne à sa suite un sorcier nommé Rodans. Il n'est sorte de ridicule que le poète ne verse sur lui :

S'ours peust être, sa char fut de seson.

Dans un moment de contrariété, Tiébaut s'écrie :

Mahomet, sire, fet Tiébaut, moult me hez,
Que de ma terre sui si déserités,
De ma moillier honis et vergondés !

Et en effet, au commencement de la deuxième chanson, Herbert fait dire à Tiébaut par Desramés, en parlant de Guillaume :

Orange a prise et les fils détranchiés :
La femme Escosse si s'est o li couchiés.
S'il en a joie, bien en dois estre criés !
— Si sui-je, sire ; jamès ne serai liés.
Par Mahomet ! cous sui et retailliés !
Moult me demore que j'en soie vengiés !

---

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 191, r°.

Dans un moment de galanterie, il voudrait épouser la fille d'Estamart, roi de Galie, c'est-à-dire de Galice. Un de ses serviteurs l'en dissuade en lui disant qu'elle le trompera tôt et sans pitié.

Herbert pousse la plaisanterie jusqu'à faire dire à ce Tiébaut, dont il fait la caricature, des impertinences contre les dames :

Poi verrois fame, ja soit sans une vaine
De félonie ou de traïson pleine (1).

Ailleurs, il lui fait dire :

Ja de leurs fames ne m'oront mès parler.

Il pousse la charge jusqu'à prêter à Tiébaut d'Arabe des mœurs de réprouvé, des goûts contraires à ceux bien connus du roi de Navarre.

Le roi gisoit lès Marsamin son dru (2).

Herbert, ailleurs, lui suppose un autre dru qu'il nomme Argot.

Le caractère turbulent du roi de Navarre est sans cesse mis en opposition avec l'esprit doux et conciliant de Loys, avec la bonté paternelle du roi de France, qui veut retourner dans son pays.

Des povres gens i sui moult desirés,
Car les plus riches lor font des maus assés,

dit Loys. Ce prince s'inquiète sans cesse des intentions de Tiébaut, de son ambition, de ses intrigues perfides, comme dans ces vers :

---

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 31.
(2) Manuscrit 7188, fol. 201 ou 202.

Quar ja devers Tiébaut n'iert la guerre fénie,
S'on ne li fet tel plet qui ne le contralie.

Et plus loin :

Il ne nous promet ni pais ne amistage.
Combattre se voudra ; bien conois son usage.
Ja ne laira la guerre à jour de son aage,
S'on ne li fet tel plet dont il ait seignorage.

Et ailleurs :

Savoir veuil de Tiébaut s'il a el cors la rage.
S'il est vers moi oscur, tost me rendra ombrage,
Et s'il veut pais avoir, tost li rendrai mon gage.

Nous recommandons au lecteur l'étude de la conférence entre Loys et Tiébaut : le discours du *Renoié* est un mélange de compliments et d'audace qui représente assez bien le caractère du prince poète et incapable de repos.

Il faut voir, dans tout le cours du roman, les deux princes entourés d'intrigants et d'ambitieux, demandant de l'argent, des fiefs, des principautés, et l'on aura la juste idée des difficultés dont fut assiégée la régence de Blanche de Castille. Nous pourrions multiplier les citations, mais nous devons les restreindre : nous écrivons une notice, et non pas un commentaire complet sur une chanson de geste.

Une dernière observation mérite d'être faite. — Thibault, le roi de Navarre, après sa fuite d'Avignon, avait fait la paix avec la cour : ses anciens alliés formèrent une ligue contre la reine Blanche et lui. En 1229, le traité de Meaux mit fin à toutes ces divisions fatales au pays, honteuses pour ceux qui les fomentaient. Toulouse devint enfin domaine royal, et Thibault, pour apaiser toutes les haines amoncelées contre lui, promit de prendre la croix, ce qu'il fit en 1239.

Dès que le trouvère de Dammartin a chanté l'entente cordiale rétablie entre le roi Loys et Tiébaut l'Arabe, où les envoye-t-il guerroyer ? Précisément en Orient, contre le soudan de Babylone. Le sixième chant est destiné par le poète à célébrer les exploits de cette brillante campagne, à la fin de laquelle Tiébaut est proclamé roi de Babylone :

Ce jour porta couronne roy Tiébaut hautement.

Pendant cette expédition, Tiébaut est brave, prudent et heureux à la guerre. Tout est changé. Le poète de Louis VIII respecte l'allié de Blanche de Castille; il va même plus loin: il commence sa dernière chanson par l'éloge le plus complet de Tiébaut. De ce passage curieux nous connaissons trois variantes : l'une fait partie de notre texte, la seconde se trouve dans nos notes; voici la troisième:

Molt fu prudom Tiébaut; si sot bien guerroier,
Son anemi gréver et son ami aidier.
Bien sot joster de lance, quant il ot bon destrier,
Et férir de s'espée grans cops sans menacier.
Fuir sot et guenchir, et trancher, et chacier.
Ne ains por grant estor ne l'vit l'en esmaier,
Et quant il en issit, n'i ot nul recouvrier.
Cois fut et débonnaire; si n'ot soing de noisier.
Il sot bien son prudome amer et tenir chier.
Il ne volt nul franc hom en sa cour forjugier.
Il fut sages et humbles et doux à acointier.
Donéour fut large et molt bien vivandier.
Ne onques ne véistes un tot seul chevalier
Qui plus se poist d'armes péner ne travaillier,
Ne qui moins en parlast le soir, après mangier.
D'eschaz juie et de tables belement sans noisier,
Il fut amis des dames et sages de plaidier.
De bois sot et de chasse, d'ostoir et d'esprevier,
Et d'autres geus assez pour soi esbanoier.
Et ge que vous dirois, n'i ot qu'affaitier.
S'il créust Dame Deu, le vrai justicier,
Mieldre princes de lui ne ot terre à baillier.

Ces trois vers sont-ils une dernière malice? n'ont-ils pour but que de préparer à une septième chanson qui nous manque? C'est ce que nous pensons. C'est de 1210, au traité de Meaux, que ce poème fut composé. En effet, à la suite de la croisade de 1227-1229, l'empereur d'Allemagne Frédéric fut remis en possession de Jérusalem, dont il se fit couronner roi; et c'est nécessairement à cette rentrée des chrétiens dans la ville sainte que doivent se rapporter les deux vers qui terminent la description de la forteresse de Candie:

.... en volt trois des Davi,
Que chrestiens gardent ores, Dieu merci!

Probablement, la sixième chanson du poème avait fait pardonner au poète les impertinences des cinq premières. Son œuvre était populaire en Champagne, et même à la cour des comtes.

Ce n'était point par caprice qu'il avait donné le nom d'Anfélise à son héroïne. Il était porté par une jeune et jolie dame, femme de Robert de Joinville, chevalier champenois. Elle vivait encore en 1258 (1). Si donc Herbert s'était fait des ennemis, il s'était créé des protecteurs, et le rôle brillant joué par la sœur de Tiébaut, les éloges donnés à sa beauté devaient plaire dans les environs de Chaumont et de Langres.

Vingt-cinq ans après le traité de Meaux, une jeune princesse de la maison de Champagne, fiancée, en 1249, à Ferry, troisième duc de Lorraine, qu'elle n'épousa qu'en 1255, Marguerite, fille de Thibault, poète comme son père, terminait ainsi l'une des chansons qu'elle adressait à celui qu'elle aimait :

Ains por Folcon ne fist tant Anfélise,
Com je por vos, amis, sé vos ravoie.
Mais ce n'iert ja ; si aincois ne moroie.
Ne je ne puis morir en itel guise,
Qu'ancor me ra amors joie promise.
Mais a mien vueil si m'en repentirois,
Sé pourtant n'iert qu'Amors m'ait en jostise (2).

Si le trouvère de Dammartin avait maltraité le comte de Champagne, il n'avait pas de même traité ses compatriotes ni les seigneurs de sa province, ni ceux du comté de Blois. Cette province fit longtemps partie du domaine des comtes de Champagne. Marie, héritière de cette province en 1218, épousa Hugues de Châtillon-sur-Marne, bouteiller de Champagne, qui devint ainsi comte de Blois. — En 1245, Gaucher de Châtillon épousait Jeanne de France, dame de Boulogne et de Dammartin.

---

(1) *Joinville*, édition Ducange, 1668 ; — généalogie de la maison de Joinville, p. 6.

(2) *Chansonniers de Champagne aux XIIe et XIIIe siècles*, p. 25.

C'est ce qui explique pourquoi les villes de Blois et de Chartres et leurs habitants sont cités aussi souvent que la Champagne et ses gens d'armes. — Herbert, dans sa vie errante, emporte avec lui le souvenir de la patrie. Veut-il décrire un terrain escarpé, difficile à traverser, il dit :

N'i trovoit-on un arpent de Champaigne (1).

Et ailleurs :

Onques n'i ot un jornal de Champaigne,
Mais puis et rocs et pierres de Sartaigne (2).

Le poëte n'oublie pas de mettre en avant les hommes d'armes de son pays :

Devant Mauduit passent li Champenois (3).

Au moment où Foulque part pour aller à Candie,

Dist Bertrand : — « Fouque, en la vostre compaigne
Venra Guichard qui la chiere a griphaigne,
Girart et Guy, et Gaudin d'Alemaigne.
Mès c'est raison que mon oncle remaigne
Et ses deux frères, et le duc de Bretaigne,
XL. mil des barons de Champaigne,
De Herupoix et de ceulx de Bretaigne (4). »

Le poète dit encore ailleurs :

En poi de terme en fera, qui qu'en pois,
As nos demage des mielz des Champenois (5).

Les souvenirs d'Herbert, nous l'avons dit, appartiennent

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 170.
(2) Manuscrit Notre-Dame, fol. 2. — *Sartaigne* est ici pour *Cerdagne*.
(3) Manuscrit 7188, fol. 218, recto.
(4) Manuscrit 7188, fol. 194, verso.
(5) Manuscrit Notre-Dame, fol. 191.

au comté de Blois comme à celui de Champagne. Quand les musulmans envoyent des espions dans l'armée française, il leur fait dire :

Envoions donc Druguemant et Vrois,
Et Escotart, et Henri le Grégois
Oïr noveles à Chartres et à Blois (1).

Ailleurs, nous trouvons ces vers :

En mi la bataille se fièrent de manois,
Là ot tant branc vermeil de sanc sarrazinois.
Li mort et li navré i chéent si espois
Qu'encore est-il escrit à Chartres et à Blois,
Par ce que s'en remembrent li chevaliers cortois,
Qui or resunt en bruit et por armes tuit frois (2).

Dans un autre passage, Herbert décrit avec minutie les armures des chrétiens ; puis il ajoute :

Les autres armes valent l'onor de Blois (3).

Le comte de Blois lui-même suit l'armée française et fait partie du conseil royal :

Qui fera cest message ? dist le quens de Blois.
— Bien le saurai trover, ce respondit le rois (4).

Dans l'armée chrétienne, nous trouvons Erchembault de Blois, conseiller du roi; Heime de Blois, écuyer de Foulque, et Baudouin de Blois, mort les armes à la main (5). Citons encore ce passage :

Devant Mauduit passent li Champenois,
Eudes de Raius et cil de Vermandois,

(1) Manuscrit 7188, fol. 212; — Notre-Dame, fol. 117.
(2) Manuscrit Notre-Dame, fol. 184.
(3) Manuscrit 7188, fol. 183.
(4) Manuscrit 7188, fol. 261.
(5) Manuscrit 7188, fol. 204, 210, 223; — Notre-Dame, fol. 111, 148.

De Monlaon Gerbiers li Englois;
Moult près d'eux vet dom Erchembaud de Blois,
Nobles de Chartres, et Pons de Londinois.

Lorsque l'auteur décrit les échelles ou corps qui composent l'armée française, il dit :

En la sixte iert Otes le Champenois,
Arnoult de Troies et Thierry l'Ardenois.

Dans vingt autres passages divers, nous trouvons des noms appartenant aux villes ou à la noblesse de Champagne, tels que Gauthier et Acart de Vieux-Mès, Othon le Champenois, Hue de Troyes, Tiez de Verdunois, Rode d'Auberive, Odes de Rains, et bien d'autres. Dans les châteaux de Blois, de Courthezon, près du trône, le poète de Dammartin a gardé la mémoire du pays qui l'a vu naitre; il paye la dette de la reconnaissance.

Herbert est aussi patriote : il aime la France et *li enfants de doce France, li enfants de France la loée*. Il a des vers que nous trouvons heureux et qui peignent assez bien le caractère national, tels que ceux-ci :

De la guerre sont liez François, quoi que l'en die.....
N'est pas François qui por mouiller empire.....
N'est pas François, cil qui ne cesse et ne fine
D'armes porter, ne sait autre medcine :
Mès soit reclus et hermite en gaudine,
Et serve Dieu, si chante messe et matine.

Ailleurs, le poète dit :

Sé Diex n'en pense près sont de grant domage :
Mès les François sont de fiers vasselage,
Ne dotent rien, tant sont de fier corage....,
Et François les accueillent, qui sont bon féreiour....

Dans un discours de Guillaume à l'armée, nous trouvons ces mots :

Et que vos épées ne s'arrêtent au lard.

Dans tout son poème, Herbert chante l'honneur de la France, la gloire et la bravoure de ses preux. Dans le discours qu'il prête à Tiébaut, il lui fait dire au roy Loys cette galanterie :

Mès trop y amenastes Oliviers et Rollans.
Nous ne cuidions mie qu'en France en éust tant.

Le poète s'est fait un plaisir de donner Guichard comme un type du cavalier français, brave soldat, d'un joyeux caractère, ne doutant de rien. Aux noces d'Anfélise, il fait le serment de ne jamais reculer devant l'ennemi. Du reste, il est auprès des dames galant et hardi. Dans la suite d'Anfélise est une jeune beauté nommée Folsiprend. Guichard :

Voit Folsiprend, à sa main l'acena :
Ele li vint, et l'enfant l'embrassa :
S'amor li quist, et ele li dona.
Guichart fu liez qui moult l'en mercia.....

Cela n'empêche pas le gaillard cavalier de faire plus tard un mariage de convenance, en épousant l'héritière d'un royaume.

Il est enfin deux passages par lesquels nous voulons finir nos citations déjà trop multipliées. Herbert est patriote et royaliste. Il comprend que la monarchie héréditaire est la nationalité française : aussi fait-il dire à Loys, qui harangue ses troupes :

Buens chevaliers, ayez en Diex fiance.
Sor totes gens est li barnez de France :
Cil qu'il maintient doit avoir grand puissance.

Et quand Tiébaut est devant Loys, le poète lui fait dire, peut-être avec malice, peut-être par ce qu'alors en France on pensait ainsi :

Vos i venistes por vos effors montrer :
Bataille en fu, ce ne quiers je celer.
Le pis fu nostre au partir de chapler :
Que roi de France ne doit en encontrer,
Ne en bataille honir ni vergonder :
Car tot li monde doit vers lui incliner.

On voit dans ces vers la grande ombre de Philippe-Auguste protéger de sa gloire la bannière nationale, en attendant que saint Louis jette sur elle un éclat qui ne s'éteindra jamais...

Qu'un rayon de cette gloire éclaire le nom du poète qui l'a chantée ! que la mémoire d'Herbert Leduc vive comme celle des preux qu'il a célébrés ! que les enfants de la Champagne se souviennent longtemps de l'homme qui eut pour eux l'affection du compatriote, et n'oublient jamais le protégé des seigneurs de Gournay et de Dammartin, l'hôte des princes d'Orange, le serviteur de Louis VIII, le poète de *France la loée !*

PROSPER TARBÉ

LI ROMAN

DE

FOUQUES DE CANDIE

Ci commencent li vers de Fouque de Candie.

PREMIÈRE CHANSON.

—

Oiés buens vers, qui ne sont pas frarin (1) :
Ne les trovèrent Gascon ne Angevin.
Herbert les fist li Duc à Danmartin.
Les fist escrire en un brief Bauduin.
Si com Guillaume s'en vêt le chief enclin,
Qui laissa mors Vivien et Guérin.
O lui n'enmoine ne neveu ne cosin :
Après lui poignent plus de mil Sarrazin (2)...

Vait s'en la nef, qui tost cort au serain :
Li marinier, quant convint el demain,
Est arrivez sor Florinville el plain.
Hue et ses niès furent levé par main,
Gaudins li bruns, li fiz au conte Elain ;
Mueldre vassal ne manjue de pain.
Un arc d'aubour tint chascuns en sa main :
Vont archoier en la forest d'Urbain.
Le berserez porte li frère Audain,
Qui tint la terre entre Muse et Musain.

---

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 1, recto; — manuscrit 7188, fol. 169, recto.

(2) Tiébaut, roi de Cordes, poursuit Guillaume jusque dans Orange. Celui-ci envoye un messager nommé Girard demander des secours à ses parents, notamment à Hue de Floriville, qui a épousé la sœur de Vivien.

Le messagier saut de la nef el plain ;
Vers lo vassal torne chascun son frain.
Il les salue com hom de grand certain :
— « Cil Dex, qui fist Adam et puis Evain
Et ses péchez pardonna Mariain,
Cil gart Huon et quant qu'il a en main ! »
Lo brief li donc, si l'a traist de son sain.
Et cil lo prent : si l'baille au chapelain.
Or a grant joie : s'en aura le cuer vain !

Hue li quens si parole à Girart :
— « Messagiers frère, volontiers vos esgard !
Que fait Guillaume, qui fut fils au Lombard ?
Tient-il en paix Orange et Porpaillart? »
— « Nenil voir, sire, car Tiebauz les départ.
Combatu sont en la val de Damart.
Desconfit l'ont Paien et Acopart,
Vivien mort, et retenu Guischart,
Les fils Bovon ont mis en un chanart.
N'en vi venir ne hardi ne coart,
Fors seul le conte, sor un ferrant lyart,
Dont lessa mort Mauduit en un sauvart (1).
Onques n'i ot gaaignie ne eschart.
Le roi de Corde a mis son estendart
Devant sa porte, qui sa terre li art.
N'i peut entrer ne mais que d'une part.
Mandez l'en France Bertran et Don Bernart.
Vostre navie fetes faire en cil iart.
Secorez lo, franc hom, que ne li tart.
Il lo vo mande : je l'di de sa part. »

---

(1) Guerrier musulman tué par Guillaume dans sa retraite. On le nomme aussi Bauduit.

Li messagiers ne sembla pas bricon:
Il fu vestus d'un hermin péliçon,
Chauces de paile, bliant de siglaton,
Mantel hermin dès ci qu'en l'esperon.
Hom li amoine un palefroi breton:
Par l'estrier monte; si se print à l'arçon.
Plorant en vont tuit li compaignon;
Devant la sale descendent au perron.
Hue ot un fils, qu'on appelle Foucon (1).
Grans fu et larges; molt ot gente façon.
Lors li point barbe un poi en son menton.
Parmi les loges voit paissant un faucon,
En la chambre chantant un novel son.
Voit lo sa mère; lors l'a mis à raison.
— « Fils, trop te hez : molt as le cœur félon.
Qu'or de toi dient escuyer et garçon
Li à l'autre : — vois là gaite-tison.
Trop longuement portez esmerillon.
Ne créez mie vostre père Huon.
Prenez les armes, qui qu'en poist ne qui non.
S'alez servir Vivien le baron;
Vers Sarrazins devez movoir tençon;
Quar tes lignages ne fais autre sermon;
Tos jors conquièrent lor terres à bandon;
Devant lor brans n'en a nul garizon. »

Si que la mère parole à son enfant
Et qu'il li vait son parenté contant:
« — Beax fils, vos estes de la gent combatant,
Qui onques n'orent de lor terres plain gant,
Ne ja n'auront par aage tenant:
Mès les autrui vont tos jors porprenant

---

(2) Forcon. — Manuscrit Notre-Dame.

Et muevent querre vers la gent mescréant :
Ja de bataille n'en verras un taisant. »
A ces paroles esvos Huon errant,
Gaudin le brun et Girart sospirant.
De sor un feutre d'un vert paile aufriquant
Se sont couchiez iriez par mautalent.
Trestous se teurent. Foulque parla avant :
— « Qu'alez vos entre vos conseillant ?
Nos le saurons : ja ne tardera tant. »
Vait à sa mère : si la baise en riant :
— « Dame, dist-il, donez-moi covenant
D'aubert et d'elme et d'espée tranchant. »
— « Fiz, dist li père, si tu l'dis en gabant,
Grant mestiers t'iert d'ui cest jor en avant. »

De ces noveles ne fut pas Hue liez,
Ne del message, qui li fu envoiez.
Del chapelain fu li séel froissiez ;
Conut les lettres, dont molt fut esmaiez :
— « Qu'en tote Espaigne n'est Sarrazins pri- [siez (1)
Nès jusque là où Dex fu baptisiez :
De que ne fust Guillaume enchauciez,
Defors Orenge n'a de terre .II. piez.
Plus est perdu assez que ne cuidiez :
Ses grans effort ne peut estre prisiez.
De Barzelone quant il issit sousiez (2),
De la maisnie mena o luidel miez,
L. X. M. as buens helmes vergiez.
Toz les ont mors Paiens et détrenchiez,

---

(1) C'est sans doute le chapelain qui fait connaître le contenu des lettres de Guillaume : comme son récit est exact, on doit supposer qu'il avait lu le brief.

(2) De Bartelouze. — Manuscrit 7188.

Et Vivien nous y ont mort laissiez.
Et Guichardon en est menez liez,
Li fil Bovon, dont il peut être iriez.
Le quens vous mande salus et amitiez :
S'onques l'amastes, preigne vos en pitiez;
Qu'or est aquis et à la mort jugiez
Et pris à force, sé vos ne li aidiez. »
Après cest mot est li dielx enforciez :
Lors en i ot pasmez sor les planchiez.
Grand fu le dielx : la dame se démente,
Sovent se pasme : si qu'elle en pert s'entente.
— « Vivien! frère! mar fu vostre jovente!
Jamès n'iert hom de graigner esciante.
La vostre mort me fait auques dolente.
Saint Giles, sire, qu'on requiert en Provence,
L'ame de lui notre Seignor présente,
Que ja ne soit en péril n'en tormente! »
El pavement se dreça; molt fut gente,
Et fut vestue d'un vert bliant d'Otrante.
La char ot blanche plus que n'est flor en ente.
Qui querroit drue, hom qui nue la sente (1).
Il n'avoit dame si qu'as port d'Otrante,
Si fut lez li, sa beautez ne desmente.
— « Ha ! Folque fis, ci a mal atente !
De mes .II. frères ai doloreuse rente ! »
Lors se pasma et entor lui tex trente ;
N'i ot celui, ne fust de sa parente.

Folque parole, quant vit pasmer sa mère.
— « Taisiez vous, dame, qu'onques par grant
[duel fère,

---

(1) Por qui auroit drue hom qui nue la sente. — Manuscrit 7188.

Ne vi encores rien de profit estraire.
Mais fêtes briès escrire et seaus faire.
Les envoiez à la gent de vostre aire
Qu'or vos secorent; quar bien le doivent faire,
Tos jors l'oï dire; ains venge niès que frère.
Devant Oranges leur cuid tel cembel faire,
Ou quel Bertrans, grant prist la manche [vaire (1),
Por qui Guybour se clama tant pé- [caire (2).
Guibourt en ot, bien l'ai oï retraire,
Plus bel service. Lor recuid or faire (3),
Et raurai femme fille d'un emperère
Qui metra lor aluex en doaire :
Félon voisin lor engendra mes père. »
La dame l'ot : tot li cuer l'i esclaire :
Plorant, le baise les ielx et le viaire.

Les messagiers en envoient en France
Sur buens chevaux, dont chascuns s'en avance :
Mandent Bertrand qu'or viegne sans faillance
Aidier Guillaume, qu'en lui a sa fiance.....(4)

Bertrand apele Bovon de Commarcis (5),
Bernart, son frère, et Jofroy de Paris (6).
Lors i vint Hue : à celui furent six.

---

(1) Variante. — Onques Bertrand quant prist la vache vaire. — Manuscrit Notre-Dame.

(2) Por qui Guillaume se clama tant pecaire. — Manuscrit Notre-Dame.

(3) Plus bel semblant. Lor recuid or faire. — Notre-Dame.

(4) Les messagers rencontrent Bertrand au Puy-Sainte-Marie, et Bueves ou Bovon à Commarchis. Tous se réunissent à Floriville.

(5) Manuscrit Notre-Dame, folio II, verso;—7188, fol. 173.

(6) Bernard, son perc. — 7188.

Dès or parolent de Folcon au fier vis,
D'armes doner, dont ces Paiens soit pris.
Il voit son père : si l'a à raison mis :
— « Donez moi, sire, que tant m'avez promis,
Le blanc haubert au fort roi Anfélis
Que vos tousistes au larron Maugis (1) :
Ja n'iert par armes ne faussez ne maumis.
Fait li vallet : biaux père, dols amis,
Donez me ce que ge vos ai requis. »
Fait le veillart : — « Beau fils, tu m'escharnis :
Je ne l'donroie por l'or Saint-Denys.
Saurai venger le duel de mes amis ;
Qu'en cest corage m'est séelez et mis,
Je ne suis mie encore si aquis
Que bien ne soie de mes armes pénis.
Mais tu remains : si garde cest païs :
La moy foy loiaument te plévis,
Ja par parole n'entreras en grand pris.
De tex garçons, com tu es, vau je dix.
Tu ses petit garçonnès, ce m'est vis. »
Le vallet l'ot ; si l'en geta un ris.
Basset respont : — « Beaux père, ge suis pris.
Ja sui-je vostre : si ferai vos plaisis. »

Hue regarde Folcon : si l' vit dolent,
Le vis troblé d'ire et de mautalent :
Del dit, qu'ot fet, en son cuer se repent,
Vers lui s'aproche, par la regne le prent,
Droit li présente, si que l'voit et l'entent :
— « Reçois l'en, fis, et prend par tel covent,
Que de l'haubert fai ton commandement,
Et del vert helme au palazin Rollant,

---

(7) Emaugis. — Manuscrit Notre-Dame.

Dont Charlemaine fut fait à Aiz présent.
Pierres i a chières, dont il resplent :
Il ne l'donast por mille livres d'argent. »
Vers lui lo traist, se l'baise docement :
La paix ont faite del père et de l'enfant.
A Florivile l'enmoinent si parent :
Treuvent sa mère, qui faisait duel mol grant.
La duel del frère et de la buene gent,
Que Sarrazin ont occis à torment.

Folque parole, qui ne fu mie mus :
— « Dame, dist-il, ça vient unc vostre drus
Por armes prendre, dont soie conçus.
Aurai l'espée; ne sui por el venus.
De sor Orenges en ert maint cop férus,
Et grant estors de Sarrazins vaincus. »
— « Fiz, fait la dame, ne soiés esperdus.
A cort terme ert cist hardement veus :
Mès tes secors i est molt atendus.
Le cuers me dit : Guillaume s'est rendus :
Ja est deux fois, voire .III. assaillus.
N'a que .C. homes, tant s'i est combattus,
Ja par celx n'iert longuement deffendus. »
Son baing temprèrent Florence et Ermentrus :
Plus cortoises ne mangièrent de luz.
Il entra ens ; mais tost s'en est issus ;
D'une chemise de cendal fut vestus,
Chauces de paile ovrées bien menus.
Le vallet fu et formés et membrus.
Si homes dient qu'encor fera vertus.
Bertrant li ceint li brant, qui fut molus.
Un cop lui donn' par poi qu'il n'est chaüs :
— « Tenez, cosin, de prouesce salus.
Sus tes pers soies redoutés et crémus :
Ne jà ne soies en bataille vaincus. »

DEUXIÈME CHANSON.

Ce fut en may, que yvert se devise (1);
L'erbe vert point et la flors en l'alise.
Le roi de Cordes ot Orenge assise;
Ses niès Thiébauz ot sa guerre remprise,
Et avec lui sa séror Anfélise.
Plus gente feme n'iert mais jusqu'en Juise.
Un jor fist chaut; si venta un poi bise.
Mauduit de Rame i vint en sa chemise;
A mil paiens sert por sa druelise;
S'ele vousist, à moillier l'eust prise;
Mais ele n'a de son corps convoitise.
Si François viennent, molt aront son servise.
L'amors Folcon sera par li requise;
Et cil est tex qu'en son cor ele prise,
Dès qu'iert armés el bai destrier de Frise;
Sé Sarrazin en vuet montrer cointise,
Jusqu'el cervel s'en ert s'espée mise.
Or aist Diex Guillaume et saint Denise!
Ançois qu'il viegne, est sa gent molt acquise
Et sa cité de mainte part esprise.

Le roi de Cordes a ses dis commenciés:
— « Biau niès, fit-il, ja fustes molt prisiez

---

(1) Manuscrit Notre-Dame, fol. 12, recto; — manuscrit 7188, fol. 173, verso. — C'est ici que commence réellement le *Roman de Foulque de Candie.*

Et en bataille dotés et resoigniez.
Li cuens Guillaume a mes dis abaissiés.
En nostre terre est el mielz hébergiés.
Orange a prise et tes fis détranchiés :
Ta femme Escosse si s'est o li couchiés.
S'il en a joie, bien en dois estre iriés. »
— « Si sui-je, sire ; jamès ne serai liés !
Par Mahomet, cous sui et retailliés !
Molt me demore que j'en soie vengiés.
Molt à grant terme que tu es ci logiés.
Ainz n'en laissièrent leur aler en gibiez :
Bien devroit estre mes aluex chalengiez (1).
S'iert il voir, ja iert appareilliés.
Devant la porte soit vostre branc sachiez :
Et pour m'amour as Franceis acointiés,
Tes vers helmes prouvés et essaiés (2).... »

Cent Sarrazins eslisent la vesprée,
Turcs et Persans de cette gent dampnée,
Des plus hardis de tote la contrée.
A icelx a Morgans la nef livrée (3) :
Et li enfants de France la loée
Entrèrent ens, chascun teste inclinée.
A mie nuit ont la nef esquipée.
Le preus Guichars regrette molt s'espée.
— « Oncles Guillaume, sé fustes à l'entrée,
Mar y entrassent cele gent deffaée,
Qui or s'en vont à lor voile levée,
Siglant à fort parmi la mer salée ! »

---

(1) Fais que tes fiex soit contre euls chalengiés. — 7188.

(2) Les païens pressent les travaux du siége : on décide qu'on enverra outre mer les prisonniers faits à la bataille d'Aleschant.

(3) Morand le nautonnier, l'amiral musulman : il s'agit d'emmener Guichart et les autres prisonniers chrétiens.

Sé Diex n'en pense et la croix aorée,
Jamès cil .III. ne verront lor contrée !
Mais vent lor faut en tote la jornée ;
De quatre jors n'est la nef remuée :
Les prisons gisent sor une couche lée,
Pour qui Guybourg s'est maintes fois pasmée.
Le quens Guillaume en a la char troblée.
Sé Dex ce done que ele soit trovée,
Onque prison ne fut mielz achatée.
Bertrand et Fouques ont lor voie aprestée :
A Floriville est l'estoire tornée
A sept cents nès ; la pire est bien armée.

François amassent et grant gent, ce m'est
Paien remainent par le conseil Bergis, [vis.
Un roi d'Arrabe, des parens Anfélis,
Por qui Tiébaut fu à la mort aquis,
Et prise Espagne, et la terre de Gris,
Et Folques d'armes sor tos ses pers en pris.
Ses brans en fut en maint Sarrasin mis.
Mauduis de Raimes et Luciabel occis,
Et maint des autres affolé et maumis.
En un chastel sur Lolagant occis,
A Faramont navra Bertrand el vis,
Puis le venja Buèves de Commarcis ;
Prist en la teste, et Joffrois de Paris
Lor geta mort Pinel au sau bis.
De cele guerre i ot assez occis.
Outre la mer les passèrent chaitis,
Qu'en geta puis li effors Loéys (1).

De sor le Rosne ot une isle molt grant ;

---

(1) Cette strophe est un résumé de tout ce qui va suivre.

Chastel désert l'apelent li tirant.
.VII. lieues dure li plains en un tenant.
Un pont i firent li gloton mescréant,
Ens se herbergent li petit et li grant.
Li rois Tiébaut les or voit devisant,
De sa parole lor dit par bel semblant :
— « Franc chevalier, vos soiés ardant.
Ce ert la flame mon seignor l'amirant.
Car qui pris iert, bien sache à esciant,
Seurs puet estre de la teste perdant. »
Mauduis de Raimes respont par mautalent :
— « De preschier ressemblez Moysant.
Je di por droit, et, oïant toz, me vant,
Que entrerai dedens cest pont fuiant,
Ne doïs porter manche d'amor ne gant. »

Paien s'en vont, et Guillaume remaint,
De sa grant perte à Guibourc se complaint :
— « Gentille reine, ge cuit que nus me maint!
Mort sont mi home : soffraite me destraint.
Ou me secore Dame Dex et si saint !
Bertrans me tarde, qui m'en a fait et maint :
Mieldre vassax de sa renge ne ceint. »
— « Ne l' feras, sire, car ses messages tient.
Celi te mande, qui de rien ne se feint.
François et Foulque se sont en mer empreint. »

Li quens Guillaume tient par la main s'amie :
— « Gentille reine, mestier avez d'aïe.
Or vous secore li fiz sainte Marie ! »
Si fera ; il ne l'obliera mie.
A Florevile sor la grant praerie
Est l'ost de France venue à lor navie.
Les velx drécèrent cil qui l'ont en baillie.
Au main i entrent, quant l'aube est éclarcie.

Por Huon plorent sa gent, qu'il ot norie,
Et Girart met Foulcon en sa galie.
A mil François poi a celui ne die :
— « Mort sont Paien et Espaigne saisie ! »
Luisent li helme et li or reflambie.
Hénissant vont cil destrier de Hongrie.
Dolz est li vens, qui par la mer les guie.
Seurs peut estre li rois d'Esclavonie,
Poine li sourt et sa guerre ranvie (1).

Tant par voit tost la Galie Folcon,
Ne se tenist nus oisiax de randon.
Viennent le jor et la nuit à bandon,
En haute mer encontrent un dromon,
Qui fert Morgan et le neveu Fanon.
Guischart emmoinent Guiclin et Guion :
Passer les veulent en un isle félon ;
Soleil n'i luit : n'onques n'i ot maison,
Oisialx n'i chante : n'i sone mot nus hom.
Tenrement plorent tuit li trois compaignon,
Diex réclamèrent, qui par annuncion
Vint en la Virge et soffri passion (2).

François parolent à la gent mescréant.
Les voiles abaissent, si aencrent atant.
Morgant demande : — « Estes vos païsant,
Turc, o Hermin, Navarre ou Suriant ?
Quel part voulez arriver cest chalant ? »
Girart respont par latin en riant :
— « Nenil, beax sire ; ains somes marchiant.

---

(1) Ces trois strophes manquent dans le manuscrit 7188.

(2) Ici, il y a une lacune dans les deux manuscrits. — Sans doute, dans une strophe absente, il était dit que les deux flottes se rencontrent.

N'est boens avoirs que ne soions menant.
Partout m'apelent Garin l'Onneisant;
Et vois passer outre Aufrique la grant.
Mès ains donrai un présent l'amirant.
Tiex cent destriers, tos li pires vaut tant
Ja chevaliers ne meillor ne demant.
Et vos qui estes, qui l'alez enquérant? »
Dist Malagus : — « Ce est la nès Morgant :
Outre la mer passons Guischart l'enfant,
Et les deux fils Bovon le combattant.
Demain seront en une isle pesant.
Solels n'i luist : oisiax ni liève chant :
Iluecques croist la pierre d'aymant.
Il n'est mervoille dont il n'i ait semblant. »
Fait le Dansiaus : — « Foulque, venez avant (1).
Ci oï noveles, qui sont à mon talent.
Bien i porrois vengier vos mautalent
Que vos ont fait li glouton en Larchant. »

Quant Gyrart voit la nef au Sarrazin (2)
Morgant le Noir, qui fus nés à Marbrin
(Plus bel païen ne se vist au matin),
Bien le connut à l'estache d'or fin :
Quar sur la verne vit l'ymage Apolin.
La voile a fresche du poile Alexandrin;
Ja nul, qui vive, n'i verra point de lin;
Les entresaignes sont toutes d'osterin.
Gyrart le monstre Savari et Gaudin,
Dist à Foucon : — « Cis sont vostre cousin.
Je parlerai à eux en leur latin.

---

(1) Le Danois. — Notre-Dame.

(2) Cette strophe et les deux suivantes manquent dans le manuscrit Notre-Dame.

Sé treu veulent prendre de cest chemin,
Il l'aront ja au bon branc acerin.
Honni soit or comme fils de mastin,
Qui leur donra la monte d'un roucin. »

Morgant le Mor séoit en son dromon :
De lès l'estache se dresce contremont.
Puis leur demande, en ébrieu, qui il sont
Et dont ils viennent, et en quel lieu il vont.
Doinsent treu, ou il n'i passeront.
Puis aront pès ; ja en cil lieu n'iront,
Quar l'amirant a mis l'enseigne au pont.
Dedenz Orenge ains quatre jors seront.
Quant s'ot Gyrart, à poi de duel ne font
Qu'au pautonnier entre ses dens respont :
— « Tu en perdras ainçois les yex du front ! »

Most fièrement l'en apela Morgant
Que treu doinsent et qu'il soit molt grant
D'or ou d'argent, de mars ou de besant.
— « En fiex le m'a donné li amirant
Que bien le prenge de tuit li trespassant.
Vers ceuls d'Orange vous en serai garant,
Et que je soie honni et recréant
Se le pardonne au petit ne au grant. »
Et dist Gyrart : — « Or ne soiez doutant :
Vous aurez plus ne soiez demandant.
Fètes dont tost ; ne soiez déloiant.
Si faites ce que vous estes disant. »
Et Gyrart dist : — « Je serai repérant. »

Girart parole à ils sans latimier :
— « Par Dieu ! seignor, ains n'amai guerroier,
Ne proie à prendre, ni ville à perçoier,
Tenir meslée, ni besoing commencier.

Marcheant sui : si vis de mon denier.
Estranges terre me convient à cerchier.
En ma Galie encor ai tel destrier,
Qui vault cent livres por un prudome aidier.
Vostre seignor la doinst por acointier,
Et un haubert par le los de Garnier.
Mes compains est de tot, fors ma moillier ;
Cil est honis qu'est avec parçonnier.
Alez donc tost; pensez de l'esploitier.
Faites tel offre que nos face prisier. »
Par une eschiele monta en un solier :
Foulcon apele li Danois tout premier,
Gaudin le Brun, Savari et Richier.
— « Damoisiex, sire, Diex te veut esçaucier.
Vois ci ton oncle qu'enmoinent prisonnier,
Et les deux fils Bovon, que vais aidier.
Armez vos tost ! je les vois aprochier.
Ma nef ferai ja à la leur froier,
Que manois puisse la lor nef ferroier.
Et vous sailliez ens por vos amis aidier.
Que nostre en soit l'onor au commencier,
Et cil rescox, qui en ont grant mestier ! »

Folque s'arma sor un bliant d'orfrois,
Et sa maisniée sans noise et sans gabois.
Poi i a cil, qui n'ait bon bran viennois,
Et blanc haubert, et fort helme espainois.
Et Girart nage tant qu'il vint as Irois :
Lès euls s'acoste : si parole en grezois :
— « Ah Deu ! Seignor, nos mescréons vos lois !
Destriers vous doins chastelain ou norrois !
Par vos doit estre ma Galie en défois. »
Cil saillent ens et fièrent de manois :
Les vont férir o s' treuvent plus espois ;
Là les détrenchent à lor brans pavinois.

Morgans escrie :—« En fol plait sommes mois !
Cil marchéant vendent chier lor avoirs. »
El batel entre : se mist o soi les trois,
Dont mainte lerme plorent le jor François.
Parmi la mer s'en fuient à desrois,
Sé Dex n'en pense, n'èrent rescos des mois !

La gent Foucon ont la nef délivrée :
Et Dex ! tout cop i ot féru d'espée.
Mès de Guischart n'ont enseigne trovée.
Molt en parfut lor compaigne effraiée.
Par la Galie fut Monjoie escriée.
Tos les ont mors et la teste copée,
Fort un Persan, qui ot la barbe lée.
Girart l'apele, qui raison ot membrée :
— « Di nos voir, frère, ta vie en est sauvée,
Nostre François où ont lor voie tornée. »
— « Sire, fit-il, ja ne vos iert celée.
Morgant s'est mis en esquippe ferrée ;
Fuiant s'en voit parmi la mer salée. »
Folque l'entent ; s'en a la color muée,
Pasmés chaï : à tot sa teste armée
Hurte la verne, qui fu d'acier barrée.
Dex ! tante lerme i ont François plorée,
La mors des trois i fut molt regretée,
Que cil en fuient si tost à la celée,
Et cil sigloit si tost voile levée.
Ne se tenist Foucon de randonnée.
Leva uns vens, qui la nef a tornée.
Quant vint au main que l'aube fu crevée,
S'ont l'ost de France li gloton encontrée.
Mien esciant quand il l'auront passée,
Auront lor fuie chièrement achatée.

Morgant voit l'ost (molt en fut esmaiés)..

Ces velx de soie blancs et vermels dréciés
Lor sot de fi qu'il iert à mort jugiés.
Bertranz parole à Baudoin de Biez.
— « Vez cest vassal, com il est affichiés. »
— « Une nef voi, dont molt sui merveilliés:
Sarrazins voi Tiébaut a envoiez.
Par les passages que chascun soit hetiés ! »
As mariniers a dit: — « Vers euls nagiez. »
Et il si font: ne s'en sont déloiés.
A elx se hurtent, si com vient eslaissiés,
Que toz li bors devant est peçoiés.
A poi qu'il n'est sor la barque plungiés,
Cil se aencrent : s'ont lor velx abaissiés.
A poi de terme geteront cils de giés,
Dont dant Guillaume iert en Orenge liés
Et en bataille doutés et resoigniés.
Guischart parole, qui tant a esté viez :
— « Seignor, qui estes, qui par la mer nagiés?
Molt vos voi bien d'armes appareilliés.
François semblez as vers helmes vergiés,
Que Loéys ait ça outre envoyés
Le secours faire que li Ber fust vengiés,
Et le lignage d'Aimeri assauciés.
En cest batel a trois chaitis liés,
Par Dex ! franc home, preigne vos en pitiés !
Secorez nos, baron, ne vos targiés ! »

Guichart se liève tot drois en son estage :
Gent ot le cors graisle, bien fait, et large.
De la prison ot pale le visage :
Barbe le point : ne n'ot guères d'aage;
Cheveus ot blons, ieux de faucon ramage.
Jamès n'iert hom de graignor vasselage.
Conut Bertran et trestot son lignage.
— « Sire, fit il, ne celes ton corage :

Ci pues veoir trois qui sont de ton parage.
Eschapés sont de dolereus domage,
Que nos ont fait la pute gente sauvage.
Otez ces bruies : male flamme les arge !
Si longuement m'auront tenu ombrage. »
Bertand parole qui iert de grant courage :
— « Sire Guischart, soef vait hom qui nage.
Ci voi Morgant qui vous a fait hontage.
Quant il crut Tiébaut, il fist folage.
Or ne argent n'aura de cest pacage,
Mès de son chief il lessera el gage.
A mon bran nu l'en livrerai ostage.
Diex ! quar sceust dam Guibourg la sage
Comment avons ouvré en no voiage !
Ains qu'ele ait espie ne message,
Porpenrons nous par force l'éritage. »

Liez fu Guischard, quant il connut la gent
Qui pour lui ont pené si longuement.
En son batel sailli Mile d'Aiglant,
L'espée ot traits, dont le pons fu d'argent :
Il et Bertrand en firent leur talent
Ou dessevrer des bruies furent cent....

Oiez, seignor, com la nès Foucon va.
Onques oisiau plus tost ne randona.
Au matinet, quant la prime sona,
A son droit port à Orenge arriva.... (1)

D'un val issi, la bonne gent proisiée (2),

---

(1) Foulque et ses alliés sont à peine arrivés au secours de Guillaume, qu'ils ont attaqué les Sarrasins.

(2) Manuscrit 7188, fol. 178, verso, col. 1; — manuscrit Notre-Dame, fol. 25, recto.

Que Dame Dex a toujours essauciée,
A V.C fu lor compaignie nonciée :
N'i à celui ne ait lance dréciée.
Chascuns sous l'elme a la teste embranchiée,
L'escu guenchi et l'enarme empoigniée.
Bien semblent gent de bien faire haitiée.
Maulduit de Rames, à mil de sa maisniée,
Voit vers Orenges sa bataille rengiée,
Qu'une novele li fu au main nonciée
Qu'au droit port iert une nés essauciée.
Tiebaut i a sa séror envoiée
Esbanoier, en sa main la corgée,
Sor une mule molt bien apareilliée.
Blanche ot la char et par les flans aligniée (1).
Assez fu gente, s'ele fust baptiziée.
Aimers la moine, qui ele fu chargiée (2),
Et qui le rois ot s'amor otroiée.
Voit nos François si leur fait chière iriée.
Devant les autres, le trait à une archiée,
Galope Fouque, s'enseigne desploiée :
Ja orrois jouste, qui bien iert eslessiée.
Fiert lo païen sur la targe vergiée
Desor la bocle li a fraite et froissiée,
Que de la hante issi une brassée,
Tante fu fort si ne ront ne ne plie.
Le païen chiet su la sele guerpie.
Itele hente li est appareilliée.
Quant la pucele vit la selle vuidiée,
Et le cheval foïr vers la chaucée,
Guenchist arrière : n'est guères esloigniée.

---

(1) Delgiée ; — Manuscrit Notre-Dame.
(2) Au lieu d'*Aimers*, il faudrait mettre *Mauduit*.

Sor son arçon devant s'est apoiée :
Là i verra mainte lance brisiée.

Le besoing fu grevain au commencier :
Et li vassal sont orgueilleux et fier,
Venu de France pour lor duels esclairier.
Qui lors oïst ces lances peçoier
Et les escus estroer et percier !
Vuident les seles et fuient li destrier.
Mauduis monta ; mès molt hom li vend chier.
A la rescosse nos laissent mort Rainier,
Et Elinant, et Galon le Baivier.
Qui la véist Foulque sor tos aidier,
Destre et senestre les rens esclairoier !
Qui fiert à cop n'a soing de donoier.
Haubert ne helmes ne li vaut .I. dénier.
Dex cel jor fist tante veve moillier,
Tant Sarrasin morir et baallier.
Dist Anfélise à la fille Lohier :
— « Ci en voi un, qui molt fait à prisier.
Devant lui voi la presse aclaroier.
Félon le treuvent li nostre à l'acointier.
Se c'est cil que Pynelx me dist ier,
Li feus d'amor me fera bautisier.
Li miens corage ne peut au sien boisier :
Tote lui soe sans autre parconnier (1). »

Par le buisson esvos poignant Quanard (2)
De Valfanie, fiz le roi Goulyart.

---

(1) Le manuscrit 7188 donne ici une strophe mise dans le manuscrit de Notre-Dame; elle ne contient que des détails de combats inutiles à connaître.

(2) Chivard. — Manuscrit Notre-Dame.

Entre .II. rens non ocist Quinemart,
Cousin germain Vivien et Guischart.
A l'autre joste non rabati Girart.
Foulque esperone, que del vengier fu tart.
Bien fu armés; ne sembla pas musart.
Lance levée, galope sor liart.
Fiert le Paien desor le talevart (1),
Qui le bras destre le torne à une part.
Cil se regarde : lors se tint pour musart.
Plus tost s'enfuit que chevrolx n'ist d'essart.
Tant esperone qu'il vint à l'estendart,
Au tref de paile, où l'escarboucle art.
Tiébaut d'Arrabe trouva defors soi quart :
As eschés juie à un roi de Damart.

Le mès s'arreste devant Tiébaut l'Esclaie;
Li sanc iert chaut, qui de son cors li raie.
Basset parole, que de la mort s'esmaie.
Au col se tient del destrier, qu'il ne chaie :
— « Sire Tiébaut, Guillaume nos essaie,
Là jus ès prés, ò l'erbe vers balaie :
Gentis copx i fiert ; de rien ne se délaie.
Sor mil des noz n'i a cil qui ne braie ;
Sanc o cervele, o boiele n'en traie. »

Quant ot Tiébaut le message parler (2),
En piez se dresse ; si laisse le joer :
— « Chivart, beau frère, ces i porrai trouver.
Que fait Mauduis ? — Or ains le vi tumer,
A un François le vi desafeutrer;
Le coing del helme vi el sablon torner ;

---

(1) Le toienart. — Manuscrit 7188.
(2) Cette strophe manque dans le manuscrit 7188.

Puis moi s'en vint : o lui guidai joster,
Empiré m'a : bien le te puis montrer ;
Que le bras d'estre m'a fait des cors sévrer. »

— « Mahomet, sire, fit Tiébaut, molt me
Que de ma terre sui si désérités, [hez,
De ma moillier honis et vergondés.
Ce fait Guillaume, qui mar fust engendrés.
Ses grans orgueils guidai que fust matés,
Qu'il me rendist les maistres fermetés,
La tor d'Orenge, dont tant me sui penés.
Mès or m'esloigne, et lui croist grant barnez.
Ses grans lignages est à lui assemblez.
Hai ! Guibourg, mar vi vos grant beautés !
Autre en est chiers : j'en sui por fox menés.
Ne m'en peut estre nul buens conseils donés.
Li lor Dex veille ; quar bien est aorés !
Mahomet, sire, com nos as obliés !
Sé je à Meque estoie retornez,
Tant te battroie les flans et les costés
Ja por .M. mars n'en seras restorés. »
Lors fu li cors à l'estendart sonés :
Païens ne l'ot, que n'en soit effraés.
En petit d'ore en i ot mains armés.
Ne l'poist dire nus clers, tant fust lettrés,
Ne ge meismes, qui ce dire m'oés.
Las de Foucon ! s'est trop abandonnés.
Sé cil ne l'fait, qui en crois fu penés,
Ne l'reverra ses riches parentés.

Li roi Tiébaut ist des loges poignant ;
Sa grant enseigne voit au vent baloiant,
Et Sarrazin vont entour aloiant ;
Le pont s'en passent défors en un pendant ;
Sont .IIII. M. de la gent mescréant ;

Les desconfis encontrèrent fuiant;
Li plus hardis vousist estre devant;
Lez la pucele passa Mauduis taisant,
Qu'onques d'amors ne li mostra semblant.
Ele s'en rit; si li dit rempognant:
— « Par Mahomet! vos me rendrais mon gant.
N'i avés droit d'icest jor en avant.
Bien me laissiés à loi de récréant. »
A ces paroles vint Fouques esperonant.
Prent la pucele; si la rent Guinemant:
— « Menez l'en, frère, preu y aurés molt [grant. »
Et cil en passe, si com il a talent.
Por fol s'en charge: je n'en aura garant.
A poi de terme se tendra por enfant,
Qu'aura paor de la teste perdant.

De l'enchaucier n'a pas Fouque mesure:
Qui fiert à cop devant son bran ne dure.
Sanglant l'avoit dusqu'en la heudeure (1).
Tiébaut l'encontre lès une combe oscure:
Fiert à celui sor l'escu à pointure;
Fausse l'aubert; n'est la maille si dure.
Tant l'abat mort comme la lance li dure.
Outre s'en passe; s'a choisie la mure
Et sa séror, qui s'en voit l'amblure.
Cil qui l'enmoine, je n'en set l'aventure,
Si com le rois de la mort l'asseure.

Quant Tiébaut voit sa sœur Anfélise,
Que cil enmoine, qui el champ l'a conquise,
Après s'en point, com hom qui molt se prise.

---

(1) Sanglant en ot de sus les holdeure. — Manuscrit Notre-Dame.

Par mautalent i a sa lance mise.
Mort l'abati : n'i ot autre devise.
A icel cop vint Foulque el bai de Frise.
Fiert le del bran de sor la targe bise ;
De soz la boucle l'a trenchié et maumise ;
Coupe l'aubert et la pelice grise.
Sé ne tornast or son poing la justise ,
De Vivien fust la venjance prise.

Par le besoing ès poignant Dodecin ,
Un Tur d'Arrabe , sor un Amoravin ,
Lance levée , son gonfanon porprin ;
Entre .II. rens encontra un meschin
Del parenté Bertran le palazin ;
Férir le voit sur l'escu Belvoisin.
Devant Foucon l'abat mort el chemin.
A la rescousse esvos poignant Gaudin
De Floriville , un suen germain cosin ,
Baut de bataille , iriés , le chief enclin.

Gaudin fu preus et de grant hardiment :
Fiert le cheval , qui les grant sauts porprent.
Cel vait férir sor son helme luisant.
Tot le li coupe trèsqu'el cercle d'argent.
Mort l'abatit que le virent plus de cent.
Et Foulques s'avance, qui molt ot mautalent,
Pour la pucele, qu'ot perdue ensément.
Un Turc féri sur son escu d'argent.
Mort le trabuche , à la terre l'estent.
François i fièrent et menu et souvent ;
Mès il leur fust avenu malement ,
Quant les secourt quens Guillaume o sa gent.
Lors ot au pont .I. tel entassement :
Nul n'i regarde ne frère ne parent.

Au besoing est Guillaume tart venus,
Et voit ferir un des fis Malagus :
Ne l'peut garir ne helme ne escus,
N'en partist l'ame del cors, qui est chéus.
Outre s'en poinst ; lors fu li brans trait nus.
Quant Tiébaut l'a à ses cops conéus,
Le pont s'en passe : mès des suens a perdus
Plus de .VII. C. que jeunes que chanus.
Mauduit de Raimes est de lor gent issus.
Fait Anfélise : — « Vos fustes ja mès drus :
Mès or en estes de l'angarde abatus.
A cest besoing avés esté molt mus.
Tornez arrière : si soit mes gans rendus.
Si l'aura tex, qui miels est conéus. »

Molt contralie la pucele à Mauduit :
— « Amis, fait ele, vous estes de grant bruit;
Mais cil destrier vi ge hui main tout vuit.
Car dites ore, doit cil avoir déduit
De gente dame ne par jor ne par nuit,
Qui lait s'amie et delez lui s'en fuit.
Vous me guerpistes dedens vostre conduit.
Tiébaut mon frère en pesa, que je cuit,
Il me rescoust ; plus m'en tenoi d'uit.
Vostre est la honte : gardez que ne m'anuit.
Molt est vile cele, qui de vos atent fruit.
Poigniés avant ; qu'or nous esgardent tuit. »

Mauduit de Rames ot parler la pucele,
Quenchist vers li ; si le dist : — « Damoisele,
Li vostre cuers n'est pas de torterele ;
Plus sovent change qu'esperviers qui oisele.
Por ces François vos voi baude et novele.
Tiébaut vos norri ; tex i mettra la sele,
Qui li querra le cuer de sos l'aisselle.

Plus soit honis mâles, qui croit famele
Que les traitres, qui hom en cort apele! »

Mauduit de Rames tot armés contralie
Vers la pucele, que de lui n'a envie......

Le roy Tiébaut fu navré ens el vis (1):
Dolens en furent Turs, et Hermin, et Gris.
Mès n'en fu guères sa sérour Anfélis,
Qui fu el champ o ceulx de son païs,
Et voit François, qui au retour sont mis.
Sur le rivage iert Bovon le fleuris:
De sous son heaume fu embruns et pensis.
Ele l'apele en romant, qu'ot apris.
Ne sot son nom. Si li dit: — « Biax amis,
Comment as nom en la court Loéys?
De quans escus est vostre fiés assis? »
— « Ma demoisele, Bovon de Commarcis
M'apele l'on en France, à saint Denis.
Mon père fu, ce dient, Aimeris.
.VII. frères fumes: n'en y a que troi vis.
Je, et Guillaume, et Bernart le marchis.
Mès hoirs avons, qui sont d'armes empris,
Qui vengeront le duel de nos amis. »
— « Voire, fet-ele, un en y a de pris
A l'escu blanc et au leoncel bis:
Par sa proesce a mains des nos occis:
Tiébaut mon frère à son branc si conquis,
N'eust aie, mener s'en poist pris.
Ne sai son nom; por ce l' vos ai requis:

(1) Manuscrit 7188, fol. 190, recto, col. 1; — manuscrit Notre-Dame, fol. 57, verso.

Mes dotés, est tant de ses anemis
Que ja Orenge n'iert par elx conquis. »

Bovon parole : si tient son cheval coi :
— « Je ne sai, bele, qui estes, si vous voi.
Mès Foulque a non, cil qui fist le desroi.
Niès Vivien, qui tant fu preus de soi.
Ains ne fui por bataille de roy.
Ciel est dansiaus. Si l' vengera, ce croy.
Jeunes et enfès s'a pris novel conroi ;
Amor de touse maintenra en tornoi :
La merci Dieu ! l'anelet de son doi
Ont cemparé le gent de vostre loi. »
— « Voire, fet-ele, mort en sont plus de troi !
Dites Guillaume qu'il ne mente sa foi,
Qu'il set assez ce qu'i a de lui à moi. »
Atant s'en torna ; si point le palefroi.

Oez, seignor, com Anfélis s'en va
De tref en autre, tant qu'el Tiébaut entra.
Navré le treuve ; lo vis li trobla.
Grans fu la plaie, dont li rois s'esmaia.
Il li font leu. Ele s'agenoilla,
Et dit as mires : — « Dites s'il garira ?
Sé il en muert, la lasse que fera ,
Qui vint ça querre et s'onor en laissa !
Ja en sa vie nule joie n'aura ! »
Lors fait semblant que por lui se pasma :
Mès poi l'en fu ; quar nos François pensa ,
Et à Foulque que pas n'oubliera.
Voit là ses oncles : par les flans l'en leva.
.II. fois la baise : onques mot ne sona.
Quant il parole, si la contralia :
— « Sé cist vous faut, autre vos aidera.

Kalos Malos m'a dit qu'il s'en ira :
Alez o lui et il vous conduira.
Si garderoiz vostre terre de là.
Prenez mari ; quar mestier vous aura.
Galegandins ce cuid vos forfera :
En Salenique par traïson entra (1) ;
Prise a la tor ; s'il peut, plus vous tourra. »
Ele fu sage : bien sot où ce torna.
Mien escient tant l'en respondra
Qu'au partir ja ne s'en gabera.

— « Sire, fet-elle, or sai que vos m'amés :
Vostre merci, tel conseil me donez
Qu'un messager soit à Candie alés,
Qu'ait les barons de ma terre assemblés,
Et mes conseils lor soit dis et mostrés.
D'Esclans d'Urbesse, por qui vous me haez
(Ne l'vox sain , et or est afolés),
Ne m'a mestier : un autre me quérez.
Mauduis de Raimes s'est molt de moi penés :
Car c'est li mieudre de nos Turs , ce savez.
Ge vous proi , oncle , cil soit mes avoués.
Et sé par moi est lessiez ne blasmés ,
Fel soiez vos , sé ja jor puis m'amés. »
De sor ses flans li a ces bras getés,
Vers lui l'estraint : ce dist : — « Sire, entendez
Que Tiébaut soit guéris et respassés.
Après ferai toutes vos volontés. »
Ce dist de boche : aillors iert ses pensés.
Molt est corage de parole sévrés ;
Car mains traitres en est à doit mostrés.

---

(1) Ou Salemique.

Dist le roi : — « Nièce, ne sai de vo que
Le bien véez ; si tenez à folie. [die?
Quant par moi estes honorée et servie,
Vous devez faire tout ce dont je vous prie.
Je vous rends la cité de Candie
Que vostre père guerpit par lécherie ;
Quant fu à Meque à mesnie escherie,
La tor lessa Pincenel de Surie :
Cil l'a traï le roi d'Esclavonie.
G'i mis mon siége à ma grant ost banie.
VII. ans i fui que n'en puis panre mie.
Devant ot faite mainte chevalerie ;
Jusqu'à un jor qu'oi ma gent départie,
Par la posterne firent une assaillie.
Il s'en issirent à bataille rengie :
Tous furent mors et destruis à haschie.
Tout vous rendi et mis en vo baillie :
Estes vous dont pour ce enorgueillie ?
— « Nenil, biax sire ; ains sui molt vostre
Jamès n'istrai de vostre mainbournie. » [amie :
Fet ce Tiébaut : — « Ne la créez vos mie !
C'est tout fantosme, mençonge et tricherie :
Et moi et vous fera encore boisdie :
Si vous en ment, Mahomet me maudie ! »
A tant le laissent ; si dient qu'un Turc crie :
— « Demain venra le roy de Pyncernie,
Qui. C. M. Turs a en sa compagnie.
Mort est Guillaume, sé par tens n'o aïe :
S'il ne s'enfuit, molt est courte sa vie ! »

De la bataille se fait Guillaume liez :
Sarrazins a desconfit et chaciés.
Bertran apele : — « Biax niès, or sui haitiés.
Le chans est nostre : Dex en soit graciés !
Nos anemis avons molt domagiés.

Prudoms est Foulque : molt s'i est bien aidiés.
Mien esciantre del roi nos a vengiés.
Ou il est molt navrés, ou méhaigniés,
Quar de ses homs le duel cet renforciés. »
Et lors vint Fouques par le champ eslessiés.
Sist sur Rufin (bien fut apparilliés)
Ferrans obscurs, les crins longs et delgiez.
Assez fu biax et de bonté proisiés.
La teste ot maigre et les costés turchiés.
Et le vallez fu de joie affichiés :
De sos helme fu tains et camoissiés.
S'ot une manche de cendal dus qu'as piés,
Tote sanglante ; et ses branz fu oschiés.
Estroitement fu d'un paile chauciés.
Les jambes droites, les pieds volz et ploiés (1).
Tex .M. s'esgardent, qui ont le chief dréciés.
Dist l'uns à l'autre : — « Tiébaut est essiliés !
Sé cist vit longue, tot est à mort jugiés ;
Cist porprendra les estranges reigniés.
A nous donra les terres et les fiés.
Notre servises i est bien emploiés. »
Atant commandent que li champ soit cerchiés
Qu'unc n'i remaigne des mors ne des plaiés.
Lors s'en retournent les gonfanons rangiés.

Le quens Guillaume s'en voit vers la cité,
Si compaignon tuit étroit et serré.
La véist on tant gonfanon fermé
Et mainte enseigne sor bel fraisne plané.
Li escuier sont as ostex alé.
De sor Orenges sunt François désarmé.
Lor vis sunt taint et blécié, et quassé,

---

(1) Les jambes belles. — Manuscrit Notre-Dame.

Et li plusor de sanc envolumé.
Les morts laissèrent au mostier Saint Privé :
Ileuc commandent qu'il soient enterré.
En une sale sont porté li navré.
Cil garront bien, qui Dieu l'a destiné.
En Gloriette descendent au degré :
Parmi les loges sont contramont monté.
Les napes mettent, cil qui l'ont apresté.
Qui vost mangier, ne pot, si ot lavé.
Dame Guibourt les sert de volenté.
Et fu vestue d'un bliant de cendé.
Assez fu graile : si ot ceint un baudré.
La char ot blanche plus que flors en esté.
Un poi fu teinte, qu'ot de paor ploré
Pour la bataille, où il furent alé.
Cerche les rens ; si n'ot riens aflubé :
Ce poés croire, que bien fu commandé
Que ja n'i ait noise ne crié.
Guybourt les sert : si lor a encliné :
— « Gentes lignages, servi m'avez à gré ;
Qu'or voi la joie, que tant ai désiré. »

Au mangier servent de nos François .V.C.
Anfant et juene n'ont gaires de jovent ;
Tuit camoissié, mès de cors furent gent.
Après mengier lor ont porté piment,
Et cil qui boit, li prent par tel covent.
Les fois plevissent, et Guischart les en prent,
Qu'il penront terre, sé hom ne lor deffent,
Là où Foucon tournera à talent.
As ostex vont chascuns communaument.
S'il i séjournent, ne l' feront longuement.
Le quens Guillaume remest el pavement :
A la fenestre se dreça contre l' vent.
Bertran appele et Bovon de Clarvant :

— « Or nos convient tenir del parlement
De dom Tiébaut, com le feront dolent.
Vers Anfélise sa seror ai convent
Que li donrai Foucon, dont a talent.
Ele li fait molt grant mariemant.
.IIII. cités et l'anor, qui apent,
Li met la dame en son commandement.
Si m'a jeté de poine et de tourment. »
Dist Guislins : — « Ne li tardez noient.
Qui prent service, et guerredon n'en rent,
Jugiés doit estre com lerre, que on pent. »

Vont s'en li contes, qu'il n'i font demorée :
En une chambre à volte encortinée,
Ont la roïne à eschéri trovée.
Dessus un poile à blanche uevre roiée
Se sont couchié : et ele s'est acodée.
Iluèques fu la raisons porparlée.
Fait Bertran : — « Dame, à bien fussiés vous
La vostre amors nos est tos jors privée :[née.
Onques ne fustes de conseil esgarée :
Or vous requièrent ceuls qui vous ont amée,
Et de bon cuer servie et honorée :
Nous sommes ci en estrange contrée ;
Terre avons prise sur la gent deffaée,
Mès molt l'avons chièrement achetée.
Nostre lignage en a pris grant colée.
Mès, merci Dieu ! mainte ame en est sauvée. »
Ce dit Guillaume : — « J'en ai la char quassée !
Ai chevauchié par noif et par gelée,
Et g'en oi tote la teste armée,
Mainte bataille sofferte et endurée,
La gent de France traveillée et pénée ;
Encor n'ai mie ceste anor aquitée.

Comprendrai autre, et ceste ert encombrée
Quant l'ot Guibourc, se est en piez levée. [(1)!»
De mautalent ot la color muée :
Ja parlera, et bien iert escoutée.

Dist Guibourc : — « Sire, il n'ira mie ainsi !
Quar l'on diroit que les fils Aymeri,
Le quens Guillaume, qui tant fu de haut cri,
Tant fu preu d'armes, qui le poil ot flori,
Por une fame ot son temps escharni,
Une pucele qui çaiens nos gari
De mauvais plet vers Tiébaut l'Arabi !
Ja sès tu bien que tu li as plevi
Que ce vallet li donras à mari
Et por sa terre feras guerre et estri :
Sequeur la, sire ! s'aies de li merci ! »
— « Voir, dist Bertran, gentil conseil a ci.
Honni serai, sé de riens l'en desdi.
Ains y metrai mon branc d'acier fourbi
Et vengerai Vivien le Hardi. »

A la royne parolent li baron,
Et devisèrent que li doi hoir Bovon,
Et le vallès qui issi de prison (2),
Passeroit l'ève avec le fil Huon
De Floriville qui qu'en poist et qui non.
Atant départent ; si s'en vont li baron
Foulque et Guichart et li dui fil Bovon.
Del premier coc entrent en un dromon :
Il n'i portèrent manche ni gonfanon,

(1) Ne prenrons autre : si ert ceste decombrée. — 7188.
(2) Que issit du Breton. — 7188.

Mès buenes armes chascuns por garison :
Ni a celui, qui n'ait destrier si bon,
Tout li pire valoit mielx del Naimon (1),
Quant il porta le message Charlon,
Quant il vit l'ost Agolant et Hiaumont.
Metent s'el Rosne, si nagent à bandon.
Le nautonnier gouverne à l'aviron (2),
Qui Tiébaus cerche sa grant confusion.
Tot droit arrivent sos Guioil el sablon :
S'ot une roche sos l'ombre d'un sauçon :
Sont arrivé : si oent la tençon
Et la grans noise que mainent Esclavon,
Les eschaugaites, qui crient d'environ.
La nuit la fist Saligot d'Orion
A .M. paiens des mieulz de sa maison.
Outre s'en passe Solatrés à larron :
Parmi les loges vient droit au paveillon.
Anfélis trueve la nièce Lucion.
Ele le voit ; si l'a mis à raison :
— « Qu'avez fet bien, dame. Or vous semon
De par Guillaume, que vos tramet Foucon.
Sa foi aquitte : or venez à bandon :
Jà verrois del mielz de sa maison
Guischart l'enfant, et Girart, et Guion.
Ja nul de celz ne fera traïson,
En aventure de mort sans raencon.
Sont passé outre por cel délivréson. »

Dit la pucele : — « Molt sont de bon lignage;
Ains nule gent nes valut de corage.

---

(1) Tout li noandre. — Manuscrit Notre-Dame.

(2) Li chamberlans lor verne à larron. — Manuscrit Notre-Dame.

Molt me croit Foulque, quant il par mon [message
Est ça passé à poï de guionage.
J'irai à lui : ne veuil que Turs le sache.
Si li ferai fiance par parage.
La moie amour l'en metrai en ostage,
Que l'en donroi Candie en mariage,
.IIII. citez et moi en éritage.
Par moi aura de la terre sauvage.
Où est Faussette, la fille au roi Marage (1) ? »
— « Ge sui ci, dame; cil vos croisse barnage,
Qui en la Virge Marie prist ombrage ! »
Tuit .III. s'en issent lez les loges Aufage.
Le chamberlans la tient, qui la solage.
Ele est foiblete : tout le cuer li volage.
Plus bele fame n'iert mais de son aage.
Pieça n'oïstes plus bel pélérinage.
Et nos François vienent sor le rivage.
Cler luist la lune : alés sont à folage.
Sé Dex n'en pense, près sont de grant domage.
Mès li François sont de grant vasselage ;
Ne dotent rien : tant sont de fier corage.

De sos la rive ot un vergier planté (2),
Qui fu Maillart le père de Giboé ;
Clos fu de mur de viel antiquité.
Par une frète lez le tor d'un fossé
Sunt li François as puceles alé.
Foulque descent de son chief désarmé (3) :
Camoissiez fu de l'iaume qu'ot porté ;

---

(1) Au roi Evage. — Manuscrit Notre-Dame.
(2) De sos guivel. — Notre-Dame.
(3) Guyolin descend. — 7188.

Girart reçoit son destrier séjorné,
Et Guiclin son vert hiaume gemmé (1).
Anfélis rit; s'apela Solatré.
— « Le quex est-ce, por qui j'ai tant pené? »
Foulque voit avant : si li a encliné :
— « Ci sui venus pour vostre sureté. »
As dois se prennent : une part sont torné
Lèz un lorier vert, espès et ramé.
Andoi sont joenes, n'orent pas grant aé.
Molt ont grant joie ensemble demené.
Mès n'ai à dire lor autre volonté.
D'ome et de femme qui tant s'ont desiré
La parole ont et le plet devisé;
Et bonement se sont entrafié.
Ainçois qu'ils aient un ne autre appelé
Molt leur fu poi : mais bien i ont esté.
La nuit fu courte : car ce fu en esté.
Tant que Guischart vit du jour la clarté,
Basset leur dit : — « Vous vous estes oblié!
No somes, sire : mès bien avant parté.
Venez avant ò sont les autres alé. »

Guischart l'enfès prend Girart par la main :
Guyon trovèrent sous l'ombre d'un cassein (2).
A une part parole à Faussetain.
Mien esciant, quant partirent au main,
Ja la pucele ne l' tenra à vilain.
Cest mariage sauront li fel soudain (3).
Ce l' comperront les chiens, fils à putain,
Qui ce ne croient que Dex en Mariain

---

(1) Et Guichardet. — 7188.
(2) D'un causain. — Notre-Dame.
(3) Li fil soutain — Notre-Dame.

Prist ombrage por celx geter de lien,
Qui comparoient la grant folie Evain.

Ce dist Guichart: — « Bien vous ai entendus(1).
Or pri chacun que cest plet soit tenus:
Encor er iert maint païen irascus. »
— « Voir! dit Fouque: et si soiez séurs
Que de Candie iert nostre le treus. »
Lors prist congié: s'est à Rufin venuz.
Toz armés est dans les arçons saillus.
Guy n'en vait mie comme vilain esperdus:
De Faussetain emporte el que salus:
Tel oir i laisse qui puis ot. M. escus,
Qui tint d'Espagne la terre Maldegus (2).
Cist parlement sera molt chier vendus,
Sé cil nen pense, qui el ciel fet vertus.
Mauduit de Rames fu de l'ost main issus,
O lui XX Turs les blans haubers vestus.
Sor le rivage est del Rosne venus:
Garde à son destre; à nos François véus.
— « Par Mahomet! bien nous est eschaüs!
Cil sont d'Orange: j'es ai bien conéus.
S'uns d'els peut estre ne pris ne retenus,
A l'amirant sera molt bien rendus (3) »......

---

(1) Por voir a Foulque ses otages rendus:
Par foi plevirent que cest plait est tenuz
Et mis le terme qu'il ait dedans meus. — Notre-Dame.

(2) Malargus. — Notre-Dame.

(3) Foulque et Guy, après maintes prouesses, échappent à Mauduit et rentrent dans Orange. — Anfélise revient au camp des Arabes et annonce à son oncle qu'elle veut retourner à Candie. Les conseillers de son frère Tiébaut l'engagent à la laisser partir.

Anfélis liève : bien s'est appareilliée (1).
Vait congiè prendre : fet monter sa maisnée.
De ses puceles n'i a nules laissée,
Et l'amirant l'a assez convoiée,
De sa parole bonement chastoiée :
— « La moie amie, ne soiez corocée :
En mi ma terre vous ai bien hébergiée.
Vostre est Candie une cité proisiée. »
— « Voire, biau sire, pieça m'est otroiée :
El fut mon père ; par ce m'est el jugiée (2) :
Tiébaut mes fréres m'en a contraliée.
S'il pooit fère, ne m'i eust laissée.
Mais ele m'est plévie et aliée.
De .II. maris fu ma mère empreignée :
Il fut de l'un, qui la teste ot tranchée
El mont d'Oscure, où la lande est plessiée.
Lui est remèse Orange et Val-Songiée,
Et Barcelone, qui li est éloignée (3).
François la tiennent : gard que soit chalongiée,
Que ja ma terre n'iert par lui justiciée ! »
Le rois guenchist ; l'a sa resne sachée :
Ains qu'il la voie, aura la chière irée.

Li rois retourne ; Anfélis s'en va
Et sa compagne, que o lui enmena.
.III. jors chevauche tant qu'en Candie entra.
La nuit séjourne : tous ses barons manda
En son palais : de Tiébaut se clama :
— « Par foi ! seigneurs, moult me contralia,

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 194, recto; — manuscrit Notre-Dame, fol. 68.

(2) El fut mon père, par itel ostagée. — Notre-Dame.

(3) Et Bartoloze. — 7188.

Et l'amirant lait semblant me mostra.
Vous savez bien qu'ains mon pere ne l'ama
Et par paor sa séror li donna.
Mien esciant il me guerroiera.
S'il laisse Orange, le siége nos tendra.
Porchasons nous ; car mestier nos aura. »
Entr'elx s'escrient : «— Fel soit, qui vous faudra
N'à tort n'à droit, de tant com il porra ! »
En XV jors de garnison tant a ;
Pour C. M. homes en V. ans ne faudra.
Sé Foulque vient, dès or le recevra.
Sé Dex le sueffre, molt poi li tardera. »

Candie siet sor mer en un rivage,
En une roche, dont la terre est sauvage :
XXX chastel i donent treusage.
De Sarrazins i ot de maint langage.
LX. M. i font par an estage,
Tuit gentil home et de grant héritage.
Buene est la ville. Randans sont li passage.
Cil qu'i s' maintient, a chascun jor d'outrage
C. mars d'argent, qu'il tient en son fievage (1),
Extra la rente qu'il done au seignorage.
Li mur sunt haut, bien fondé en estage :
Devers les plains li clot une éve ombrage,
Grant et parfont. Le pont i sont passage.
Ja des molins n'auront par ost dommage.
Lez les montaignes sunt bel li herberjage,
Les forez grans, dont li fust sont ombrage.
Sé Foulque l'a, moult a bel mariage.
Ains n'ot si bel homes de son lignage !

(1) En son saaige — Manuscrit Notre-Dame.

A Candie est la nièce Lucion :
Por la doutance du roi Marsillion,
A fet garnir ses chastiax environ.
Tuit l'asseurent de rechief si baron.
Salatrez fu remès el paveillon ;
Et uns suens home, Hunez, le fils Chaon,
Une nuit passe par le Rosne à larron,
En un batel, qu'il trova el sablon ;
Vint à Oranges droit à l'ostel Foucon.
As eschas juie entre lui et Guion.
Une chandoile lor tint Durez de Mascon :
Des autres cierges i art à grant foison ;
De chevaliers ot molt en la meson :
Le .I. à l'autre conte vers de chançon.
Ez lo message entra ens à bandon ;
Cil qui l' connurent, le mistrent à raison.
Voit le Guillaume : l'a pris par le menton.
Volt le baisier, quant il dist : — « Sire, non. »

Folque se dresce : conut le messagier ;
Prent par la main : si apela Reinier ;
Demande vin : — « Ou sont les boteillier ? »
A leur ostiex voisent cist chevalier.
La veist en maint mantel destachier ;
En bliant servent serjant et escuier.
La cour départ : si font l'ostel vuidier.
A escheri remestrent el planchier.
De sus .I. feutre, qui fu de poile chier,
En sont alés tous .IIII. conseillier (1).....

(1) Salatrez raconte le retour d'Anfélise au camp et son départ pour Candie, où elle est prête à recevoir Foulque. Il est convenu qu'il ira la rejoindre. Guillaume et ses deux frères restent à Orange. Foulque part avec Bertrand, Guischard, Gérard et Gui.

Sachez, seigneur, li .III. fil Aimery
Sont en Orange remès à escheri.
Non pour quant peut li cuens mener à cri
XI. mil contre leur anemi.
Dèsor dirai de Foulque et ses ami :
Bien vont les nès : ains nule n'en péri :
Vernent et nagent tote nuit au séri.
Buens fu le vens, ainsi com ge vos di.
Au matinet, quant le jors esclarci,
Sont arrivé au droit port à Lori (1).
De sous Candie la vile en estourmi,
Près de la tour, qui fu à l'Arabi.
Grans fut et bele : bien volt .III. des Davi,
Que crestiens gardent or, Deu merci !
Por Anfélise sont bien la nuit garni
Des Amoraives, qui son conseil géhi ;
C'est une gent, qui onques ne traï.
Fier si puent François ; or sont gari ;
Quar par iex ièrent honorés et servi.

François arrivent à droit port soz Candie ;
Sonent à gresle : la vile est estormie :
Des nès issirent fors en la praerie.
Là veist l'en mainte lance fourbie,
Et sur leur chief maint heaume de Pavie,
Et blans haubert, et tant de gent hardie,
Qui volront faire as Païens félonie.
Dist Bertrand : — « Foulque, si tost fet hom [folie ?
Embatu somes entre la gent haïe.
Ceste cités n'est mie affoiblie (2).

(1) Sur Lorin. — Manuscrit Notre-Dame.
(2) N'est mie esbalonie. — Notre-Dame.

S'il ne la rendent, nos n'en penromes mie. »
Dist Guisclins : — « Sainte Marie, aïe !
Regardez, sire ! véez quel chevalerie ! »
Fait Salatrés : — « Ne vos esmaiés mie !
G'irai laiens parler à vostre amie. »
Devers la tour, qui est vieille et antie,
Ot Anfélise la posterne garnie
Des Amorarves, ò molt se croit et fie :
Bien si puet fier ; ja par els n'iert traïe.

François s'arrestent esprès desous la tor :
La veist on tant armés de color,
Entre lor cuisses tant destrier corréor,
Couvert de paile, de cendal li plusor.
Li helmes buens esclairent contre l'jor.
Des fers de lances y ot ténébror.
Lez la posterne, sus el coing plus bauçor,
Iert Saligot, qui fut fils d'Aumacor :
De la pucele tint Orque et Val-Tensor,
M. chevalier moine en ost de s'anor,
Des Amoraives le tiennent à meillor,
Ains ses lignages ne boisa vers Seignor,
Et por sa dame croit Deu le créator.
Puis guerroie Païens par tel vigor.
Voit Salatré ; se l' conut contre el jor :
Fait li ouvrir la porte por amor.

— « Dex ! fet Bertrans, cist nos est eschapés.
Sé ils révelent, por fox nos as amenés.
Saint Juliens de nos ames pensez (1) !
Que de la vile sui je tot esgarés ! »
— « Sire, fait Fouque, or ne vous effraez.
Molt est loiax de sa loi Salatrez :

(1) De nos armes. — Notre-Dame.

Ja par lui n'iert mauvès conseil donés.
Plusieurs foiées en est esparmentés. »
Le messagiers en est outre passés.
Sa dame treuve lez la tor as dégrez ,
Environ li .M. Sarrazins armés.
Ele le voit ; lors l'a araisonés :
— « Ou sont François ? — Tos ont porpris les prés.
Bertrans vous mande qu'annuit mais ostelés
En ceste vile sera vostre privés. »
Dist la pucele : — « Dex en soit aorés !
Sainte Marie en sache mes pensés !
Seignors, fait ele, un petit m'entendez
Vostre mercis ! fait m'avez séurtez :
Mari vueil panre ; or vueil que me loez.
Niès est Guillaume, qui tant vos a pénés.
De lui tenrois vos fiez enquittés.
S'aurois del nostre tout à vos volentés. »
Font Amoraive : — « Les portes lor ouvrez.
Puis feromes quant que vos deviserez. »
François i entrent : n'i fut assaut livrez.
Totes lor livrent les maistres fermetés.

A nos François fut la ville livrée :
Onques n'i pristrent de nul avoir danrée.
Sarrasin béent comme beste effraée.
Devers lor mur ot une tor gastée,
Qui iert d'une yglise, qui por Deu fu fondée ;
Moines i ot, bone gent ordonnée.
Là ont la dame en fonz régénérée,
Après l'a Fouque à moillier esposée.
L'évesque Miles i a sa main levée ;
Bénéiçon lor a andex donée (1).

(1) Lor a eu Dex donée ?

Revestus fu; s'a la messe chantée.
Del mostier issent, quant ele fu finée.
Bertrans a Anfélise guiée.
Vint en la sale, qui de marbre est pavée.
En l'auçor dois est la dame montée,
En une table réonde bien ouvrée.
Là se sist Foulque, de lès lui s'esposée.
Molt ot grant joie en la sale pavée.
Gui sert del vin; Anfélise en a grée :
Guischars li a, voians tos, présentée.
— « Ma Damoiselle, tenez moi et m'espée :
Par tel covent me soit recommandée,
Si je ja fui de bataille nommée,
Qu'à cort ne soit ma raison escoutée !
Vers los frans homes soit ma honte doubtée ! »
Ele souspire : s'a la coulor muée :
— « Le miens amis trop est avant alée :
Cette parole ne doit estre escoutée.
S'ensi est voir, com ci est divisée,
La vostre amie n'iert .II. ans mariée. »

François se taisent : qu'uns n'en crie ne brait.
Bertrans parole; son mantel avant trait :
— « Cosins Guischart, molt avez fol veu fait.
Le roi di Cordes avons fait bel forfait.
Asserra nos ceste vile entresait :
As fers des lances verrois maint escu frait,
Maint chevalier gésir mort el garait.
Ja à lor plaies n'aura mestier entrait (1) :
Molt savez poi com de bataille vait :
Tex est desors, qui au dessous revait (2). »

---

(1) N'auront mestier de trait. — Notre-Dame.
(2) Que noaxez en estait. — Notre-Dame.

— « Cosin Guischart, ce dist Bertrans li ber,
De coardie ne vos peut-on réter :
De vostre éage n'a meillor bacheler
En tote France por ses armes porter :
Mès de folie vos ai oï vanter.
Ne fuiriez por Païens d'outremer.
D'autres engins vos covenra péner
Vers ceste gent, qui ne vos vult amer.
Sé nès savons à folie amener,
En ceste terre aurons mal converser :
En grand bataille nous convendra entrer,
Et à meschief soffrir et endurer,
Un seul des nos à plus de .C. joster.
S'à perte torne miels nos en vient torner
Que par folie remanoir et ester.
Molt doit hom bien son enemi doter :
Puisqu'on est mors, n'i a nul recouvrer. »

Guischart respont, que le corage ot fier :
— « Sire Bertrans, n'aiez soing de tencier !
Ge ne doi mie vos raisons abaissier.
Sages homes estes : bien fait à otroier.
Cuidiez me vos de parole esmaier ?
Ge ne suis mie vallez à enseignier.
Es grans batailles me verrois bien aidier ;
Emprès ma lance ferrai del branc d'acier ;
La greignors presses ferai aclaroier.
Et d'une chose me puis bien afichier (1),
Quant je fuirai, poi me porrai aidier.

(1) Que tant que puisse ferir du branc d'acier,
Tenir l'escu, et seoir sus destrier,
Ne me verrez la bataille lessier ;
Quant en fuirai, n'i aura recouvrier. — 7188.

Ja n'en aurai en cort réprouvrier.
Mi XXX cops n'i vauront un denier.
Laissons ester : parlons d'esbanoier ;
Qu'autre sermon ne nos i a mestier. »
Prent un coutel, si commence à trenchier (1).
Devant Foucon ce dist à sa moillier :
— « Cest mariage comparront Païen chier ! »
Parmi la sale vont tel .M. chevalier,
Enfant, et juene, de courage légier.
N'i ot celui ne servist au mengier.
Sé Dex n'en pense, qui tot puet josticier,
Près de cest joie auront grant destorbier !

François menjuent : fox est, qui plus devise.
Vont as ostex, qu'ils ont de mainte guise.
La nuit jut Foulque o sa mie Anfélise,
Et demain lièvent ; si ont Barote prise,
Une cité sor l'aigue de Tamise (2).
El bosc herbergent : si ont la tor assise.
Ens est Madoines : si a sa feme mise,
Suer Justabel, fille de la marquise (3).
Nule plus gente ne se vest de chemise.
Par Saligot est plusors fois requise ;
Tant qu'or li a lui et s'omor promise.
Ele est as estres de sus la roche bise.
S'ele n'en pense, jà n'ert par force prise.

Prise ont Barote, une bone cité :
Maint Sarrazin i ont les chief coupé :
Mais de la tor sont il por fol mené.

---

(1) Si commence à taillier. — Manuscrit Notre-Dame.
(2) Ce vers n'est pas dans le manuscrit 7188.
(3) Lucabel. — Manuscrit Notre-Dame.

Ens est Madoines, qui fu fil Josué,
Et sa moillier, qui assez ot biauté.
Il fut as estres ; s'a aval esgardé.
Voit Saligot ; si l'a a raisoné
Molt gentement, puis li a demandé :
— « Quex gens sunt cels qui m'ont désérité? »
Et cil li conte mençonge et vérité ;
Tant a par triéve et venu et alé
Qu'il et la dame ont ensemble parlé.
Fiancés furent sans sacrement juré.
La nuit lor livre la maistre fermeté :
Mort sont païen et à honte livré :
Felon voisin sont en lor terre entré.

Li vieil Madoine ot la teste trenchée,
Et sa compaigne fu morte et essiliée.
Mès el main ont la dame baptisiée :
Cil l'esposa, qui ele fu jugiée.
Foulque li a la terre otroiée.
M. chevaliers li lait de sa maisnée.
Vait s'en arriers o so grant chevauchée,
Droit à Candie, une cité prisiée :
Aval, el borg, a sa gent herbergiée.
Il descendi en la sale jonchiée ;
Voit Anfélise ; par amor l'a baisiée.
Cest mariage li conte ; elle fu liée.

Nostre François sont venu à Candie :
Assez i ot grant joie et druerie :
Faussette croit el fil Sainte Marie :
Or poez croire, Guis ne l'oblie mie :
Tot seus parole à li, sans compagnie.
En la cité ot grant chevalerie,
LX. M. de buene gent hardie,
Sans les convers, qui lor loi ont guerpie.

A une nuit s'en parti une espie :
Bérolz ot non et fu nez de Persie (1).
Destrier ot bon : n'ot meillor en Nubie.
Passe les roches et la terre haïe,
Es plains entra ès puis de Montarsie (2),
Et nuit et jor a la voie acoillie
Dèsci qu'en l'ost le roi d'Esclavonie.
Tiébaut demande : ne l' trovera mie.
De sos Orange lor ard une abaïe,
O lui Mauduis et Lanfrart de Lérie (3),
Et .XXX. mil d'une connestablie
Trait d'arriers en la grant praerie..... (4).

Tiébaut conut Berolz le messagier (5),
Vit tressuer le col de son destrier.
Graisle ot le flanc et las iert del veillier.
Il li demande quel raison vueil noncier.
— « Par Mahomet ! vostre grant destorbier,
Foulque a Candie et ma dame à mollier,
Vostre séror : je la vi baptisier.
En sa compaigne a maint buen chevalier ;
LX. M. les ai oï prisier,
Sans les convers, qui li vouront aidier. »
Le roi s'entent n'i ot que courricier,
Lors se regrette à loi de charretier :
— « Ha las ! pechierre ! com set femme engi-
Guibourt et cette me vourront essilier, [gnier !

(1) Garos ot nom. — Manuscrit 7188.

(2) As pors de Montarsie. — Manuscrit Notre-Dame.

(3) Laufas de Lerie. — Manuscrit Notre-Dame.

(4) Suivent des détails de guerre sans intérêt.

(5) Manuscrit Notre-Dame, fol. 7, verso ; — manuscrit 7188, fol. 197, recto.

Moi et mon oncle de la terre chacier !
Mès ains que muire me cuit vendre most chier!
Or me covient par effort guerroier (1). ».....

QUATRIÈME CHANSON.

Ceste chanson ne vient pas de mençonge (2) :
Je ne di mie que buens dis n'i aponge :
Herbert le Duc (3), qui tient promesse à songe,
En fist cest vers : encor en tient la longe.
N'est pas vilains, qui l'entent ne desponge.
Vilain jongleur, qui Dam Dieu mal donge,
Ni sevent tiex, que qui morde ne ronge !

Par Dieu ! seignor (ne fit mie à celer),
Là fist Guillaume que gentis et que ber
Que la roïne fist à Paris mander :
De France i furent li domaine et li per.
Li rois li fait sa terre asseurer

---

(1) Il va trouver son oncle et lui raconte ce qu'il vient d'apprendre. Ils rassemblent leurs conseillers, et la deuxième chanson prend fin.

Nous ne donnons aucun fragment de la troisième.

(2) Cette division n'est nullement indiquée dans le manuscrit 7188, folio 211 ;—dans le manuscrit de Notre-Dame, elle est signalée par une initiale majuscule, folio 113, verso.

(3) Herbert le Dux. — Manuscrit de Notre-Dame.

Et as enfans octroier et loer.
De l'ost parolent, qu'ils se veulent haster :
Font lor sommier seigner et séjorner
Males et coffres por lor avoir garder.
Lor autres armes ne vos sai deviser :
Chascun i fait son estovoir porter.

Bien exploite Loéys, quoi que l'en die :
El mois de may, quant la rose est florie,
Vint à Boourges o so grant compaignie.
Grans quatre lieues dure l'herbegerie :
Là sont logiés en une prairie.
Par matin lièvent, quant l'aube cet esclarcie.
Le gentis cuens, qui la char ot hardie,
En vait devant, que volentiers les guie.
Li rois commande s'arrière garderie
A Gallerant de Mollant où se fie ;
O lui se tiennent li pers de Normandie.

François chevauchent à joie et à baudor.
As matiniés aiment molt la froidor.
Il ne vont mès que .VII. lieues le jor,
Par tens herberjent qu'il vuelent lo séjor(1)....

En douce France ont lor mès envoiés :
Les .IIII. espies ont linges et nus piés,
Les chars ont taintes et les vis empiriés.
Passent les pors et les autres reigniés.
En Gascoigne est lor chemins dreciés.
Ceuls encontrèrent, que l'ost ot esmaiés.

(1) Pendant que l'armée française s'avance, les Sarrasins envoyent au-devant d'elle des espions : leur chef se nomme Escotart.

Dit Escotart : — « Que avez, que fuiés? »
Cil respondent : — « Ja nos chace péchiés !
Li roi de France vait en Espaigne iriez ;
En ces ravières, là jus, est herbergiez.
S'estiés or en ce pui embuschiés.
Ja verriés entre les alogiés
LX. mille de paveillons dreciés. »
Fait Bruguemans : — « Ci a males dointiés !
La noveles ne tien ge pas à vrès. »

Lor se départent tuit quatre li message,
Et devisèrent entre els en lor langage
Qu'il ne prendroient ensemble herbejage
Que ja li uns n'oie li autre message,
Jusqu'il retornent en la terre sauvage
A Desramé por conter lor message.
Atant s'entornent : chacuns tint son voiage.
A l'aube vinrent en l'ost sans guionnage.
Escotars fu bien duis de tapinage.
Au tref le roi vint en pélerinage :
Sé l'aperçoivent qu'il soit hom à l'aufage,
Il i laira de ses membres ostage ;
Devant sa tente fu li roi er l'erbage.
O lui avait maint prince de parage.
Voit le tapin, qui avait vis ombrage :
Le char ot tainte et mué le visage.
Bien sembloit hom qui ait fait lonc voiage.

Ce dist li roi : — « Biaux frère pélerin,
De quel part viens? ou tornes ton chemin? »
Cil respont : — « Sire, vers Tors à Saint-Martin.
Vien de Saint Jacque et passe par Larin (1).

---

(1) Par le Rin ou Lerin. — 7188.

Bien sai roman et grejois et latin.
Ge oï dire l'autrier un Sarrazin,
Qui de Candie venoit lo chief enclin,
Une nouvels m'a conta un matin,
Par un tornoi Guischart et Gueslin
L'ost estormèrent de vers la Roche au pin....
Il i ocistrent Tiébaut lo barbarin.
Lor ost départ : li siége a pris fin.
Li rois de Cordes a ja passé Belin. »
Dist Loéys : — « Escoutés, Baudouin,
Si ces noveles dit voir le tapin,
Par tens m'aura la roïne à voisin. ».....

Le roi apele Joceran de Paris,
Huon de Troies et Robert de Membis.
— « Alez, si dites Guillaume le marchis
Que viegne cà ; si orra qu'ai apris
Unes noveles de ses meillors amis.
S'eles sont voires, en grant repos sui mis
Et je rirai arriere à Saint Denis.
Si reverront mi hom lor païs.
Il ert d'Orenges sire et postéis. »
Escotart l'ot ; si trait à val son vis :
De sos sa guinte fait à larron un ris.
Lors lo connut un chamberlan Maugis.
Latin l'apele : ce lui dist : — « Gars chaitis,
Bien vos connois : n'estes pas nostre amis.
De fol message vous estes entremis :
Or vos parra à la court Loéys....»

— « Pautonnier frère, fait Guillaume li ber,
De vos noveles de Candie sor mer
Lo voir me dites ! que n'ai soing de gaber.
Car par la foi, que doi lo roi porter,
Le fil Charlon, que je vois là ester,

Si je vos puis de mençonge prover,
Poi vos povez en vos membres fier !
L'un avant l'autre les vó ferai coper. »
Cil ot paor : si commence à trembler.
Qui li donast la terre Josuer,
Ne poist il de la boche parler.
Dist Galerans : — « Trop vos povés haster.
Mal l'a féru : les cils li voi trobler.
S'ui mais vos dist mençonge au relever
Del roi de Cordes ne de Tiébaut l'escler,
Jamès ne quier en France retorner ! »

Le cuens Guillaume prend par le poing l'espie.
— « Gars, di moi voir del siége de Candie ? »...
Cil respont : — « Sire, ne l' vos celerai mie. »
As piez li chiet : molt bonement li prie
Que il n'i parde le membres ne la vie.
Li quens parole : en riant li otrie.

— « Sire Guillaume, dist le païen, entent,
Je suis espie Desramés bonnement.
Conterai vos de l'ost tot l'errement.
L'autr'ier i ot tel tornoiement,
Dont François remestrent mors sanglant..... »

Et dist Guillaume : — « Ou sont li compai-
Cil respont : — « Sire, matin hui à larron[gnon? »
Venismes nos au passer del Gasson.... »
Ot le Guillaume : si appela Gaisdon,
Et Pincenel, et Gendron, et Milon :
— « Alez ! montez ! poignez tost le troton.
Criez le ban par l'ost le fil Challon :
Qu'il n'i ait nul tant riche baron
Qui puist trover pautonnier, ne garçon,
Ne pelerin quérant sa garison,

Que porte escharpe, ne guinte, ne bordon,
S'il ne l'amoine au roial paveillon
Qu'il n'ait perdue l'amitié et le don
De Loéys et del frère Bovon. »

L'ost fut cerchée, et le bans fut criés.
Mains pautonniers fu au tref amenés
Devant lo roi, veus et esgardés.
Escotart montre cels qu'il a devisés.
A cils les mostrent qui sont deffigurés,
Les langues traites et puis les iels crevés.
Jamès par els n'iert messages portés.
Et li quars fut en grans brues rués,
Jusqu'à Orenges est en sommier portés.
Mais il fu bien del conte asseurés
Qu'al revenir d'Espaigne ert délivrés.

Oy avez, pris sont li pautonnier;
Le quens Guillaume les fait appareillier
Par tel mesure qu'il n'orent plus mestier.
Et Loéys pensa de l'esploitier.....

Et Loéys chevauche et sa barnés,
Vint à Orenges; ne s'i est arestés.
Baisa Guibourc: outre s'en est passés
Tant chevaucha qu'au matin vint esprés
Sor l'aigue d'Ebre, dont large est li guez.
Une rien sache Tiébaut et Desramés
Que IIII liues est près d'elx ostelés.
Lors prent conseil: Guillaume fu mandés
Et ses II frères et des autres assés.

L'ost fut série: n'i ot noise ne bal.
Loéys gist devant son tref roial,
De sor un feutre de poile impérial.

Entor lui furent si prince natural :
Le quens Guillaume fut vestu d'un cendal ;
S'ot affublé un mantel de soal,
La pene hermine blanche com nois en val,
Entre François se dresse en son estal.
Il les arresne à loi de buen vassal.
— « Franc chevalier, vos povez contre mal
Vous traveillier à pié et à cheval.
Or vos semon à demain d'un jornal.
Tous i tenront parage communal :
Au miels férir verrois le plus roial. »

Ce dit Guillaume : — « Seignor buen [chevalier,
Ge ne soi onques de boche losengier.
D'un grant essoine vos voudrai acointier.
Vos n'estes mie venus por dosnoier,
Ne par rivière à vos ostours cerchier,
Ne por aler berser ne en gibier :
Mais nostre loi nos covient essaucier,
Et Loéys nostre seignor aidier,
Et Sarrasins occire et détranchier.
Demain verrois les enseignes (1) drécier.
Je ne cuid mie qu'on n' les poist prisier :
Ne vos chaut mie por tant gent esmaier,
Quant vos venrez as gonfanons baissier,
Leur grant bataille verrois aclaroier,
Et au guenchir et glatir et noisier.
Et vos pensez de vos rens espaissier,
Qu'il ne vos puissent escroer ne percier.
Soffrés trois tors le traire et le lancier,
Puis lor verrois la fuie commencier,

---

(1) Eschieles. — 7188.

Le champ guerpir et les canes laissier.
Lors porrois vous par effors chevauchier ;
Lors les porrois tos arrotés chacier ;
Si vos auront les espées mestier
Au bien férir et à els detrenchier. »

— « Sire Guillaume, fait Loéys li ber,
Ces nos enseignes deust on deviser :
La quex ira premièrement joster ? »
Respont li quens : — « De ce doit om parler.
Li quens d'Amiens et Reniers de Belcler,
Gui de Beorges et Richars d'Auviler,
En lor compaigne XX M. bacheler,
Tous joenes homes, qui se voudront péner
Por los del siècle et d'armes achater,
Cil iront bien les escus escroer
Et Sarrasins occire et décoper.
Biau niès Bestrand, tant vous puis désirer
Quar seussiez et Fouque nostre errer
Que vous poissiez demain el champ trouver
De jouste moi touz armés assembler.
Tuit nostre ami s'i porroient fier.
Mès las ! péchieres ! ne truis qui ose aler :
Or me convient autre chose penser. »

Et dist li cuens : — « Or avons la première.
En l'autre ira dam Gales de Bavière,
Et Guinemers à l'hardie étriére
(Cil a lessié Pontis sa terre arrière).
Dos de Maience et Aussious de Bruière
XX M. espées porteront par prisière.
Sé Sarrazin encontrent, qui ne l' fière,
De maint vassal vuideront l'estrivière.
Ès meillors presses feront ample charrière ;
Del vermoil sanc moillera la poudrière. »

— Et dist Guillaume : — « Sire frère Bernart,
O vos menrois don Beuvon et Richart
De Lohoraigne, Costantin le Bastard,
Et Naimer mon cousin le Lombart.
La votre eschiele ne venra mie tart
Ce ot la tierce : gardez n'i ait coart,
Mais chevauchiés tot droit à l'estendart.
Lor soient point le brun et li liart ;
Et si férez Sarrazins sans esgart :
Que vos espées ne s'arrestent au lart.
Qu'emprès les vos s'en plaignent Aquopart. »

Dist Loéys : — « Entendez-moi, Baron :
La quarte eschiele formeront li Breton,
Hoel de Nantes, Dirois et Salemon ;
Après Bernart et son frère Bovon,
Iert lor eschiele; en aura maint pénon
Sos l'elme brun tant chevalier félon,
Fier et hardi sans rien de traïson ;
Car de lor terre n'aura hom raençon. »
Lors apela Guillaume Nevelon
Et de Bourgogne le riche duc Milon (1).
— « La vostre eschiele deviserai par non ;
Ele ert la quinte : por ce vos en semon
Ma grant enseigne vermoille à blanc lion
Faites porter Fouchier de Besançon.
Mieldre vassal ne chauça esperon. »

Et dist Guillaumes : — « Entendés, sire [Rois :
En la sexte iert Odes li Champenois,
De Monlaon Gillibert li Anglois,

(1) De Provence. — Manuscrit de Notre-Dame.

Renaut de Troyes et Therri l'Ardenois.
En la septime ert Archambault de Blois,
Nobles de Chartres et Pons de Landonois (1);
Emprès el ost li buens quens d'Agenois.
Cil sunt prudome, s'essauceront lor lois.
Entre Païens iront férir demanois
Sanglant en ert li bons brans vienois. »

Loéys tent vers Guillaume son gant.
— « Quens, vielx oïr eschele combattant.
Molt sunt prudomme, por ce l' vos di riant.
Ensemble iront Angevin et Normant,
Et Hainuier avec ceus de Brébant.
Je ne sai gent qu'en estour prise tant.
Et cil de Flandres, qui orgueil ont si grant,
Tot le plus povre est richement manant.
Ces .III. compaignes feront une presant :
Fier m'i puis com père en son enfant.
Ja de bataille n'en verrois un taisant.
Parmi les mors iront les vis quérant.
Et la nuevisme bien est que je l' commant.
Vos la ferois et le quens de Brusbant,
De Florinville dam Hue au poil ferrant.
Ceste est prouvée, n'ira pas coardant.
Se tant attendent Païen par nul semblant
Qu'à els viengniez, ne sen iront gabant
Qu'il n'i reçoivent un domage si grant
Qu'à toujours mès son iront doulousant;
Après le père en iert le fils plourant.
Sé puis s'en partent, sans lor domage grant,
De mil mars d'or ferai vostre créant. »

(1) Pons de Laudinois. — 7188.

Dist Loéys, qui n'iert en tardance :
— « Buens chevaliers, aiez en Dieu fiance !
Sor tote gens est li barnez de France.
Cil qu'il maintient, doit avoir grant poissance.
Ça sui venus à force, sans errance.
Iriément vueil prendre la venjance
De cele gent, qui n'ont nule créance :
Ains demain vespre en verrois la provance,
Sanglant en iert li cotel de ma lance. »

— « Drois Empereres, fait Guillaume, oiez.
Si vos volés, uns mès soit envoiés
Au roi de Cordes s'estre vuelt baptisiés
Et croire Dieu et les soes pitiés ;
De vos sera servis et essauciés.
Et s'il ne l' fait, donc soit appareilliés
De la bataille ou li chans soit laissiés.
Et sé vos plaist, or nous donez congiés
Jusqu'à demain qu'est le jors esclairiés.
Chascuns se face confès de ses pechiés ;
Qui puis morra, en grant joie iert jugiés.
Si chevauchiez contre les renoiés. »

Cele nuit ot li ost le roi séjor :
Au main à l'aube se lièvent li plusor,
Confès se firent li prince et li contor,
Li chastelain et li buen vavassor......

Grans sont les torbes de la païenne gent :
X. M. furent hors du baïle et .VII. C.
Un cler l'escrit ; ne savons sé il ment.
Près de l'ost tinrent as frans tornoiement.
Folque et li rois ne s'amèrent noient.
Il laissent corre ; s'i fièrent aïrément.
Li escus crèvent sor les bocles d'argent.

Buens fu l'aubert, qui des cops se deffent:
Tiébaut fiert Fouques, qui Floriville appent.
Fouques fu preus, qui greignor cop li rent.
Fausse la broigne, dont la maille s'estent;
D'ambes dues pars li fit li cors sanglent.
Tiébaut d'Arrabe, dont Turs furent dolent,
Sor la grant targe en deus metiez li fent.
Plusors le virent, qui l'amoient forment.
Sor lui s'arreste Joffrois, le cheval prent,
Un Flamencs d'Ipre, qu'en fist Guion présent;
Quar le suens est navrés molt laidement.
Il monte el brun et de celui descent ;
Lors l'ot vassal, qui fist tel hardement,
Dont plus plorèrent à Meques el pavement
C. amirail, qui èrent si parent.

En la grant presse fu Guiclin montés ;
Molt li aida ses riches parentés.
Gérars ses frère, qui ains de lui fu nez.
Dex ! tant parvaut bon chevalier armés ;
En grant batailles doit bien estre dotés.
Sor dan Tiébaut se fu Fouque arestés.
Vers lui se traient la gent des dou regnez.
La ot d'espée ne sai quans cops donés.
Emprès lui gisent des mors et de navrés,
Et Aufriquans dût bien estre effraez ;
Fors enemis ot entor ses costés.
Lo vis redote : si s'est adens tornés,
Bien porra dire de grant est eschapés,
Sé vis s'en part le roi désérités.

Sur Tiébaut fut molt grant li féréis :
Li brans tentissent contre helmes brunis.
As desarmés fu mal li geux partis.
Contre l'acier dura poi li hardis.

La graindre pars en fu as Arabis.
Quar dans Guillaume au court nez le mar-
Bueves son frère et Bernart li fleuris [chis (1),
I ont ce jour maint Sarrasins mal mis.
Mien escient, n'en eschapat nul vis.
Ne fust Debois et Maudras li petis,
Torcus d'Ancele et Mahomedes de Gis,
Aylesmarmons et Blans le fils Matis,
Li cors del roi fu de l'ame partis.
Mès la poudrière a François esbloïs.
Li Turs l'en traient, si qu'il ne fu choisis.
Monter le firent Butrons et Bohasis.
Molt fu bléciés ; si chevauche à envis.
Avant se gart qu'il est d'iluec garis !
Mès puis en fu Fouques en estor saisis :
Bien s'en venjast, sé il ne fust traïs
Par tel, qui fu en Orenge nourris.

En la porte entrent Bohasis et Bertrans :
Darriere lor dos laissent les tornoians.
Lo roi emportent bléciez et deuillans.
Bien le dut estre : car des cops ot pris tans
De trons, de hanstes et d'espées tranchans !
Bien en peust morir un Alemans.
Au desarmer ot assez des plorans,
Et Desramés paoreus et doutans.
Soef le couche en la chambre as Dormans.
De nuit la fist un maçon Agoulans :
Quant soleil couche, si est l'aube aparans.
Lors veoit hom cler plus que faucons volans.
Peinte est à voulte, et mécines a grans.

(1) Nous avons respecté le texte que nous copions : mais il faut lire : Guillaume au Cornet le marquis.

Ne nus n'i entre, tant navré soit par tans,
Ja dedans muire, si est vels et ferrans,
Et ait passé son aaige et ses ans,
Qu'il ne guérisse par mires micinans,
S'il a esté hardis et combatans
Et de ses armes pénis et travaillans,
Buen chevalier et séur guerroians.

Buene est la chambre et li piler jumel :
Toute l'entrée a chiere uevre à novel.
Adam fu mis el premier eschamel,
Et le péchiés d'Evain, et cil d'Abel,
Si com Caïns l'ocist à un coutel,
Li poins del siecle, le viez jusqu'au novel,
Et les prophètes dès le temps Samuel (1),
Et les Maries dont Dame Deu fu bel,
Totes les lois et li fil Israël.
Il n'est manière de beste ne d'oisel
Ne fut escrite à destre en un pomel.
La est l'image Mahom et Jouvencel (2)
Sor une voute plus grosse d'un tonel,
Tote réonde, sans marbre, sans quarrel,
De chières pierres assises à martel,
En or d'Espagne foillées à clavel.
Un vent de fors i entre par un tuel.
Rote à Breton, ne gens de chalemel,
Sons de viele, ne d'orgues en chancel,
Envers cel geu semble abai de chaël.
.III. fois le jor i entrent damoisel,
Gentes puceles demourant el chastel ;

(1) Moysel. — Notre-Dame.
(2) Mahom et Cordinel. — 7188.

De dras de soie vestues de novel,
Blanches et grailes, estroites à noel,
Tumbent, et balent, et moinent lor mérel.
Tiébaut se jut affublés d'un mantel.
.III. gentès dames le servent à flavel:
Le roy lor rit efforcié de rével.
De l'ost li poise : mès del geu li fut bel.
Ne sent dolour, ne plaie, ne maisel.
Bien peut atendre le mire Enyadel,
Qui en Baudac garist le roi Dinel.
Il y envoie Eschinet le muel
Que porte briés et lettres en séel....

Ç'avez oï que navrés fu Tiébaut:
Molt jut bleciez en la chambre à esmaus,
Où resplendist li or et li cristaux,
Entre le vent de la voûte et les baus
Que celle firent, qui furent ès bliaus.
Ce fu li mieldres des gens impériaus.
Poi fu le roi qu'ains pensa as bastaux,
Que li Franc firent as murs et as terraux.
Entent les huis : lor sot que fut assaus:
En piés se dresce, d'ire vermeils et chaus.
Armer se volt quant Butor et Diéraus
L'ont recouché et ses drus Escorfaus.

— « Ha! Anfélise, ce dit Tiébaut li rois,
Dès qu'à Candie amenastes François,
Folcon m'a tret le sanc del cors III fois.
Si sui bléciez, n'en leverai des mois.
En ceste chambre voi des geus plus de trois,
De gentes dames baus et tombes gréjois,
Letres, ymages de fin or espanois.
Li auroit buen sècle hom coart cortois.
Moi n'en ai guères ; ains pense à Nerbonois,

Dont Aimeris fu sire : ce est voir.
Ou qu'il fu mors, j'en connois bien les oirs.
Molt m'ont fait mal, et feront lor pooirs.
Or s'en ira cil qui tient Hérupois.
Il n'auront mie mon alueu en deffois.
Ne l' départons as vers brans viennois.
En grans estors en ferrons demanois.
Qui est la perte, s'en plaigne, sé lui loist:
Gés asseurai, ains que isse c'est mois! »........

CINQUIÈME CHANSON.

. . . .
Ci laissons or del roi ; si est autre amenteus :
C'est li fils Faussetain, qui del Franc est issus.
A Baudart fu norris. Si l'i porta Kahus
Au roi Dinel son oncle, qui l'amirant fu drus.
A .IIII. ans plus de XV fu li termes venus
Que chevalier en firent en la salle à lambrus.
D'un chier drap de Salerne fu chauciés et vestus.
Biax fu et gent de vis et de corps fu membrus.
Bien semble de la geste, por qui Diex fait vertus;

Le mantel de son col fu .M. besans vendus.
Por ce qu'il est sans terre, s'ot nom Povres-Véus.
Son haubert firent Fées en l'ile des Perdus.
Ne l' faussera quarrel ne fort espée moulus :
Ses helmes de haut coing et ses brans fu fondus,
Par XI. foiées esmerés et batus.
Son destrier fu d'Arabe .I. noir baucent crinus,
Couvert d'un blanc dyaspre, et vermeils ses escus.
Le lorain ne la selle n'eslijat malostrus :
Cil iert à Arrabloi du François connéus.
A els s'acointera par estranges salus :
Sanglante en iert l'enseigne et li fers et li fus.
Haumes en èrent torses et chevols dérompus :
Ains qu'il soit chrestiens, c'iert as Frans chier
[vendus.

Molt fut grant le barnage en la sale à Baudart.
Sonnent tabours et tymbres et notent Acopart (1) :
Por celui moinent joie, ou Dex ot puis grant part,
Qui fu de la paierie ét de l'oir au Lombart.
L'amirant en apele Bruiant et Espaullart (2)
Et .IIII. rois d'Aufrique et lo quint à Damart.
— « Molt m'est cist vallet fiers, com plus je l'esgart:
Sé ja faut à prouesce, pendez m'à une hart.
Ne l'envoions nos mie soi sesme ne soi quart
A Arrabloi, au siége, contre les fils Bernart,
A Loéys de France, ne as fils Ermengart !
Que molt ai grant paour, s'il de nostre loi part,
Qu'el s'en voist à Guillaume, qui le chief a lyart.
Ja n'en i aura un plus félon ne gaignart

(1) Et tument Acopart. — Notre-Dame.

(2) Et Escoutart. — Notre-Dame.

Por querre nos domages par enging ne par art!
Sé il vit bien, peut estre : ains que gueres li tart;
Mains maine V.C. des nos, dont n'i ait un coart. »

A .V. C. Amoraives connéus et nommez
S'est le Povre-Véu de l'amirant tournés,
Cil portent entressaignes et penons de cendés,
Et els et lor enseignes font vermels de lor grés.
A ce se reconnoissent, quant ont Frans encontrés.
Chascuns les cuide à voir descréus et dampnés.
Tant vont par lor jornées et passent ports et gués
Que de sos Arrabloi sunt hesbergié ès prés,
Bien près del pont turcois, en uns vax descombrés.
Hastivement le sorent Tiébaut et Desramés ;
Grant joie en démenèrent els et ses parentés :
Que plus tot peut, si monte ; encontre en est alés.
Assez li ont promis et beax présens donés.

Por le Povre-Véu fut lors gens esbaudie :
— « Biaux niès, dist Desramés, ce tien-ge à folie
D'ome de nostre loi, qui en la lor se fie.
Cest vallet est molt fiers et plains de félonie :
Bien semble de la geste, qui ne nos aime mie. »
— « Biaux oncles, dist Tiébaut, tot est chevalerie :
Sé nul i a meillor, Mahomet me maudie !
Quel part que il se tort, tex est sa compagnie,
El plus espès des rens est la presse envaïe :
Au tranchant des espées iert la guerre fénie.
Qu'en peut avoir, s'en preigne : c'est notre mieldre [vie. »
Lors prennent un conseil à maisnie eschérie:
Par matinet, au jor, feront une assaillie.
Sé n'en pense Jhésu, le fil Sainte Marie,
Qui les péchiés pardone à cil qui merci crie,
Près sont François de damne : mès il n'en auront [mie.

La nuit jusent Païen seur erbe en la froidor,
Et dormirent tuit coi tant qu'il virent le jor:
Que le Povre-Véu s'arma, et mil des lor.
Le noir baucent d'Espaigne li apprestrent plusor:
Frein i ot mis et sele : bien sist au joustéor
Couvert d'un blanc dyaspre ; onques ne vi meillor.
Ses armes sont vermoilles, totes d'une color.
Onques n'en ot meillors nus fis d'emperéor.
Si ot manche et pénon d'un osterin à flor,
Que li tramist Ganite, la fille à l'aumaçor (1).
Por li se péna d'armes ; puis en ot grant onor.
XXX .M. Amoraïves l'en tindrent à Seignor,
Qui tous crièrent pour lui le fil au Créator;
Par ces vindrent Païen à poine et à dolor :
Onques là, où il pot, n'orent pais ne séjor.
De ce retrest il bien à la geste Francor,
Dont plorèrent en l'ost li grant et li menor.

Li rois Tiébaut d'Aufrique se haste de l'armer,
Que primerains voudra les François encontrer.
Mais il li convenra molt tost espéroner.
Sé li noir d'Espaigne peut plus tost randoner,
L'enfant Povre-Véu fera de lui parler.
Il ferra ains del roi, qui qu'en doie peser.
Del chastel sont issu : andui ont un penser
Que la première jouste voudra l'un l'autre embler.
Entrè l'ost et la ville font lor fresnes lever,
Et desployent enseignes et pénons de cender :
Là puest l'en veoir maint escu escroer,
Tantes hanstes brisier et tant haubert fausser,
Tant chevalier moier et chaoir et navrer.

---

(1) Canete. — Notre-Dame.

Sovent li conviendra férir et encontrer
Et le sanc de l'orteil al visage monter.
François issent des loges; ne s'i vuelent céler.

François issent des loges trestous commençant,
Un et un, deus et deus, que l'un l'autre n'atent;
Et desploient enseignes et gonphanons au vent.
La clartez de leurs armes contre soleil resplent:
Orgueilleus sos les helmes vers la païene gent.
Les plaines furent beles et li cheval corant;
Et mautalent, et ire, et orguels les esprent.
Et le Povre-Véu et Tiébaut les atent:
Mès li fil Faussetain fut devant .I. arpent,
Et Foulque el chief destre Ruffin ne vait pas lent.
Li uns cosins vers l'autre guenchist iréément,
Et li uns envers l'autre ne se dote noiant.
Sé les lances ne brisent, ou li fers ne s'effent,
Ou le escu ne percent, ou l'aubert ne desment,
Ou cors de chevalier n'en remaigne sanglent,
Ja n'iert se loing la terre que li uns ne la sent;
Dont iert grant duel as nos, sé li livres ne ment (1).

Onques plus tost ne porent andui esperoner
Que l'uns cosins vers l'autre laissa cheval aler:
Fouques brisa sa lance, qu'en fist les trons voler,
Et li Povre-Véu fiert si lui au jouster.
Soz l'escu à lion a fait l'aubert fausser,
En la destre mamele et fer et fust entrer:
El cors li fait baignier son penon de cender,
Et outre en poissiés un grant pié mesurer.
Et armes et chevaux font ensemble hurter;

(1) Sé le livre m'ament. — Notre-Dame.

Et regnes et enarmes font des escus voler.
N'i a celui n'esteusse les iels estanceler.
Le fresnes au païen fist lo Franc encombrer;
Tant en ot passé outre qu'il ne se pot torner.
Mais Bertrans et Guischart font les Païens branler;
As tranchans des espées les font si remuer
Que une arbalestée font les chevaux outrer.
Le fil Huon desserent li .III. fils Guinemer.
Au traire de la lance veissiez duel mener,
Et tant buen chevalier si durement plorer,
Abatre lor ventailles, et lor chevaux tirer.
Et Tiébaut sone un gresle por sa gent rassembler.
Bien croit mort i ait prince, qui onor doit garder.
Il poindra ja au renc, qui qu'en doie peser.

Molt démoinent grant duel François entor [Foucon:
Del cors ostent la lance à tot le gonfanon.
Entre les bras se pasme à cheval sor l'arcon.
Li un dient qu'il muert, le autre dient non.
Uns Turs voit Saligot; si l'a mis à raison:
— « Di moi qui a cis mors?—Ça fait le fil Guion,
Qu'il mist en la Païenne el vergier à larron.
Del dous baisier sa mère li rent le guerredon.
Véez lo là armé, sor cel destrier gascon,
Covert d'un blanc dyaspre, teste, col et crepon.
Il venra ja plus près, qui qui perde ou qui non. »
Et le Povre-Véu lait corre à esperon:
A mont, au chief du rens voit joster à Droon.
Et Tiébaut s'i ralie il et si compaignon.
Andui brisent lor lances, qu'en volent li tronçon.
Et François les reçoivent iriés comme lion.
Bertrant crie: — « Monjoie! » — Ja l' troveront félon:
Cil as chiefs desarmés se tenront por bricon.

Li Païens s'escrièrent tuit: — « As lances bais- [sier! »

Fièrement les requistrent; molt se vendirent chier.
Tiébaut nos a ja mort Auberi le Porchier ;
Abati a sa lance Renaut de Montdisdier.
Et le Povre-Véu Joffroy, le fil Rogier :
De Huon de Beorges fist la sele vuidier :
Sa ventaille abatue a encontré Renier :
Nés fu à Danemarches; uns des neveus Ogier.
El plain de la cervele li fist son branc baignier ;
Vuide en remest la sele et andui li estrier.
Dit Bertran à Guischart: — « Ci en voi .I. bien aidier.
Molt domage les nos: Dex li doinst encombrier!
Fouques nos a navré : molt nos peut anuier.
Il est tant près des nos : bien le devons vengier. »
— « Sire, dit Saligot, je l' vos vueil acointier.
C'est de vostre lignaige, encor le tenrois chier.
Bien le poez connoitre as lances péçoier :
Il est fils Faussetain et Guion le guerrier. »
— « Seignors, a dit le quens, pensons de lui gaitier
Que François ne l'occient Alemant ne Baivier.
Sé nos le poons faire lever et baptisier,
C'iert le miés des nos por Païens détranchier. »

De la plaie Foucon furent François desvez :
En la tente l'emportent : illec fu désarmés.
O lui s'en vet Guillaume et Bernart li aisnés,
Et le roi Loéys, et Naymes le barbés,
Et .IIII. cens François, qui orent grans aez.
Et Bertran est remès en l'estour adurés :
Souvent est sor Païens son duel renouvelez,
Qu'il fiert del branc d'acier. Mire ne soit mandés;
Por la plaie guérir n'en soit dénier donnés.
Et les François vindrent, quant il furent armés,
Et escrient : — « Monjoie! » — l'estandart est branlés.
Tous desconfis les moinent juqu'à maus fossés,
Quant le Povre-Véu s'est premier arrestés,

Et Tiébaut l'Aufriquant le mieudre couronnés,
Qui fust onc de sa loy nourris ne engendrés,
O .VII. C. Turs de Cople vassaus et adurez
Qui traient les ars turcois à or bendés:
Cis maintiendront l'estor as brans d'acier letrés:
Par euls sera maint cop recéu et donnés.

De la plaie Foucon dut as François peser;
Si fist il: quar Bertran ne l' pooit oublier:
Sovent lo vet as Turs al branc renouveler.
Qui là veist Guichart de mautalent trembler,
O le branc vienois as sarrasin mesler.
Les proesces Guyon ne vos sai raconter:
Souvent se paine as rens de son fils encontrer;
Et le Povre-Véu se veut d'armes péner;
Lors encontra un Franc, que molt duest amer.
Ce fut Gérart son oncle, qui n'ot soing de gaber.
Le Povre-Véu fiert sur l'yaume qui luist cler.
Sus le col del destrier fit son neveu cliner;
Les estriers et la sele li a fet oublier,
Si qu'il chaït à terre, quant il vint à l'outrer.
Ja estoient cil li près, qui le devoient gréver,
Quant Tiébaut le resquoust o sa gent d'outremer.
Et les VII. C. y poignent, qui le doivent garder.
Très qu'au comte Bertran ont fet François branler:
Et François veullent ou non, il l'ont fet remonter.

Molt y vindrent grant gent et des nos et des lor:
Lors joustèrent François à la gent Païennor.
Le roi d'Aufrique sist dessus un milsoudor.
Armés fu de haubert et d'iaume peint à flor;
Vet férir en l'escu Engelier de Valtor,
Que trestout li trencha le heaume de coulor;
A terre l'abat mort, que le virent plousor.
Et quant Guy l'aperçoit, en ot au cuer dolor.

Et a dit à Guichart : — « Ci a molt fier estor !
En Tiébaut l'Arrabi a molt bon poignéor ! »
— « Voire, ce dist Guischart, molt sui en grant
Mès, par celui à qui s'atendent péchéor, [fréor :
G'aimeroie trop miels à morir en cest jor
Que tant n'i fière à mon brant de coulor
Que roi Tiébaut aura de mort paor. »
— « Cousin, dit Guy, molt es de grant valor :
Celui le veuille, qu'on claime Créator,
Que si le puissiez fère que vostre en soit l'onnor ! »

Molt parurent François couroceus et dolent
Por Foucon, qu'il virent navré molt durement.
Il le font désarmer : ses dras furent sanglent.
Bertrant li deslaça son heaume bellement.
Le quens Guillaume i fu : n'avoit meillor parent.
-« Cousin, a dist Bertrant, je vous fais don molt gent ;
Quar, par celui Seigneur, à qui m'ame s'atent,
Ge ne veul mès tenir honor ne chasement
Sé vous n'estes vengiés o m'espée trenchent. »
Lors sailt ou destrier tost et isnelement,
Et vet lance levée droit au tornoiement :
Avoecques lui s'en vont, mien escient, tiex cent
Qui onc n'amèrent Sarrasins de noient.
Et le Povre-Véu iert plain de hardement :
Si vet les rens cerchant, et menu, et souvent :
La où Guichart le voit, si se met en présent.
Merveilleus cops se donent sur les boucles d'argent :
Les estrivières rompent et li lorains s'estent.
A terre s'abatirent, voiant toute la gent.
Et quant ce vit Bertrant, si ot grant marrement.
Il a trète l'espée : cele part vint courent ;
Vint au Povre-Véu, par son heaume le prent ;
A dam Guyon son père par le nasal le rent.
Lors point le roy Tiébaut, et Cornés d'Aguilent,

10

Et le roi Desramés, et mil autre ensément.
Devant les tentes ot .I. fier tornoiement (1).
Là peust l'en veoir maint riche garnement
Del plus fin or d'Arrabe, qui reluist et resplent.
O les bones espées fistrent tel chaplement,
Dont mainte riche dame plora puis son parent.

Quant voi le roy Tiébaut que tant y a perdu,
Lors jure Mahomet et toute sa vertu,
Que le roi Desramés ne tient mès pour son dru :
— « Oncle, ce dist Tiébaut, molt m'i a poi valu !
Que porra ore dire Midoains le chenu
De son neveu, qu'ot chier, qui ont le chief tolu ?
Gardez vous y de près : François vos ont véu. »
Il a sonné un gresle ; puis l'a Maldon rendu.
Il esgarde entour soi : oit la noise et le hu,
Que les François faisoient sur le Povre-Véu.
Le cheval laisse courre à plein cors estendu,
Et vet férir Guischart tout dès apercéu :
Merveilleus cop li donne très parmi son escu ;
Desus la boucle d'or li a frait et fendu.
Le haubert fu molt fort ; maille n'en a rompu.
Tant com lance li dure, l'a à terre abatu.
Prent le cheval, si l'a au fil Guyon rendu,
Et li Enfès i monte qu'estrier n'i a tenu.
Et quant Bertran le vit, onc si dolent ne fu.
Il tint traite l'espée et vet férir Gambru :
Tout parmi les espaulles a le glout pourfendu.
Le cheval a baillié Guischart, qu'il vit chéu ;
Et le vassal y monte : ja sera chier vendu.
Il escrie : — Monjoie ! — » si a tret le brant nu.

---

(1) Tooillement. — 7188.

Lor i ot as espées maint ruiste cop féru.
Et les Paiens s'en tournent : bien lor est avenu.
Le fils Guyon enmoinent qu'à Frans ont retolu;
Et François les enchauscent, qui molt sont irascu :
Parmi la mestre porte les ont ens embatu.

Bien lo firent François, li vassal aduré :
Au durement férir se sont del champ torné
La compaigne Tiébaut, le neveu Desramé.
Et Bertran sonne un gresle : si s'en sont retorné,
Loéys et Guillaume en ont Foucon porté,
Et en son tref couchié, et le mire mandé.
Et cil vint el demain, qui point n'a demoré.
Cil fu Broz li Poillans, qu'il ont si esprové,
Que il n'en a meillor en la chrestienté.
Au quint jor a Foucon à garison torné :
Et li mescréant sont en Arrabloi entré.
Et lor chevaliers i ont assez conté,
Et Tur et Amorave l'ont tuit acréanté
Que le Povre-Véu en a le pris porté.

Molt fut sages li mire, qui Foucon a gari
Et sané de ses plaies ; que nul mal ne senti.
A son tref sunt alé li trois fil Aimeri,
Et Bertrans, et Guischart, o els Girars et Gui.
Et vont à lor seignor parler à eschéri
Comment il pourront faire du valet lor ami.
Loéys se dreça et Guillaume autressi (1).
Puis dit : — « Mandons Tiébaut; Saligot alés y:
Et de par moi lui dites que par amour le pri

(1) Locys mand Tiébaut qu'à lui parole marsdi.
Entre l'ost et la ville : « — Saligot, alez y. » — Manuscrit de Notre-Dame.

Qu'entre l'ost et la ville parole à moi marsdi.
Et dites au valet qu'il i viegne autressi (1),
Por Deu le prier, sire, qu'il ait de lui merci
Qu'il guerpisse la loi, que tiennent Arrabi :
Sé venir vuelt à nos, Païens sont escharni;
En un jour en mourront .XX. M. Amoravi. »

Quant fut navrés li cuens un mès ala poignant
Qui nonce à Candie nouveles de l'enfant, [(2)
Qu'il a vaincu par armes roi Tiébaut l'Aufriquant
En un tournoiement que l' virent ne sai quant.
Mès Foulque fu navrés en mi le pis devant,
Que la lance i passa après le fer trenchant,
El cors li fit baignier le gonfanon pendant.
Mès il garra très-bien ; par l'ost le vont disant.
Quant Anfélise l'ot, s'en fait un duel si grant
Que cil ne cuident mie, qui la vont confortant,
Qu'ele puisse véoir le soleil esconsant.
Et Faussete s'en voit sous son orel gabant (3)
Et dit à Folsiprent : — « Cosine, à vos me vent.
Qu'or oï-ge les nouvele, qui sont à mon talent.
Or conoistront mon fils Bavière et Alemant,
Et li chevalerie de France et li Normant.
Ja fu bele Aude morte por le duel de Rolland;
Ce n'iert mie ma dame; bien cognois son sem-
Mais s'ele pert cestui, je cuid, mon escient, [blent.
Jamès tex chevalier n'aura d'amour son gant. »

Moult gramentent et pleurent por Foucon à Can-
Anfélise en fit tant que cels ne cuident mie, [die :

(1) Après ce vers, dans le manuscrit 7188, on lit celui-ci:
Véoir porra le père qui l'a ingénui.

(2) Quant Fouques fut navrés. — 7188.

(3) Sous son mantel riant. — 7188.

Qui l'ont à conforter, que longues dure sa vie.
Por quant basset parole qu'à paines fut oïe.
— « Où est Faussette alée ? c'est par sa lécherie
Que j'ai perdu le comte. Dame Deu la maudie !
Ha lasse ! com hui pars de dolce compaignie !
Ge sui de lui enceinte : bien le sai : ne l'cele mie.
Mé sé li oirs est nez, n'ai d'autre chose envie.
Ma grant joie donroie au fil sainte Marie,
Mon chief ferai veler à Cort à l'abaïe (1) ! »
Ele le cuide faire, quar li cuers li affie.
Ains orra tès noveles, dont ele ert esbaudie.
Quar au perron descent Clarielx de Lérie,
Salygot, et Hunez, et Criez d'Orcanie.
Elle les en crerra bien ; qu'ele est entr'els norrie.
— « Dame, li Emperère, qui France a en baillie,
Et les hoirs Aymeri, qui molt vos ont chiérie,
Vous mandent tout par moi que Dex vos bénéie,
Et que Foulque est garis et respassés à vie.
Véez ci son anel, ne vos esmaiés mie (2),
Que vos li envoiastes par vostre druerie. »
Quant elle l'entendi, si fu si esmarie,
Qu'ele ne déist mot por tot l'or de Pavie :
Entre lor bras se pasme tote descolorie.

Por la joie, qu'ele ot, fu pasmée Anfélis :
Et il li arrosèrent d'aigue froide lo vis.
Un petit fut esprise. Le sanc li rest assis.
Ele ot li char plus blanche que n'est la flor de [lis.
Onques plus gente dame ne vesti vair ne gris.
Ele a ouvers les iels : cis à raison a mis.

---

(1) A Cot à l'abbaye. — 7188.
(2) N'i ait mescréandie. — Notre-Dame.

Tot primerain demande del bon roi Loéys,
Après del franc lignage qu'engendra Aymeris :
— « Dités-moi, Salygot, que fait li miens amis,
Qui m'esposa à feme au mostier Saint Marcis (1)?
Je guerpi Mahomet et la loi Jhésus pris :
J'ai recéu baptême : s'en aurai paradis.
Grant duel en a mon frère Tiébaut l'Arabis.
Crestienté recéus, onc congié ne l'en quis. »
— « Dame, dist le convers, par foy le vos plévis
Que je l' laissai tot sain (hui en est le tiers dis),
Afublé d'un mantel, sus Ruffinel assis.
Au roi Tiébaut d'Aufrique ont un parlement pris.
Ge cuid c'est pour le fil Guion de Commarcis,
Qu'il en cuident traire demain qu'il est mardis :
Et vuelent du valet que il soit lor amis (2). »
Sé Dam Dieu le sueffre, qui en est posteïs,
Onques d'un seul qui soit ne vint as Païens pis. »

Le parlement fut pris : Salygot i alla.
Et li Povre-Véu a dit que il ira ;
Et si verra son père Guion, qui l'engendra,
Par itel covenant que ja ne l'amera,
Ne sa pais ne sa triève à nul jor n'en aura,
Ne lui ne son lignage ne sa loi ne crerra.
Et dit qu'au branc d'acier à lui se combattra.
Quant li convers l'entent, durement s'effréa,
Et dit qu'il pert la peine, qu'il i met et mettra.
Por quant en Dieu se fie : aventure atendra.
Darmadès et Sanguins cele nuit chevaucha,
Et Cornez d'Aguilant : chascuns tel gent mena

(1) Saint Félis. — 7188.
(2) Qu'il leur soit aidis. — 7188.

De la chevalerie, qui mestier lor aura.
Muée est la parole, qui à mal tornera.

Moult dit beles paroles Saligot à l'enfant :
Del miels, qu'el onques sot, dit à son escient.
Et cil les entend bien ; mais n'en fait nul semblant.
Ains vait molt le lignage Aimeri menaçant,
Et jure Mahomet et sa loi mescréant
Que sa pais ne sa trieve n'auront à son vivant.
Et s'il treuve son père, autre n'ira quérant ;
El cors li baignera son gonfanon pendant,
Qu'il metra de sa hante emprès le fer trenchant.
Quant li convers l'entent, de lui part sospirant ;
Et vet grant aleure vers Tiébaut l'Aufriquant.
Quant cil le voit venir, encontre vait riant :
— « Que vos dit lo vallet ? Or savés son talent ? »
— « Il ne moi dist rien, sire ; à Malfès le Commant
Onques plus fel de lui d'amor ne porta gant. » [(1)]
Et respont li Escler : — « En lui ai véu tant,
Bons chevaliers puet estre, sé il vit en avant.
N'ai meillor compagnon de lui, à vos m'en vant ! »

Au parlement emmoine Tiébaut le fil Guion,
Le plus de sa mesnie, l'orgueil de sa maison.
D'autre part Loéys et le conte Huon,
Et Bertran, et Guischard, et Bernart, et Buevon.
Cil furent du lignaige, où n'i ot traïson.
D'orgueilleuses paroles i ot brief sermon,
Dont morront chevalier el champ et el sablon.
Salaazins monta la première tençon.....

(1) Il moi noiant, biax sire ; à Maufès le Commant. — Notre-Dame.

Li parlement commence ainsi com je vos di :
De plus beles paroles avez assez oï
Que distrent li Franc ne li Amoravi ;
Car de grant orgueil furent des duis parts garni.
Le vallet vout veoir li .III. fils Aymeri,
Et Bertran et Guischars, si fu Gérars et Gui.
Dist Bernars de Brabant : — « Saligot, distes li
Ci puet veoir le père qui lui a engénui.
Hom engenre en feme : mais il n'en a le cri. »
Et cil le li conseille belement a séri.
Le Povre-Véu rist; s'appela Saumatri,
Et Rossellet d'Aumor, qui s'amor a géhi (1) :
— « Vois com sont bele gent icil veillart flori :
Quant passent .II. cens ans, tant sont il plus har-[di !»
Nés peut plus resgarder; le cuer l'en assopli.
Il point ; si voit parler à Tiébaut l'Arabi.
Et cil l'estrainst vers lui, si l'ama et joï :
Mès il n'aura par temps si mortel anemi.

L'Emperière de France sist sor un vair destrier:
Chauciez fu et vestus d'un drap de soie chier.
Le manteox de son col parfust molt à prisier,
Car .III. fées le firent en l'ile de Durmier.
Bien près de lui le suient plus de M. chevalier :
N'i a celui n'ait ceint le trenchant brant d'acier,
Dont chascuns pense et vuelt Sarrazin détrenchier.
Au roi Tiébaut d'Aufrique vont por els acointier.
Molt bel semblant se firent des .II. pars sans baisier.
A une part se traient, qu'il veulent conseillier:
Hui mais voldront parler cointement sans noi-[sier.

(1) Que son conseil géhi. — 7188.

— « Sire Tiébaut, dist le roy Loéys,
Pour cest secours ving ge en cest païs.
Mes meillors homs avés trop entrepris,
Dedans Candie enserrés et assis.
Bataille en fu ; mais as vos en fu pis,
La merci Dieu, qui en est poestéis !
Tuit nostres morts sont ja en paradis.
Et par ces tentes poez véoir les vis
Forts et délivres contre lor anemis :
De vostre plaie feu iriés et pensis.
Maint chevalier, qui or est en grant pris,
Sé fussiez mors, fu por vos mort chaitis (1).
Car faites pais : si soiés nostre amis.
Le dols lignages, qu'engendra Aimeris,
Porrois amer, plus que Amoravis.
Sé les amez, vos serez Deu chiéris. »

Tiébaut respont, qui ne se volt haster :
— « Rois, ge deusse à mon oncle parler.
Mès ne porquant prendras sor moi l'oser.
Si respondrai qu'en lui me puis fier.
XL ans a bien, l'ai fait embrever,
Que ceste guerre commença à meller,
Qu'il me tollirent les pors de Balesguer (2),
Et Barzelone et Porpaillart sor mer,
Et Gloriette mon palais principer.
Mais Tortelouse lor fis je comparer :
De Vivien, ainsi l'oï ge nommer,
Lor fis domage : ne l' porent restorer.
Puis me refirent Candie entr'els embler :

---

(1) Se fussiez mors, plus fut vils à maint dis. — Notre-Dame.
(2) De Balinguer. — 7188.

G'i mis le siége ; ne m'en cuidai torner.
Vos i venistes por vos effors montrer.
Bataille en fu, ce ne quier-je céler.
Li pis fu nostre au partir del chapler,
Que roi de France ne doit-on encontrer (1)
Ne en bataille honir ne vergonder ;
Car tos li mond doit vers lui encliner.
Ains puis ne vi parlement assembler,
Ne mais un seul por nos mors enterrer,
Que je pris triéves por mes chastiaux finer.
Quant vos ce distes que me volez amer,
Faites me rendre quant que m'oez nommer,
Tote ma terre sans plus de demorer.
De vostre part le cuid si amender.
Ja de lor femmes ne m'orront mès parler.
En vostre terre les porrez bien douer :
S'ensi ne l' faites, pris l'ai à l'endurer (2) ;
Tant atendrai que vos en voie aler.
Ferai mes ost et mes homes mander ;
A la cele m'en rirai séjorner.
Ferai engins et perrières geter :
Entre .II. terres ferai les murs verser.
Bien les cuid prendre à vos, m'en os vanter.
Ens en Orange me ferai coroner.
Salehadin, qui fu niès Josuer (3),
Rendrai sa terre por mes grans ost guier.
De lor lignage i a si un bachelier
Assez plus preus que cuer ne peut penser.
Sanguin ferai mon gonfanon porter ;
Toute ma guerre ferai renouveler ;

(1) Ne devon encontrer. — 7188.
(2) Mis j'ai à l'endurer. — 7188.
(3) Salaazin. — Notre-Dame.

Ne lor faut poine: bien la puis endurer ;
Encor m'apelent roi Tiébaut li Escler ! »

Li Rois respont à Tiébaut doucement :
— « Par cel Seignor, qui par annoncement
Vint en la Virge por sauver bonne gent,
Ne lor querroiẽ cest plait à escient
Por Paris, à trestot mon vivant.
Car lor lignage a tant créu jovent,
Nevous et oncles espris de hardement,
Que de vos terres, sé Dex le lor consent,
Conquerront tant : tout en serez dolent. »
Ce dist Tiébaut : — « Rompons cest parlement !
Car de la pais n'i voi je mais noient.
Dites Guillaume et Bertran son parent
De lor lignage avons un sobredent (1),
Qui son cousin Foucon a fait sanglant.
Salehadin est venus à tel gent (2),
Qui de sa terre murent par tel convent,
S'il le veoient entrepris de noient,
De lui secorre se mettront en présent. »
En haut parole roumans, si qu'on l'entent (3):
— « A ce matin prenons tornoiement. »
Ce dist Guischart :— « Dahez oit, qui l' défent ! »
Issi départent chascuns d'els si à tant (4).

Le parlement départ sans triève et sans amor.
L'Emperère de France sist el vair missoudor :
Contre lui vont li duc, li prince et li contor,
Li jeune bachelier, li novel jostéor,

---

(1) Un soredent. — Notre-Dame.
(2) Salaazin. — Notre-Dame.
(3) Et si l'entant. — Notre-Dame.
(4) Issi départent : chascuns d'els s'i atent ?

Qui désirent la guerre et ont de pais paor,
Et li sage terrier, et le viel vavassor,
Qui vuelent l'acordance à la Guillaume onor.
Belement demandèrent lor naturel seignor :
— « Qu'avez fait vers Tiébaut, le neveu l'Aumaçor? »
— « Sé maist Dèx, seignors, molt est plains de [furor.
Molt menace Guillaume le conte poignéor
Et dit quil li a mort le fil de sa séror :
Encor l'en occira à son branc de color,
Sé ne li rent sa terre, qui fu son ancessor :
Mais ce ne peut pas estre : ja n'en aura plain tor.
Il dist tant atendra et metra en séjor,
Qu'il m'en voie raler en la terre Francor.
Fera ses ost mander (ains hom ne vit greignor),
Puis asserra Candie par force et par vigor,
Et ferra des perrières au mur da la tor :
Dist bien la cuide prendre au dols temps Pascor. »
N'i a plus mais, chascuns prioit le Créator,
S'il a eu proèce, qu'or ait meillor valor.

De la guerre sont liés François, que que l'on die :
Guischart prend son escu ; s'a sa lance saisie ;
Et un gonfanon ot d'un cendal de Rossie ;
En mi lo champ se traist, ses compaignons rescrie :
— « Essaions nos chevaux par ceste praérie !
Bien doit Païens confondre, qui si bele gent guie !
A demain vos invite tos de chevalerie :
Et qui ne jostera, ne le mescroie il mie,
Ne l'en garra le pelx ne la barbe florie
Qu'il ne rende coustume ou entre en abaïe,
Ou fera l'en geter à blanc ors de Caindie (1). »

---

(1) Ou fera on jeter leur us blans à Caindie. — 7188.

De cest mot se rist. Fouque pense, mais ne dist mie:
— « Par tems voudrai monstrer sé ma plaie est
Le Povre-Véu point destrier de Hongrie [garie!»
Et mande Saligot; si envoie Acatrie
Qu'il viengne à lui parler seus, à une partie.
A Rossellet estoit à maisnie eschérie (1);
Du beau poindre qu'il voit li prent molt grant envie,
Et se trait vers la gent, où au loing plus se fie,
Et prie Dame Deu, le fil sainte Marie,
Hastivement li doint qu'il ait lor compaignie
Et loiaument se porte de ceus qu'il n'aime mie;
Si que François ne l' tiennent à nule vilanie.

Dist le Povre-Véu: — « Saligot, beax amis,
Prudome sont François: nule gent tant ne pris.
Li lignaige mon père e tos jors efforcis:
Mès desseur mon chief n iert baptistère mis.
Sé tel essoine n'ai, dont je sois entrepris,
Que ja en cort de rois en soit gabé ne ris,
Devisiez moi lor armes: bien les connois as vis.»
— « Sire, dist Saligot, Jhésu de Paradis
Vous en doint franc corage, qu'en est poestéïs!
Mais quant vos ici distes, lor armes vos devis.
Traiez vos donques ça devers cest plesseis (2).
Là porrois bien véoir les pointes des marchis.
C'est Fouques à l'escu blanc, à cel lioncel bis:
Il siet dessor Ruffin, dont le Turs fu occis,
Qui vint de Montarsie en cest nostre païs.
Au chief du pont du Rhône fut trop entre Francs
[mis:

---

(1) Lès Roussillet sunt .IIII. de maisnés eschérie. — Notre-Dame.

(2) Devers cest esconcis. — Notre-Dame.

Le Ber en prist la teste, si que l' vit Anfélis.
Cil vermels vostre père as blans chevels assis (1),
Et cele crois d'argent, si fu faite à Paris.
Si l'en fist aporter nostre roi Loéys.
Cil à ces bloies armes, sor ce bai ademis,
C'est ses frère, vostre oncle, Girars de Commarcis,
Guischart, qui ne fut onques de proèce sorpris:
Il porte ces armes; par foi le vos plévis.
Hui matin dist: François trestot vos ahatis
Que demain ne ferra Turs ou hermin ou gris,
Qu'il en fera moine au mostier Saint-Denis. »
Et Tiébaut i envoie .II. de ses apatris (2)
Et mande le vallet; mais il fait que chaitis;
Car il laira par temps lui et tos ses amis.

Au roi Tiébaut en vait le fils Guion pensant.
Li Escler l'entent; si le dit ramponnant: [dant?»
— « Avez vos veu François, qui s'en vont béhour-
Selonc son fier corage s'en respondit cil tant;
Onques ne li dist mot : outre s'en vait poignant.
L'Emperière en apele Godrefoy le Normant (3) :
— « Alés, distes François, qui s'en vont là devant,
Laissent lor geu ester; ge l' vueil et si l'commant.
Ce me distes Guischars, qui parole a d'enfant:
Le matin leverai par son, l'aube aparant;
Ses vourai estormir à la porte Abigant (4),
Et ferrai de m'espée Païen de maintenant.
S'autrement estoit fet, honte s'auroit grant
Le Barnages de France tos jors à mon vivant. »

---

(1) As blans calvelx assis. — Notre-Dame.
(2) El Tiebaut l'a mandé par deux de ses norris. — 7188.
(3) Houdefroy le Normant. — Notre-Dame.
(4) A la porte Albigant. — 7188.

Li parlement départ, au tref s'en vont François :
Au tref le roi descendent Pohier et Hérupois.
La novele est levée entre cels de nos lois :
Cil, qui fu le plus viels, dit que demain iert frois :
Guischart nos fera metre nos escus en défois.
Fel soit, qui fors as lor sera gitiez des mois.
Et le Povre-Véu passa le pont turcois,
Et Rossillet d'Aumor et uns suens drus Gréjois.
Et sospire du cuer (ne sai .II. fors ou III.)
Et prie Dame Deu, qui sor tos a pooirs,
Qu'à lui servir l'atort et estre à Narbonois.
Mielz aime lor compaigne qu'estre amirax ne
[rois (1).

Cele nuit fist Guischart couvertures taillier ;
D'un vert paile d'Aufrique couvre son destrier.
Et Folsiprent s'amie lui ot fait envoyer (2)....
Il l'a fait atorner el blanc haubert doblier
Et a fait en ses lances III gonfanons drécier,
Et regarde et trait le branc trenchant d'acier,
Qu'il voura le matin le besoing commencier :
Ains que si parent lièvent, chevaucher li estuet.
Cuide Païen abattre ou la teste tranchier.
Li coart n'ièrent mie as helmes chaploier ;
Au férir des espées n'auroient il mestier.
Ilec se voldra Foulque as Païens acointier. [chier.
Ou qu'il ait mespris d'armes, là se voldra ven-

(1) Ici nos deux manuscrits se séparent complètement. Les incidents sont les mêmes, mais les vers n'ont plus de rapport. — Nous allons suivre le texte du manuscrit du Fonds Notre-Dame : nous le préférons, parce qu'il donne le nom de l'auteur à diverses reprises.

(2) Ici manque un vers rogné par le relieur du manuscrit.

Et le Povres-Véus a mis tot son cuidier
El lignage son père, qu'il ne voldra laissier,
Et si fera son cors lever et baptizier.

Au matinet s'arment François iréément :
La ramponne dès lors les a mis en torment.
Cil, qui fu li plus vielz, ne s'en gaba noient.
Et Guischars fu issus de l'ost premièrement ;
Avec lui fu Gaudens, et Joces de Clarvant,
Et Droes d'Amiens, et des François .VII. cens,
Qui des premières jostes vouront avoir présent.
Et Salaasins fu à son commandement
Armez com Amoraves, bel et cortoisement.
Et issi de la porte, que nul ne li deffent.
Or parprennent l'angarde tost el isnelement,
D'andex pars s'entrevinrent irié de mautalent :
Ne remanra sans dampne, qui qui la perte amant.

Li fils Guion conut as armes son cosin :
De son encontre s'oste : si lait Salaazin.
Un peu guenchist sor destre ; si lait corre à [Gaudin.... (1).
Li uns envers l'autre baissent le fust fraisnin ;
Guischart féri lo suen parmi le fust charmin,
Qu'il l'abati à terre au travers d'un chemin :
L'elme fiert en la terre et li cercles d'or fin :
L'anste fu grosse et roide en la main au meschin :
Enmi lo champ lo porte delez lo Sarrazin ;
Et ses chevax li chiet delez lui el chemin ;
Guischart ressaut en piés à loi de palazin ;
Recueuvre par la regne lo baiet de Lérin ;

(1) Ici manque un vers rogné par le relieur du manuscrit.

Isnelement i monte sans conseil de voisin ;
Met la main à l'espée de l'acier poitevin.
Ja voura domagier de la gent Apollin.

Salaazin remontent Païen et Esclavon :
Fait li ont recovrer son buen destrier gascon.
Il fiert Gaudins le bruns, qui fu cosins Foucon.
Parmi les escuz passent fer, fust et fraignon :
Si durement li hurtent li teint et le blazon,
Que des soreils sénestres sunt sanglant li menton.
Totes plaines les hantes s'abatent el sablon :
Ressaillent en piez irié comme lion.
Ja vossist envers l'autre li uns movoir tençon,
A lor brans de color, comme gentil baron.
Quant cil de Floriville i vint à espéron :
— « Vallez, dist li Normans, monte, ge te semon.
Buens chevaliers dois estre, de par les oirs Bovon.
Ge aim tòt ton lignage ; si vueil ta garison. »
Et cil vient au cheval, met la main à l'arçon :
Hastivement i monte : n'i tiennent plus raison
Qu'il par tens vuelent estre ami et compaignon.

Tos cels, qui bien le firent, ne vos sait deviser :
Car Droes et Darmades fièrent si au joster
Parmi les escus font fers et fraisnons passer (1)...

Molt vient bien nostre eschiele de l'onor Saint [Denis :
Foulque ot armes blanches com en mai fleurs de [lis
Et .II. manches vermeilles et le lioncel bis :
El chaperon de paile ot aigle d'or assis.

---

(1) Suivent des détails de bataille sans intérêt.

Biax fu, et gens de cors, et clers, et fiers de [vis,
Orgueillex soz son helme contre ses anemis,
Chauciez d'un drap de soie, que cosit Anfélis.
De jambes et de piés semble prince et mar- [chis :
Bien sistrent ès estriers, qu'Otrans fist à Paris.
S'ot fer, et grosse hanste, et gonfanon ens mis.
Li Ber la desploia ; et li vens s'i est mis ;
Et siet desor Rufin de dur mestier apris,
Que ains en nulle presse ne fu fel ne eschis.
Il laisse corre au renc : fors du galos s'est mis.
Et fiert parmi l'escu le roi Calot de Lis,
Qu'il li fausse la broigne sor le peliçon gris,
Que il l'abat : sé l'a mort, que li feist il pis?
Ilec jostent François as Turs et as Persis.
Tel .M. en chaïrent, qui ont mestier d'amis,
Qui remainent el champ détrenchés et occis.

Quant Bertrans vint à renc, bien sembla che- [valier :
La compaigne qu'il moine fust forment à prisier,
Et ot entre ses cuisses un rox ferrant destrier.
Ses haubers est plus blans que nois en Fé- [vrier.
S'ot helme de haut coing, et hanste et fer d'acier,
Et un bon gonfanon qu'il ot ains fait lacier,
Qui assez fu plus vert que feuille de noier,
Et escu de synople à un lion entier.
Si ot ceinte l'espée d'Alixandre d'acier,
Qui conquist tant maint regne et prist par guer- [roier.
Le fèvre qui la fist, qu'oï dire un paumier,
I mist .C. ans et plus au fondre et au forgier.
N'en fit mais que li seule et la Cortain Ogier :
Mais ceste valut mielx por Païens détrenchier;

S'or vuelt faire proesce, bien s'en puet aisier (1).

Là où Loéys vint, fu dure la meslée
Et li oir Aimeri, qui l'ire fu montée (2) :
Lo rampogne de lors ne fu mie obliée.
Li vieil et li chanu ont Monjoie escriée.
Del Barnaje de France, qui proèce est do-
[blée,
Qui brise ou pert sa lance, met la main à l'espée.
Entr'els et les Païens n'est pas triève donée.
El rigol d'un fossé, en une recelée,
Ont Gérart abatu ; sa sele fu tornée.
François n'en virent mie ; s'escosse est obliée.
Et Salaazins porté sa lancière levée (3) :
Sor lui s'est arestés ; sa gent a recovrée.
Darmades, et Sanguins, et Rotrolz d'Arbestrée
Se painent du baron, qui la teste eut coupée :
Sé Dame Deu n'en pense, qui mainte ame a sauvée,
Ja ne verra celi, qui li est destinée :
A Inort de Galie l'a dam Tiébaut donée.
Ja n'iert de lui privés, n'ele de lui privée.

Au rigol d'un fossé ont Païen abatu
Girart de Commarcis ; pas ne lui ont véu
Le Barnage de France : onques tel gens ne fu.
Il a traite l'espée ; si met avant l'escu.
A loi de buen vassal a son cors deffendu.
Vassament et coisment ocist à son bran nu ;
A Rotrout d'Albastrée le poing destre a tolu.
Por quant bien l'occissent li Sarrasin chenu,

---

(1) Le combat continue avec des incidents sans intérêt.
(2) Li oir Naimeri. — Notre-Dame.
(3) On peut lire aussi : lumière, lanière.

Quant Rossillet d'Aumor l'a bien reconnéu.
Puis a dit à l'Enfant : pas ne lui a taü :
— « Ha fel, por quoi te tardes? ton oncle t'a tolu. »
Darmades et Sanguins et cil de Montarsu,
Le rois Salaazins et Fagot de Montbru
L'ont esloignié des autres lèz la roche Fagu.
Et comme cil l'entent, ains mès si liés ne fu :
A haute vois s'escrie, que cil l'ont entendu :
— « Dahés ait la pucele qui m'a mandé salu,
Sé ele à nul jor me tient mès por son dru,
S'ains que mon oncle i parde, ne lor est chier [vendu!
Qui o moi est, si poigne! à ce somes venu! »
— « Sire, dient si home ; que nos sermones tu?
Mais crions tuit ensemble : à ce somes venu !
Bien verrons à l'escorre de son Deu la vertu. »

Li fils Guion chevauche bel et cortoisement :
Entre lui et ses homes bien furent .IIII. cent.
Et a trové son oncle entre Païens sanglant,
Et tant l'ont aprochié que mais ne se deffent.
Salaazins s'abaisse ; par son nasel le prent,
A haute vois s'escrie, si que Sanguin l'entent :
— « C'est du neveus Guillaume, à qui Orenge [apent,
Par Mahomet mon Dieu, j'en panrai vengement! »
Le helme li ostoie, dont li las sont d'argent.
Quant li Povre-Véu i vient esperonant :
— « Sire, dist-il, merci ! escoute ! à moi entent!
Car me rendez mon oncle par itel covenant :
Vostre home en serai lige sans plus de tenement. »
Et cil li respondi molt outrageusement :
— « Fils à putain! bastars! fel! estrais de noient!
Vous le m'avés requis trop orgueilleusement.
Ancors le pendrai s'emprès que l' verront si [parent.

Sé vos onques l'amés, le cuer aurez dolent. »
Mais li Povres-Véu à son bran s'en desment :
Li cuers li aporte : se l' féri durement
Amont, el coing del helme, dont li or fin resplent.
Si l'abat estonné, qu'à la terre s'estent.
Vuide en remest la sele, li chevax ensément.
Le vallès s'abaissa, par la resne lo prent :
Venus est à Girart, si l'en a fait présent.
Et Rossillet d'Aumor lez le comte descent ;
Se li a fait semblant que monte seurement.
Et Girars i monta tost et isnelement.
Vers son neveu se traist, si li dit docement,
Puis li dit en romans : — « Restraigniez vostre
[gent.»
Ne sai .II. fois ou .III ; mès cil ne set noiant :
Ains croise andez ses bras par tel entende-
[ment
Qu'il vielt que cil sache qu'à Jhésu s'atent :
Et sa foi l'en afie, si que la main l'en tent.

Bien a li fil Guion son oncle en gré servi,
Et rescous de la mort, il et ses Arabi,
Navré Salaazin, le fil le roi Candi,
Abatu à la terre et pris l'Amoravi.
Girart i fist monter, issi com ge vos di.
Il crièrent :—« Chrestien !» que François l'ont oï.
Ils oent et entendent et conoissent au cri
Qu'ils croient en Jhésus, si ont Mahom guerpi.
Gaudins le brun l'entent et Otes de Berri.
A hautes vois s'escrie : — « Chevalier, poignons i !
Sé nos ces i laissons, tos jors nos harra Gui,
Et Loéys de France, et li oir Aimeri. »
A V. C. chevaliers sont cele part guenchi.

Molt le fist bien Gaudins il et lo compaignie,

Girart de Commarcis, et Foulques, et s'aïe.
Au durement férir ont la presse partie.
Sarrazin s'en retournent : Dame Dex les maudie !
Et François s'en reviennent tot une praerie :
Encontrent Loéys et Foulque de Candie.
Onques ne fu tex joie véue ne oïe,
Com firent del vallet, cil qui ne l'héent mie.
Loéys l'emmena à la herbegerie.
Au désarmer de lui n'ot point de vilanie :
Un mantel li aportent d'un cendal de Rossie.
Au col li atache Joffrois le fils Hélye.
N'ot si bel ne si preu, si com conte la vie,
En trestot le lignage Ermenjart de Pavie ;
Encor est-il escrit à Lens, en l'abaïe,
Que de V. M. escus ot il puis seignorie,
Puis qu'il conquist d'Espaigne par force une
[partie.

Devant le tref roial fu l'erbe verdoians :
De celx de France i ot gens de plusieurs semblans,
François, Borgoignons, Baiviers et Alemans.
— « Seigneur, dist l'Emperère, ceste joie est molt
[grans.
Bien essauce ma cort Deu merci par enfans.
A cest fil Guion doing, s'en fas don par mes gans,
Ja ne conquerra terre, dont ne li soie aidans.
Car li donons baptesme, dont il est désirans.
Voist s'en apareillier l'arcevesque Hermanz.
Je l' tenrai, Guillaume, et Bernars de Brusbant.
François tiegnent ces autres, dont gi voi ne sai
[quanz.
Si li chanjons cest nom, sé il n'est avenans. »
Et cil respondent : — « Sire, n'est pas à nos ta-
[lens,

Por ce qu'est du lignaige, s'en soit uns restorans.
S'ait à nom en baptoisme Naimeris li vaillans(1). »

(1) Il faut lire Aimery li vaillant. — Nous donnerons aussi ce passage, tel que le contient le manuscrit 7188, fol. 241, recto.

Roy Tiébaut esperonne par la presse forçour :
Iriez comme lyépart, tient le brant de coulour.
Demandant vet Guillaume et Fouques par l'estour.
Sé des hoirs Aymeri ne se venge en ce jour,
Dont se pourra tenir pór povre vavassour.
Or se gard le quens Fouques qu'il ne voise à folour.
Trente rois le convoitent et XIIII. aumaçour.
Guichart et Guyclin s'abandonent as tour;
Et Corsuble leur saut d'un grant val ténébrour,
O lui XX M Turs tout armés de s'onnour.
Les barons les enchaucent : là firent il folour.
Guy i fu abatu et pris à cel estour;
Guichart sur lui s'arreste, tient le branc de colour :
Qui il ataint à cop, il n'a de mort secour.
Atant esvous poignant Tiébaut le poignéour,
Et le roy Desramé, son oncle l'aumaçour.
Guichart s'en est tourné et maine grant dolour,
Et Tiébaut a saisi Guyon par l'yaume à flour;
Au branc cerche le vis au riche vavassour.

Tiébaut saisit par l'yaume Guyon de Commarchis ;
Au branc d'acier li cherche et les yeulx et le vis.
S'il ne fust si armé, il l'eust mal baillis.
S'il seust le lignage, qu'engendra Aymeris,
Chier fu vendu as Bacles, as Rous, et as Gris.
Les barons se combattent d'autre part des larris.
Quant le Povre-Véu vit son père entrepris,
Li cuer li est pour lui durement atendris.
S'est venus à Tiébaut, par la resne l'a pris.
— « Merci, fit-il, Tiébaut ! Que ne soit mal baillis :
Pas n'i aurois honneur, sé mon père iert honnis. »
— « Tès-toi, glout, dist Tiébaut ! Es-tu donc cuer faillis ?
N'en feroi pour toi que jamès ait respis.
S'emprès sera pendu, si que l' verra Loys !

Ensi fu otroiée des petits et des grans.
De fons l'ont baptisié : si fu en Deu créans.

Ja n'en sera resqueus par nul de ses amis. »
Et quant l'enfès l'entent, à poi n'esraja vis.
A ce mot trest l'espée, dont le brant fu fourbis.
Puis vint droit à son père : si l'a par le poing pris :
— « Père, dist-il à Guy, tu m'as engénuis.
Ains, en mourront M. Turs, que soies si laidis. »
.I. messagier le nonce tantost au roi Loys,
Et au fier parenté qu'engendra Aymeris,
Qu'au vallet est mellé roy Tiébaut l'Arrabis.
Poignant y sont venus les hoirs de Commarchis.
L'enfant o euls se tourne : à Deus s'est convertis!

Molt démainent grant joie Alemant et Bévier,
Et François, et Normant, Auvergnans et Pouhier.
Et le hoirs Aymeri s'en font tuit bout et fier :
Et sont venus as loges sous l'ombre d'un lorier.
Le dansiaus désarmèrent ses parents tuit premier :
Et Loys apela que face apareillier
L'archevesque Morant et l'évesque Didier.
Si feront le vallet erraument baptizier.
Et Loys le commande as prélas : sans targier
Les fons ont bénéis. Si l'ont fait despoillier.
Et Loéys appelle Anséis et Lohier,
Tous li chasez de France, qu'il li viegnent aidier,
Et soient tous parreins au vallet prinseignier.
Es fons ont mis le prince les .II. archevesquier.
Et le roi l'en restrest, si dux et si princier.
En enges li donna lors de France un quartier
En l'ost le serviront .XX. M. chevalier.
Onc ne voult au vallet le roi son nom changier.

Quant le Povre-Véu ot sa loi relenquie,
Grant joie en ont éu les bers de Normendie,
Auvergnans, et Breton, et ceuls de Boherie,
Et Guillaume, et Bertran, et Fouques de Candie,
Girart et Guyclin, et Hate de Pavie :
— « Vallet, a dist li rois, Diex te doint baronnie !

Après lo roi le baisent de ses aparteignans.
Or comance chançon, sé Herbers est vivans.
Ja mès d'ome de France n'iert tex ne si séans (1).

Or lairons de Corsuble: si reprendrons avant (2)
Et dirons de Ganite, la fille à l'Amirant,
Qui de Perse iert issue o son barnage grant,
A XX. M. Amoraves tretous armes portant,
Et fet secours Tiébaut por l'amour à l'enfant:
C'est le Povre-Véu, qu'elle paraime tant.
Ele en oïra novelle ains le soleil couchant,

Hui te doins de ma terre honor et seigneurie.
Mon conseiller seras tous les jours de ta vie.
L'enseigne Saint Denis, qui est à or polie,
Porteras en estour vers la gent païennie.
Persant et Sarrasin en auront grant envie.
Le matinet au jor, quant l'aube iert esclairie,
Prenez .XX. M. François en vostre compaignie,
Outre guez de Marson les metez à navie:
Droit devant Arrabloy fetes une escrémie,
Et accueilliez la proie, quant sera hors issie:
Tant y a bues et vaches à val la praerie
Que l'ost de nos François en iert VII. ans guérie. ».
Et le dansiaus respont: — « Ce ne refus-ge mie.
Que volentiers n'i voise; que vostre ost est mégrie.
Sé ne Diex sauve le voir, qui queurt comme galie,
Ançois demain mie-di leur ferai tel saillie
Dont il mourra .C. Turs à m'espée fourbie. »
— « Hé Diex! ce dist li rois, Dame Sainte Marie!
Guérissiez cest vassal et donnez longue vie!
Il sera encore roi d'Espaigne et de Persie. »

(1) Ce vers ni son contenu ne se trouvent dans le manuscrit 7188. — Aussi le manuscrit de Notre-Dame nous parait-il, sinon l'œuvre authentique et complète d'Herbert, au moins la version qui s'en rapproche le plus.

(2) Manuscrit 7188, fol. 243, verso, col. 1. — Corsuble a été tué par le roi d'Alyone.

Tiex dont son cuer sera coureciez et dolant.
Sous Arrabloi arrivent au port de Garillant.
Quant i furent à terre, prest sont li auferrant,
Palefrois, et roucins, et maint mulet amblant :
Amorave y montèrent, aus, liés et joiant.
Si vont près la cité devant euls cheminant.
Et Ganite séoit sur .I. mul avenant :
La sele, où ele séoit, valoit tot l'or Morgant,
Un roy d'outremarin, qui fu nez d'Alixant.
Les arçons en estoient de fin or roujoiant,
A pierres précieuses en orpyment séant.
La couverture en fu d'un poile esclarjant ;
La sous cengle dessous d'un samin verdoiant ;
Le poitral et les angles refurent d'un semblant
D'une pourpre vermeille à boutons d'or luisant.
Estriers y ot de l'œuvre à l'orfevre Galant.
Le frain, qu'il ot el chief, valoit l'onnor Galant.
Les pierres précieuses i sont bien avenant :
Des crins à la pucele en furent li traiant :
Pennes de paon semblent, tant ièrent reluisant.
Tant chevauche Ganite qu'à la cist vint errant.

Les gens à la pucele chevauchent li marois :
Serréement s'en entrent à lices d'Arrablois.
El palès Florion estoit Tiébaut li rois,
Et Desramé de Cordes, et Flohart l'Espaignois.
As fenestres archières getent leur iex tous .III,
Et voient ventiler leur gomphanons desplois,
Ces enseignes de pourpre, ces penons vers et blois:
Et gardent ces destriers, qui mainent grans effrois:
Tant hénissent et gratent, qu'en tentist li marois.
— « Barons, ce dist Tiébaut, grant barnage [nous crois.
Ceus la ne semblent mès Alemans ne François ;
Ains sont de Persie; as armes les connois.

C'est Ganite la bele, qui nous sequeurt en fois;
Quar ele aime Amoraves et les Esclaudiois.
Mès ne trouveront mi li hoir de Commarchois,
Le glouton, qui si a aviliés nos lois.
Elé aime le vallet passé à XIII mois.
Pour li maine (li glous!) tel bruit et tel boufois!
Seigneurs, alons là jus contre fille de rois.
Grant honneur li portons; quar ele est de grant [pois.
Herbergier la fesons el palès Magynois. »

Tiébaut, et Desramé, et le roy d'Orient
Sont venus au perron, où Ganite descent.
Le roy Tiébaut d'Aufrique entre ses bras la prent:
Du mulet Arabi doucement la descent.
Le roy Tiébaut la bèse et si autre parent:
Par la main l'a menée el plus haut mandement.
Par bruels et par vergiers ont fet logier leur gent.
Mès que de ses puceles, dont plus y ot de cent,
Li ont fait Sarrasin en la chambre présent.
L'Amirant l'en apèle et li dist en riant:
— « Ganite de beltés, or savons voirêment
Que vous avez pené por noient longuement.
Li hoir de Commarchies vos amoit faussement;
Quar Mahom a guerpi par nostre avilement! »
Quant l'entent la pucele, son courage li ment:
Et ne déist .I. mot par l'or de Boyvent.
La couleur a changié; s'a le cuer molt dolent.
Non por quant por Païens se contient sagement:
Ne vout que la tenissent pour fole de noient.
Lôrs dist à voiz série, si que nul ne l'entent:
— « Sé Dame Dieu me sauve la vie longuement,
Le Dansiaus sesirai de riche chasement.
XX. chastiaux et mon cors li metrai en pré-[sent.
Vils soit et recréant, sé cest offre ne prent! »

Ganite ot la nouvele et entent de son dru
Qu'il a guerpi Mahom et croît el Roi Jhésu.
Irée est et marrie : plus dolente onc ne fu.
— « Tiébaut, dist la pucele, mal nous est avenu
Au vallet de bonne aire qu'ainsi avons perdu!
El royaume d'Espagne n'avoit si fier escu !
Malement m'a l'enfès mon convenant tenu!
Trop ai pené por lui; mon temps y ai perdu. »
Et après dit basset que ne l'ont entendu :
— « Sé l'enfant me veut prendre, bien li est avenu.
Ains XV jours li ièrent XXX chastiaux rendu,
Et XIIII. cités sur l'eaue de Lambru :
De .C. M. Amoraves aura son fieu creu.
Bauptizier me ferai en l'onneur de Jhésu.
Jusqu'à la rouge mer recevra le tréu :
Ses chevaliers seront Rous et Amoragu.
...... tous ièrent par l'enfant retenu.
Rous, Bacle et Hermin seront et mat et mu!»(1)...

Molt démainent grant joie Païen et Sarrasin (2)
Por l'amour de Ganite, grant tabour et grant brin,
Sus el mestre palès, qui fu roy Florentin.
Quant au maugier s'assistrent Rous, Bacle et Er-
.M. Esclavon i servent de pyment et de vin. [min,
Des mets ne sai ge dire commencement ne fin.
Quant Païens ont mangié sus el palès marbrin,
A leur ostiex s'en vont au riche barbarin.
Le roy Tiébaut remest entre lui et Sombrin
.I. amirant de Perse : fils fu Alépantin.

---

(1) L'auteur profite de l'occasion pour mettre encore une fois dans la bouche de Tiébaut le récit de la guerre.

(2) Manuscrit 7188, fol. 244, recto.

En une chambre à voulte, desus .I. lit d'or
[fin;
Se sont andoi couchiés les rois d'outre marin.
Lors n'en i remest plus de la gieste Cayn :
Moult déprient la nuit Mahom et Apolin
Qu'il leur donne vengance du fier hoir Guyclin.

Les rois sont endormis : li tabour est remès.
Ne s'asseura pas Ganite de beltés :
En la chambre manda .I. de ses plus privés.
Cil ot nom Estourmy : son serf iert achetés.
Plus se croit el vallet qu'en tous cels, dont est nés.
— « Amis, dist la pucele, à moi en entendés.
Je veuil que cest conseil par vos me soit celés.
Issiez hors d'Arrabloi, que n'i soiés visés.
Metés vos el chemin lès le val descombrés,
Dusqu'as loges Guillaume d'Orenge ne cessez :
Dites-moi au vallet, qui s'est por moy pénés,
Trop tempre est convertis, quant si tost iert remès.
Au secours sui venus o .XXX. M. armés.
S'il, ains que prime soit, n'est as portes trovés,
Es barres et ès lices son gonfanon mettez !
N'ait fiance en m'amour; que mès soit mes privés.
Dites lui de ma part, s'or veut estre chasés
De l'onneur d'Amorave, de XIIII cités,
Et de trente chastiaus tous à forts murs fermés,
Qu'il soit demain à prime sous Arrablci ès prés
Sur le vair, qui tost queurt, o ses riches barnés. »

Estourmy s'en tourna : quant il fu à séri,
Issus est de la vile tout seul, à escheri
Par la frete du mur d'autre part jus sailli.
Tout le chemin s'en tourne de lès .I. bois feuilli.
Es loges du François si quoiement guenchi
Que ne l'apercout guète, ne nului ne l' choisi.

Venus est à la tente, où gist Guillaume et Guy,
Et Girart, et Bertran, tuit si meilleur ami:
Ce fu grant aventur, quant ainsi i chaï.
Le Converti i gist de sus .I. vert tapi.
Le chief dreça en haut ; bien connut Estourmy
A la clarté des lampes, quant il parler l'oy.
Le vallet le salue de Dieu qui ne menti,
Du glorieus roi du Ciel, qui le mond establi :
Il sauve et gart les hoirs au preus conte Aymeri !
— « Barons, quar m'enseigniés le nouvel converti.
Messagier sui Ganite au gent cors eschevi,
Que tiennent à droit hoir Rous et Amoravi. »

Le Converti entent Estourmy de Gannie ;
Contre lui se dreça ; durement s'umilie:
— « Amis, venez séoir ; s'iert vo reson oye.
Je sui le Converti ; vers vous ne l' cele mie. »
Le messagier s'assist, où molt ot courtoisie :
— « Frère, dist-il, où est vostre dame Gannie? »
— «Sire, au secours vint yer o so grant compaignie.
Trente mil Amoraves a en son ost banie.
Féels salus vous mande par nom de druerie.
Et vous mande ma dame, ne l' vos célerai mie,
Sé nostre gent païenne n'est bien estourmie,
Et par s'amour ne fetes demain chevalerie,
Si que le voie Ayglente, sa sœur Amanevie (1),
Bacles et Amoraves, que vostre drue guie,
Reprochié vous sera trestoute vostre vie:
Et diront nostre gent, puisqu'ot sa loi guerpie,
Avez tant abessié et pris et baronnie,

(1) Le nom de la sœur d'Ayglente varie suivant le texte et les passages: elle s'appelle tantôt Amanevie et tantôt Manieule: nous adoptons le premier.

Tristes sont devenus ; n'ont mès point d'estoutie.
Ne vous feïgniez pas, sire, de conquerre Persie :
Ma dame voudra estre par main convertie,
Levée et baptisiée : bien croit el fils Marie.
Tel honneur vous donra et metra en baillie,
Ce est Bacle et Navare et toute Amoravie.
Vo justice courra en Perse et en Roussie. »
— « Amis, ce dist Guillaume, ce me dites Gannie
Que tout nostre lignage de li servir s'affie,
Que pour s'amour verra demain tele estoutie,
Dont il mourra .M. Turs. Dame Dieu les maudie!.. »

Estourmy prent congié ; des loges s'est partis.
Molt loa en son cuer li hoir de Commarchis,
Guillaume le convers et Bertrans l'enforcis,
Guischart et Guyclin, o euls le Convertis. [amis :
— « Messagier, dist Guillaume, je sui molt vostre
Pensez que nostre plet soit à par main furnis.
Chevalier vos ferai ains que pass' le tiers dis.
Tant vous donrai de terre que vous serés en pris. »
— « Sire, dist le message, les vos bonnes mercis :
Ge ne pourrai ains certes ; de ce soiés tous fis. »
Vers la cité repère baut et lié Estourmis.
Par .II. souterrin gasté s'est en Arrablois mis :
Il connaissoit bien l'estre; quar nez fut du païs.
Trespasse le chastel, et vient au marbre bis :
Tous les dégrez amonte sus el palès voutis.
Soavet les trespasse ; à la chambre est vertis.
Par engien leva l'uis, qui des gons est saillis.
Après lui le referme à .II. verrox traitis.
Ganite se gisoit en .I. lit cordéis :
O li Amanevie et Ayglente de Lis.
A la clarté des lampes fu li bon mès choisis.
— « Hé Diex, ce dist Ganite, qui en la crois pendis,
Qui le grant meffet, sire, pardonas à Longis,

Donne m'à compaignon li hoir de Commarchis!
S'estoie crestienne, qu'eusse onction pris,
Sé m'eust espousés le nouvel Convertis,
Jamès n'aurois mal, si com il m'est avis! »

Ganite se dreça contre le messagier :
De jouste soi l'assist; quar il l'avoit molt chier.
— « Estourmy, dit Ganite, garde ne l' me noier.
Qu'as trouvé al vallet? prendra moi à moillier?
Mon conseil en ai pris: si m'i veuil acointier,
Et pour la seue amour me ferai baptizier.
De l'onneur d'Amorave le ferai héritier:
Bien en pourra Espaigne et Perse justicier. »
— « Dame, dist Estourmy, molt vous devez [proisier.
Quens Guillaume vous mande qu'il ne veut plus [targier:
A mari vous donra le meilleur chevalier
Qu'onc veissiez du iex por son droit déresnier.
Meismes le dansiaux ne velt plus parloignier.
Ains vous mande par moi, sé Diex le veut aidier,
Que demain vous vourra Arrabloi chalengier.
O lui sont ajousté Alemant et Bevier.
Ains prime vos i cuident tel estour commancier,
Dont il mourra des nostre X. M. chevalier.
Bien le pourrez connoistre as lances péçoier,
Au férir de l'espée pour les siens rehétier.
Molt menace Tiébaut de la teste tranchier.
Ne li cuident plain pié d'éritage lessier.
Entre lui et Foucon s'il pevent esploitier,
S'en l'onnor dame Orable se pevent conbuschier(1),

(1) Il s'agit de Guibourg, la femme que Guillaume au Cornet a enlevée à Tiébaut.

Il conquerront la terre de si à Montarsier. »

— « Estourmy, dist Ayglente, et quex homs
[est Bertrans?
Est-il joines ou viex? est-il petis ou grans? »
— « Certes, dist Estourmy, ce est la fleur des
Il porte l'oriflambe en bataille tous tans. [Francs.
Gros est par les espaules et gresle par les flans,
Blons et recercelés, les yeus vairs et riants.
Molt a fier le viaire; d'euls tous est li plus grans. »
— « Ganite, dist Ayglente, ge l'aime bien à .VII.
[ans.
Vous souvient-il du siége, où fu mors Agoulans,
Que prise fut Orenge, où l'ost sist si lonc temps?
Adonc fu adoubé le gentis quens Bertrans.
Là outra-il par armes et François et Normans.
Tout le pris en fu sien : ce dist le roy Balans,
Quant il vint à Sébile, où j'estoie manans.
Très ce temps là l'aï amé : Diex en soit mes
[aidans!
Sé le Conte me donnes, en Dieu serai créans :
Fai m'en le don, Ganite : s'en ière plus hétans.
Roy sera de Sébile : sien sera Orians,
Et Roussie la large qu'est à moi apendans. »
Ele l'en fit li don, s'estre l'en peut garans.

Ce dist Amanevie : — « Ayglente est mariée.
C'est droit: pas ne m'en poise, qu'ele est de moi
[aisnée;
Ge aime, mès ge ne sai, sé de lui sui amée,
Le plus hardi d'euls tous : en lui ai ma pensée,
Al meilleur féréour et de lance et d'espée.
Guichart l'apele en : n'en ferai plus célée.
Por s'amour en serai baptisiée et levée.
Quar pleust ore à Dieu qu'il m'eust espousée!

Palerne me seroit ains .I. an acquitée,
Que roi Tiébaut me toult; au cuer en sui irée.
A la mort de mon oncle, sui de Hutin chassée.
Rois Eclamor d'Orbrie la m'a toute gastée.
Mès sé puis esploitier, encore iert compérée.
Ganite, molt vos ai servie et honorée,
Et pour vostre service mainte poine endurée.
Fais moi le don dou Conte: si m'aras bien [louée. »
— « Je l'octroi, dist Ganite, sé Guyclin agrée (1):
Molt vous voi pour s'amour et mourne et tres- [pensée. »

Onques les .III. puceles n'orent la nuit sommeil:
La plus sage ne sot conseillier son pareil.
Pour les .III. princes furent en merveilleus trépeil.
— « Certes, ce dit Ganite, molt ot riche conseil
Anfélise à ce jour qu'ele fist son pareil
De Fouques le courtois ens el val de Gibel,
En la rivière oscure, où onques n'ot soleil,
Quant le parlement fu lès la roche à Cardueil,
Et Faussette à Guyon redonna son conseil.
Issus en est le mieudre que onques véist d'œil. »
Respont Amanevie: — « Pour Guichart me marveil!
Ne puis mengier ne boire, aussi comme ge sueil. »

Onc la nuit ne dormirent Estourmi ni les trois:
Dusqu'à jor devisèrent de ces Aymeriois,
Qui est le plus hardi et qui le plus courtois.
Ci lairont des puceles; si diront des François.

---

(1) Il y a probablement une erreur; il faut lire : Si Guichard donne agrée. — La suite le prouve.

Guillaume, et Bertran, et Foucon le courtois,
Guichart, et li Convers, et Guy de Commarchois
A l'aube se levèrent; demandent leur conrois.
Li escuiers aportent les haubers blans et frois:
Les barons les vestirent; ceignent brans vienois.
Lacièrent les vers heaumes; chaperons orent blois.
Les destriers sont couvers d'un brun poile gréjois.
Tous .VII. en sont entrés ens en .I. sapynois
Et ont mandé Loys, qui de Paris iert rois,
Qu'il pens de l'esploitier; quar ja iert li tornois.
Et lors s'arma le roy, ses ducs et ses marchois.
Si bondissent tel grelle, qu'en tentist li marois.
Bien sont XI. M. que Normant que François.
Serréement chevauchent, les gonphanons des-[plois.
Loéys en apele quens Bertran li courtois :
— « Vous porterez m'enseigne, amis; car c'est vo [drois. »
Le fresne li bailla Elyes d'Agenois :
Sus les gardes estoient Roux, et Gris et Baclois.
Voient ces chemins plains, ces vaus et ces racois.
Le païs estourmirent environ Arrablois;
Les nouveles en vont al palès Maginois,
Où gist le roy Tiébaut et Sorbrin l'Orchenois.
As fenêtres en saillent les dames toutes trois,
Et le preus Estourmy, qui sot tous les esplois.
Voient emplir ces puis, ces plains et ces chaumois:
Et le Converti sist de sus le vair norrois;
A esperons let courre parmi .I. brugenois.
Devant trestous les autres .II. arpents, voire trois.
Entre guez et la vile en iert ja li destrois.
— « Estourmy, dist Ganite, cestui pas ne conois.
Molt li sient bien armes : scès tu s'il est François?
Son escu est vermeil et son gonfanon blois :
Les autres connoissances sont blanches comme [nois. »
— « Dame, dist le message, ce est vostre féois,

Vo dru, qui a guerpi Mahomet et ses lois. »

Es barres et ès liens est li Convers entrés:
Les portes treuve closes et li huis bien fermés.
Dessous la mestre tour iert l'enfant arrestés:
As fenestres estoit Ganite de beltés,
O li les .II. puceles à les cors honorés.
— « Pucele, dist li enfès, quoie est molt vo cités!
Où est le roy Tiébaut et le roy Desramés?
Leur pris et leur orgueil il est auques remès?
Molt sont or mat et quoi, et euls et leur barnés.
Mainte paine ai eue pour les vos amistés:
Por vous est mon lignage hui main si desrées.
Ge vous semon, Ganite, que vous vous aquités
Si com le me plévistes sous Amorave ès prés.
Là fu Amanevie, Ayglente de beltés,
Deux puceles cortoises, en qui molt vous fiez.
Ne vous poist mie, bele, s'à Dieu me sui tournés,
Le roy espéritable, qui de Vierge fu nés.
Qui bien croira en lui, il n'iert ja esgarés,
Tant est humbles et dous li vrai espérités.
Mahomet ne vau mie .II. deniers monéés,
Apolyn ne les autres, que tant avez amés. »
S'or ne seust la bele quele iert crestientés,
Si l'en a le Convers fet entendant assés.

— « Vassal, ce dist Ganite, trop démenez [grant brin.
Bien savés sermoner en el vostre latin.
Vous serez archevesque à Tours, à Saint Martin.
Ne sui pas conseillié de guerpir Apolyn.
Puisque estes tournés à cels de vostre lin,
N'aiés en moi fiance : n'ai soing de tel voisin. »
Démentiers que Ganite contralie au meschin,
D'Arrabloi sont issus Païens et Sarrasin.
Et furent bien .C. M. du lignage Kayn.

— « Convers, dist la pucèle, voulez veoir Sorbrin,
Tiébaut et Desramés, et le roy Malachin ?
S'à els voulés jouster, traiez vous au chemin.
S'emprès aurez de jouste tout plain vostre ferrin. »
Li enfès se regarde de sous son heaume enclin
Et voit bien qu'issus ièrent Rous et Gris et Ermin.
Le Povre-Véu broche tout le perrons chemin.
Le roy Tiébaut le voit ; si guenchit au meschin :
Grant cop li va doner sur l'escu Biauvoisin.
Passer i fet le fer de l'espie de sapin.
Le haubert ne li vaut le pris d'un rommoisin :
Lez le costé li guie le gonfanon pourprin.
Si qu'il li a percié le bliant et l'ermin.
Tant com hante li dure, l'a abatu souvin.
— « Celui Dieu, dist Ganite, qui de l'eaue fist vin
Au jour qu'il sist as noces du roy Archedeclin,
I face hui ses vertus por l'enfant de bon lin ! »
La pucele se pasme sus el palès marbrin :
Ayglente l'en redresce, la belle de Membrin.
Quant li dux Bertran voit abatu son cousin,
Poignant y est venu et Fouques sus Rufin.

Fouques lui et Bertran i sont poignant venu,
Guillaume et Guyclin, Guischart de Montagu,
Le fier lignage, tuit leur parens et leur dru ;
Li vallet ont trové du destrier abatu.
Il ne l'ont pas trouvé lent ne trop esperdu.
(Ici mue lo rime du Ber Povre-Véu.) (1)
Bien a vairon par les resnes tenu ;

(1) Ici, la mesure des vers change : ils n'ont plus que dix pieds. L'auteur, en les abrégeant, a voulu sans doute réveiller l'attention et indiquer par une mesure plus brève la rapidité des évènements qui se succèdent. — Manuscrit 7188, fol. 246, recto, 2e colonne.

Saut en la sele n'i a guères géu.
Dist à Guillaume : — « Ont moi Païens véu !
Jamès n'iert jour, n'en soions vils tenu !
Par celui Dieu, qu'on apele Jhésu,
Sé ne m'en venge, mon pris ai perdu ! »
Le vairon broche, brandist l'espée moulu
Et va férir Tiébaut sus son escu :
Desous la boucle li a frait et fendu,
Le blanc haubert desmaillié et rompu.
Le fer li glace delès le costé nu
Du bon destrier, l'abat el pré erbu :
Que les pucèles l'ont du palès véu.
Roux et Persans en furent irascu :
Bele Ganite leur a tel plait méu,
Dont il mourra .C. M. mescréu.
Le roy de Cordes et Flohart de Lambru,
A trente mile du lignage Kahu,
A XXX. M. hommes sont en l'estour venu ;
Au roy Tiébaut ont son cheval rendu.
Il y monta : n'i a estrier tenu.

Tiébaut d'Aufrique et le roy Desramez
A trente rois sont en l'estour reméz,
Et à XX. M. de Sarrazins armez.
S'or ne s'i garde le riche parentez
Qui d'Aymeri et de Narbonne iert nez,
Le cop Tiébaut iert ja chier compérez.
Il lessent courre destriers séjournez,
Parmi la presse, les frains abandonnez.
A icel poindre fu Gautier encontrez,
Le gentil quens, le sire de Viez méz :
Sur son escu le fiert Isorez,
Un riche roi, sire de Balesguez.
L'escu li perce ; l'aubert li a faussez ;
Parmi le cors li est l'espée coulez.

Le gentil quens est du cheval versez,
Et saut en piés ; mès mout iert engemez.
Il trest l'épée, dont le pont fu dorez ;
Si sé défent com lyépart irez :
Qui il ataint, à mort est délivrez.
Le sanc li raie par andeuls les costés.
Voit le Guillaume et Fouque le senés,
Guichart, et Guy, et Bertran li osés,
Et le Convers hardi et desréés.
— « Montjoie ! » escrient : Turs metent outre [guez.
A ice poindre fu Gautier délivrez.

Li Converti en la presse repère :
Sus le vair sist li enfès débonnaire :
Porte pénon et une manche vaire
D'un cendal d'Andre, qui reluist et esclaire.
Ses couvertures furent de riche afère.
Fées le firent de l'œuvre saint Hylaire.
Dist à Bertran :—« Quens, les parens ma mère
Nous ont pour vils, quant ci nous tiennent aire.
Voir miex en veuil avoir taint le viaire
De sanc vermeil, et moi et Gui mon père,
Que je nès mete en cele porte maire. »

Dist le Convers : — « Trop i font lonc estage :
Poignons à euls très parmi ce préage !
Si leur tolons les guez et le rivage,
Sé poons estre entr'eus et le marage,
En Arrabloy prenrions herbejage.
De cele tour aroient mauvès gage,
Où voi m'amie à l'acesmé corsage. »
Dont dist Bertran : — « Ci oy conseil de sage !
Pésera moi, sé ne leur fez domage. »
Poignent et brochent les bons destriers aufage.
—«Monjoie !» escrient le hoirs du fier lignage.

Le Convers fiert un roy, Butor l'aigage,
De son espée sur la fleurie targe,
Que il li fent et l'aubert li desmarge.
Le brun acier parmi le cors li nage :
Mort le trébuche sur le glay en l'erbage.
— « Diex, dist Ganite, qui passas mer sans nage
Et en la Virge preistes aombrage,
Octroiès moi l'enfant à héritage. »

Li quens Bertran sist el vair de Castele;
Broigne ot vestus, au col targe nouvele,
Hyaume à topase qui luist et estencele,
Et porte lance où l'enseigne ventele :
C'est l'oriflambe, que nos François chadele.
Le bay morrois des esperons quoispele;
Et vet ferir l'amirant de Tudele.
L'escu au col li fent et esquartele.
La riche broigne li ront sous la mamele.
Parmi le cors le fer tranchant coutele.
Le bon vassal l'abat mort de la sele.
Il tret l'espée ; et pré gete l'astele
Et fiert un Turc sus l'yaume qu'estencele ;
Lez le nasal en espant la cervele.
Mort le trasbuche. Et Ayglente la bele
Dist à Ganite :—« Que vous semble, pucele ?
Onc du lignage, qui vers Tiébaut révèle,
Ne porta mieudre ne escu ne rouele ! »

Grant fu l'estour delez .I. sapinois :
Tel noise mainent qu'en tentist li marois.
Grans coups i fièrent Alemans et François ;
Cils de Narbonne les gonphanons desplois,
Esvous poignant. Dom Guischart le courtois
Bien fu armés sur un destrier norrois.
Tout fu couvert d'un vert poile gréjois ;

Manche ot de pourpre : son gomphanon fu
Il lesse courre parmi les rens estrois, [blois.
Fiert Desramés, qui de Cordes fu rois.
L'escu li fausse et du haubert les plois.
Parmi le cors son espée li a mois.
Plaine sa lance l'abati el chaumois.
Tiébaut i verse et XX. M. Baclois.
—« Diex! dit Amanevie, qui haut siez et loin vois
Guaris li conte, pour qui sui en effrois! » [(1),

Grant duel démainent Païens et Sarrazin,
Du roy de Cordes, du riche Barbarin,
Lequel Guischart a couché jus souvin.
Tiébaut le pleure, le riche palazin,
Et prent ses oncle par le nasal d'or fin.
En piez se dresce doulereux et enclin,
Et dist Tiébaut : — « A ton Dieu Apolin
Te commant ge, riche roi de bon lin!
Sé vous ont mort, mout aront mal voisin
Cils de Narbonne en moi dusqu'en la fin! »
Sus un cheval liévent l'outre-marin :
Roux et Persant en demainent grant brin.
Sus une coute le couchent d'osterins.
Mires ot bons du lignage Kayn.
Bien guarira, ce dient ses devin.
— « Diex! dist Amanevie, la dame de Mom-
Sé voirement com d'eaue féis vin, [brin,
Donne valeur Guichart, et Guyclin,

---

(1) Le texte, au lieu d'Amanevie, nomme Manieule, et dans tout ce qui suit, il commet cette substitution de nom. Nous rétablirons, toutes les fois que cela sera nécessaire, celui donné à la sœur d'Ayglente, pour éviter toute confusion à l'avenir. — Ces changements de nom indiquent des remaniements trop fréquents dans ce roman.

Au duc Bertran, et Fouques leur cousin,
Au ber Guillaume, et à Convers meschin! »

Le roy Tiébaut est remès en l'estour.
Au dos le sivent XV rois de s'onnour,
Et XXX. M. de la gent païennour,
Qui mout menacent Bertran le poignéour.
S'or ne se gardent cils de la loi Francour,
Ja vengeront Desramé l'aumaçour.
Mès quens Guischart si s'abandonne as tour,
Et va férir le roy de Mongencour;
L'escu li perce et l'aubert par vigour;
El cors li baigne l'enseigne de coulour;
Plaine sa lance l'abat del milsoudour.
La jouste virent li grant et li menour.
Puis tret le Ber le bon brant de coulour
Et fiert sus l'yaume le prince d'Aubeflour;
Tout le pourfent, que le vit son seignour.
Dont dist Loys: — « Ci voi fier poignéour!
Onc n'ot meillor en trestoute m'onnour. »
Amanevie apele sa sérour
Et Ganitain, la fille à l'aumaçour:
— « Voulez véoir bon vassal sans paour?
Onc mès d'espée ne vi tel féréour!
Qui il ataint, il n'a de mort secour. »
Ayglente a dist: — « Molt dites grant folour!
Li duc Bertran tiennent tous au meillour. »

Quant oït Ganite les .II. sérours tencier,
Leur .II. amis sus trestout l'ot prisier,
Or les voudra andoi contralier:
— « Par Dieu! dist-ele, trop se veult essaucier
Qui de huant cuide fère espervier,
Ne bon ostoir de fauconcel lanier!
Voulés vous donc de sus moi essaucier?

Onc à preudome n'avés éu mestier :
Quant en ma chambre venistes devant yer,
Or vous ai mise en pris pour donnoier
Les .II. barons, dont ge vous oy plèdier.
Voir ne vous aiment valessant .I. dénier.
Mout vous pénez du Convers avilier :
Mès n'a en l'ost plus bel chevalier!
Des Noirbonnois le tient on au plus fier. »

Molt s'est Ganite courocée et irée :
— « Par foy, dist-ele, vilenie est provée
De damoisele, qui si est eslevée.
Ge ai amé, et ai esté amée
Du meilleur prince de toute la contrée.
Onc de mes pers n'en fu au doit monstrée :
Et vous, puceles, démenez tel ponnée,
S'o euls fussiez en chambre encourtinée,
Ja vostre char ne leur fust dévaée.
Mès ne vous vaut; nul d'eus à vous ne bée.
Nule de vous n'iert ja d'euls espousée. »
Dont fu chacune et mourne et trespensée.

Estourmy ot des puceles l'effrois.
Dist à Ganite : — « Dame, grant tort avois,
Qui si laid dites as .II. filles di rois.
Por vostre amour ont guerpi leur terrois,
Et mer passée, et lessiés leur esplois.
Ça sont venus o vous sous Arrablois
Péner leur cors, qu'el ont gent et courtois.
Dame Ganite, sé barnage vous crois,
Et Diex vous lesse assembler as François,
Donnez l'une à Bertran le courtois,
L'autre à Guichart, fis Guerin Almanois.
Encor porra d'eles issir tiex hoirs ;
Mestier aront en la terre li rois. »

Ganite prend ses gant de cuer féois.
Droit leur a fet ; les puceles l'ont prois.

De trois puceles est remès li tabours.
Ceuls de Narbonne ièrent molt orgueillous
De souvent joindre hardis et envious :
Bien sont XX. M. qui ont pris les audous,
Et lessent courre parmi les pris erbous,
Lances bessiés, destors les gomphanous.
Tiébaut trovèrent de lez un guez braious.
Seur li courent hardis et courajous.
De mil Païens y ont fet Tiébaut blous,
De Sarrasins félons et estoutous,
Et de VII. M. de destriers couréours.
Pris fu Florent et Malachin li prous,
Roy Maladins et Butor l'orgueillous.
Homes Ganite, venus sont au secours.
Tiébaut s'en tourne dolent et coureçous :
Onques mès roi ne fu plus angoissous.
Il voit ses hommes mourir et trère à fouts.
Il en apele roy Flohart l'amourous
Et Saladin, qu'iert fils de sa sérours.
— « Barons, dist-il, poi me fustes aidous
Es greigneurs presses contre les orgueillous! »

Tiébaut s'en fuit couroceus et irés :
Vers Arrabloi a ses resnes tirés.
De ses meilleurs y a .III. M. remès.
Mout en ont pris et li plus mors getés.
Tiébaut regarde sous Arrabloi ès prés,
Voit Narbonnois en ses lices mellés.
Or à tel duel à poi n'est forsenés.
Il en apele ses plus riches chasés.
— « Barons, dist-il, quel conseil me donnés?
Cis Narbonois en ont passés les gués.

Devant ma porte en voi .M. arestés.
Se bien ne l' fetes, tout sui deshérités ! »
Et dist Ebrons et le preus Quobarès :
— « Poignons à euls ! nul respit n'en prenez ! »

Tiébaut fu molt iriez en son courage,
Devant sa porte quant les vit el préage.
Bien set li rois qu'il est de tel parage
Que onc à jour bien ne fist son lignage :
Or a tel duel que à poi qu'il n'esrage.
Il en apele l'Amirant et l'Aufage :
— « Barons, dist-il, dites-moi vo courage
Com pourrons prendre là iens nul herbejage? »
Païens escrient : — « Trop i font lonc estage ! »
Les destriers brochent la gent de pute rage.
Sé Dex n'en pense, qui passa mer sans nage,
Et donne as siens son règne en héritage,
Li Noirbonnois y aront ja domage.

Les chevaus brochent Païens et Sarrazin
Vers Arrabloy tout le ferré chemin.
A hautes voies escrient — « Apolin
Et Téruagant » — le lignage Kayn.
Sé Diex n'en pense, qui de l'eaue fist vin,
Quant sist as noces de saint Archédeclin,
S'emprès perdront li hoirs du riche lin.
Le roi Tiébaut vet férir Guyclin :
L'escu li perce sous la boucle à or fin,
Le blanc haubert, le peliçon ermin ;
Selonc le cors li conduit l'acérin.
Du bon destrier l'a abatu souvin.
Et Corbarès fiert le Convers meschin.
Le fort escu ne li vaut .I. terin,
La bonne broigne le pris d'un ronmoisin ;
Parmi l'espaulle li conduit le ferrin.

12

A celui poindre fu li Convers férus :
Parmi l'espaulle li coula fer et fus
Et Guy son père du cheval abatus.
Les Noirbonnois les orent tost véus ;
Sur euls guenchissent embraciez les escus :
Guillaume fiert l'amirant de Lambrus
Au branc d'acier, qui bien iert esmoulus.
Le chief li trenche, si qu'est del bust chéus.
Prent le cheval ; à Guyon est venus.
Le Converti est enz el cors férus.
Guy est monté, qu'arçon n'i fu tenus.

Guillaume et Guy repèrent à l'estour,
Par hardiment trait le brant de coulour ;
Le Convers chargent à Loys leur seignour
Et il l'en maînent de si au tref majour.
L'enfant désarment par grant semblant d'amour.
Bien guérira ; n'en fu pas en fréour.
Atant esvous Bertran le poignéour,
Guichart le conte et Fouques le joustéour :
— « Montjoie ! » escrient et vont férir es lour.
Le duc Bertran i fiert .I. aumaçour ;
Tel li dona sur l'yaume peint à flour
Du branc d'acier, com hom de grant valour,
Tout li pourfent de si el milsoudour.
Ayglente apele Manevie sa serour (1) :
— « Avez vu cop féru par vigour ?
Onc mès d'espée ne vit tel féréour.
Diex le vrai père, qui fist et nuit et jour,
Me doist le conte par la sue douçour. »

(1) Amanevie.

En Arrabloi en est levé li cris
Que navrés iert le nouvel Convertis :
Forment s'en prise Corbarès li jaïs (1).
Mès s'il peut estre en la presse soupris,
Ja ne verra la terre de Hutis.
Mout se maintient coureceus Estourmis.
Sus en la sale, qui fu de marbre bis.
— « Diex ! dist Ganite, vrai père poestéis !
Qui son meffet pardonastes Longis,
Sé ge le pert, mes joies sont fénis !
Jamés n'iert m'ame fleurie en paradis !
Diex ne créroi, qu'on dit qu'en crois fu mis !
Diex, rens le moi, s'onques vertu féis !
Sé vraiement com mort pour nous soufris,
Bauptiziée ière, ains que passe le tiers dis,
Et mon barnage Amorave et Hutis ! »

Grant fu la noise et fière la mellée :
Et des .II. pars demainent grant ponnée.
Guichart i fiert du trenchant de l'espée ;
Qui il ataint, sa vie est afinée.
Mors a .II. rois d'outre la mer salée.
Et Fouques fiert Pynel de Pierre-lée
De sus la targe, qui fu à or listée.
De sous la boucle li a frete et quassée
La bonne broigne rompue et despanée.
Parmi le cors le fort espie li guée :
Mort le trébuche de la sele dorée.
—«Diex ! dist Amanevie, tele gent ne fu née (2)
Pour bien férir et de lance et d'espée

---

(1) Peut être faut-il *le juis*.
(2) Le texte porte *Manieule*.

Com est la geste Ermenjard la senée!
Que de tel gent pourroit estre douée,
Ja ne seroit à nul jour esgarée! »

Païens s'enfuient: nes pevent mès soufrir:
Car Noirbonnois leur font le champ guerpir;
Cil qu'à cop fièrent, il l'en convient mourir.
D'Arrabloi font les grans portes ouvrir:
Ens s'en entrèrent pour leur cors garantir.
Ferment les portes; le pont font jus chaïr:
Grant paour ont iréement soi d'assaillir.
Sé Frans seussent le bon Convers entir,
Plus se pénassent de mal fère et laidir:
Mès nient se doutent: s'en ont perdu l'aïr.

François s'en tournent: l'estour est remansus:
Grant eschas mainent, car Païens ont vaincus.
De si as loges n'i ot resnes tenus.
Et Tiébaut est au perron descendus,
Et Corbarès, et Flohart li chenus,
Et Baufrenez, le fils l'amirajus,
Le roy Ebrons et Martels de Moulus.
Lors dist Tiébaut: — « Or sui rois abatus!
Si laidement sui hui en champ vaincus!
Où est mon oncle Desramés le chenus?
Pourra guérir? Est-il à mort férus? »
— « Bien guerira, sire, dist Capalus,
Un sage mire, homs Tiébaut et ses drus.
Mès mout me poise qu'ainsi nous ont vaincus
Cil de Noirbonne: trop nous ont vils tenus! »

Tiébaut en monte sus el palès marbrin,
En sa compaigne .XV. rois Barbarin.
Sus une coute brodée d'osterin
S'assist li rois et tint le chief enclin.

Ganite vet conforter son cousin,
O li Ayglente, Amanévie de Membrin.
— « Hé ! Rois, dist ele, mout avés mal voisin
El duc Guichart et en son riche lin !
Si vet de guerre ; ne démenez tel brin. »
Tiébaut en jure Mahom et Apolin
Qu'il ne leroit pour .M. livres d'or fin
Qu'il, ainz tiers jours, ne suive leur train
Si qu'el plus cointe embatra son supin.

Dist Corbarès : — « Ganite, vostre dru
I féri-ge de l'espée sur l'escu,
Si que li fis sentir le fer à nu.
Quant ses parents i furent tout venu,
Grant duel en ont le joene et li chenu. »
Respont Ganite : — « Chier le vous ont vendu !
Onc puis ne fustes heure en estour véu.
Tost leur voidastes là jus le pré herbu,
Là où fu mort le fils l'amiraju.
Es lices fustes laidement embatu :
Contr' euls eustes mout petit de vertu ! »
— « Voir, dist Ayglente, onques tel gent ne fu !
Es rens estrois ne sont mie esperdu. »

Le roy Tiébaut Ganitain en apele :
— « Par Mahomet ! tort avez, damoiselle.
Au plus hardi ai fet voidier la sele :
Sentir li fis et li fer et l'astele.
Sé vostre dru encontre nous révele,
Perdu en a du sanc sous la mamele ;
Ne portera mès escu, ne rouele,
Ne gomphanon : ains venroie à Bordele.
Demain venra Synagons de Mosele
A XX. M. Turs et Calquans de Tudele.
Sé ains tiers jour le mien cors ne cembele

Devant leur loges, puis ne me best pucele (1) ! »

— « Rois, dist Ganite, c'est un trépas de
Bien menacier, et du fere est noient. [vent,
Et, s'il vous plest, qu'avez fait de ma gent,
Qui vous suirent XV. M et VII cent ?
Je ne voi mie le riche roy Florent,
Ne Malardin, ne roy Butor d'Ayglent,
Ne Malachin le roy et le cors gent.
Sé il sont mort, mout me va malement.
Ce est la fleur de tout mon chasement.
Mès s'il sont pris, de ce ne m'est noient :
Sé les puis mettre à nul rachetement,
Tant en denrai et or fin et argent
Que Noirbonois seront riches manent. »

Dist Corbarès : — « Damoisele Ganie,
Par Mahomet ! ne tairai ne l' vous die :
Trop estes baude ! si est grant vilanie.
Nous n'avons soing de vostre buferie.
Il n'i a cil, qui ait talent qu'il rie :
Il fet outrage, qui plus nous contralie.
Dame, prenez Estourmi de Ganie,
Qui vos messages porte par pyncernie.
Si trametés as loges uns espie.
Il connoist bien la vostre compaignie :
Sé il sont vis, nous leur ferons aïe :
N'i remaindront pour tout l'or de Roussie.
Quar nous as loges irons fere envaïe,
Telx qu'en plaindront François toute leur vie. »

---

(1) Ne faut-il pas lire : — Puis ne me baise pucele ?

Molt est Tiébaut esmeu de grant ire,
Pour les contraires, qu'il ot à ses gens dire.
En piez se dresce : si apela un mire :
— « Que fet mon oncle Desramé, fet-il, sire ?
Ne l' me celés s'il amende ou empire ! »
Cil li respont : — « Pour voir le vous pui dire
Bien guérira : la boiele est entire. »
Andoi s'en entrent ès chambre de porphire,
Où se gisait Desramé en litire.
Oscur y fit : as estavax de cire
L'ont remué pour le sanc bien eslire.

Or est li rois en la chambre royal,
Avoec son oncle, pour complaindre son mal.
Les .III. puceles el palès principal,
En une voute tregetée à cristal.
Grant luour gète, quant le soleil luist bal.
Ganite tint un poile de cendal.
Fait couvertures à oes le vair cheval,
Penons et manches pour tramettre au vassal
Qu'ele plus aime que nule riens charnal.
Jamès n'iert lié certes de son mal :
Diex li doint joie du Convers natural !

Le vespre aproche : au soleil escouser
Mil Esclavon se courent aprester :
A .XV. gresles ont fet l'eaue corner :
Toute la vile font tombir et tonner :
Ce iert l'enseigne Païens voisent laver.
Ains qu'ont puist demie liue aler,
En veissiez el palès tant entrer,
Que hom vivant ne les peust esmer.
Au maistre dois se sist Tiébaut l'Escler.
Entour lui furent si demaine et si per,
Trente amiraux et .XIIII. aumacer,

Rois de grant fet, que tous a à tenser :
Mout les a fet richement conréer.

Quant mengié orent sus el palés amont,
Roux et Persans à leur ostiex s'en vont.
Li roy Tiébaut apela Florion,
Et Corbarès, et le roy d'Alyon :
— « Barons, dist-il, ces palés voideron
Por la grant noise, qu'à mon oncle feson.
S'irons gesir à l'ostel Glarion,
Le riche roy d'outre Quarphanaon. »
Et si firent li nobile baron :
La sale vuident, la tour et le donjon ;
Que n'i remest sé les puceles non,
Fors Estourmy, leur courtois compaignon :
Autre ne veulent à leur confession.

Ganite apele Estourmy d'une part :
— « Vous m'en irez au lignage Ermenjart :
Saluez moi Guiclin et Guichart,
Fouques le conte, Bertrant le fils Bernart,
Le duc Guyon qui conquist Portpaillart,
Le bon Convers, pour qui le mien cuer art.
Pour Dieu ! li distes qu'il me traie à sa part.
S'ière converse, et fusse à fol regart !
O ceuls de France ge trairois à Baudart.
Le mieuls d'Espaigne tourneroie à sa part :
Vers lui ne veuil trover enging ne art. »

Nuit est oscure ; la lune est escousée :
Ganite en a Ayglentine apelée :
— « Vestez la chappe, que vous ai commandée :
Si suis d'amours et mourne et atrempée
Pour le Convers, qui j'ai m'amour donnée,
Que ma mémoire en ai toute oubliée. »
Entre leurs mains en est chéüe pasmée.

Quant les puceles l'en ont sus relevée,
Une guinte ont Estourmy aflubée.
Hors de la chambre l'en mainent à celée.
Ganite dist, quant s'iert repourpensée :
— « Remembrez-vous de la gent honorée,
Qui au secours ci avoie amenée.
Ceuls de Noirbonne l'ont en prison boutée. »
Li mès s'en va selon la tour quarrée :
De la posterne a la frete avalée.
A un quernel a la corde nouée.
Avalés s'est sous le pin en la prée :
Puis est entrez en la sente ferrée.
Il n'en ot pas demi lieue errée,
Quant oït des loges la noise et la criée
Que font François : joie leur soit privée !

Tant a erré le courtois Estourmis
Qu'il vint au tref le riche roy Loys.
La grant clarté le fiert en mi le vis,
De l'escharboucle qu'iert sus l'aygle assis.
Et vit le tref Guillaume le Marchis.
A l'ains qu'il peut est cele part guenchis :
Bien le connut as gyrons vers et bis :
Le quens Guillaume est au mangier assis.
Entour lui sist le miex de ses amis.
Courtoisement le salue Estourmis :
— « Cil Dame Diex, qui en la crois fu mis,
Et de la lance fu féru de Longis,
Sauve d'Orenge Guillaume le Marchis,
Tout son lignage, si com ge l' vois assis,
Et de sus tous le nouvel Convertis,
Por qui mon cors ai en abandon mis,
De par Ganite de beltés, au cler vis,
A qui apent .XV. rois de haut pris ! »

Quant oït Guillaume Estourmi de Galie,
En piez se dresce et vers lui s'umilie:
— « Amis, dist-il, celui vous bénéie,
Qui daigna nestre en la Virge Marie! »
Lès lui l'assist sur la coute gastlie.
— « Amis, dist-il, que fet bele Ganie? »
Dist Estourmi: — « Bien comme vostre amie:
Vous estes cil, où ele plus se fie,
Fors le Convers; de ce ne dout ge mie.
Mès trop li targe la seue compaignie.
Sire Guillaume, ne lairai ne l' vous die,
Nous mescréons que ne soit couardie
Que n'osez prendre Amorave et Persie,
Et si fort tour com cele de Galie.
Mout désire estre en la vostre partie

Sire Guillaume, ge ne l' vous doi noier,
A vous se veult à parmain acointier.
Et si vous mande, ne veult plus proloignier
Le mariage du joene chevalier,
Le fils Guyon, que tant a eu chier.
En ceste nuit, se l'en voulez aidier,
Ge vous metrai sous la tour el vergier.
Ele se veult le matin bauptisier
Et en Dieu croire, qui li peut bien aidier,
Et li cuvert Apolin renoier. »
Li Convers ot Estourmi déresnier:
Bien reconnut le courtois messagier.
Là, où il gist du tref en .I. quartier
Pour une plaie que li fist .I. Turc yer,
En piez se dresce; si ne voult plus targier;
Vint à la table, où séoit au mangier.

Quant à la table fu le Convers venus,
Bertran en rist, et Guillaume, ses drus

Foulque, et Guichart, et Gautier li chenus.
Le bon message li rends ses salus.
Dist le Convers : — « Bien soiez vous venus !
Que fet Ganite, la suer l'Amiragus? »
— « Bien, sé fussiez yer entier revenus.
Mès pour vo plaie est son courage mus.
S'à Corbarès n'en est le cop vendus,
Dont diront tuit que estes remansus.
En Arrabloi, ès mestres tours, là sus,
En fu ier soir grant parlement tenus.
Et dist Tiébaut que li ert remanus
De vostre part le fils le roy Kahus. »

— « Niès, dist Guillaume, mout estes gens
[et prous :
De la pucele estes mout convaitous.
Ele vous mande qu'ainçois qu'esclert li jours,
Sé l' vous consent le vray roi glorious,
La verons nous ens el val tenèbrous.
Que vous en semble? Biaux niès, prendrés la
[vous ? »
Dist li Convers : — « G'en sui tout talentous.
Onques de riens ne fui si désirous.
Diex ! si g'estoie en Amorave ès tours
En Fouregart et el val périllous,
Et en Galie, el haut palès altours,
Sire seroie d'Inde supériours.
Ja en Baudart n'aroient mes secours. »
— « Metez nos selle, a dist Bertran li prous. »
Dist le Convers : — « G'irai avec vous.
Onc mès ne fui de riens si curious. »
— « Non ferez, fil, dist Guyon à estrous :
Malades estes, s'en somes couroçous. »

Guillaume s'arme, et Bertran li hardis,

Fouque, et Guichart, et Guy de Commarchis,
Gautier li Diex et Akars de Mievis.
Ne sont que .VII., qui les escus ont pris.
Es chevaux montent couréours et braidis:
Sus .I. cheval est montez Estourmis.
Trois mules ont conréez ot garnis.
Au messagier les livrent, ce m'est vis.
Tant chevauchièrent qu'ens el val si sont mis,
Lez la posterne, sous la tour au Joïs.
Le bon message s'est des barons partis.
Vint à la tour, dont le soir fu issis.
Les dégrez monte qui sont de marbre bis.
En la chambre est or puceles guenchis.
As chandelabres fu le bon mès saisis.
Les .III. puceles veilloient en leur lis.
Bele Ganite l'en a à raison mis.
— « De vos noveles? que fait le mien amis? »
— « Bien guérira ; par foi le vous plévis. »

A dist Ganite : — « Fet as grant hardiment.
Diex me confonde, sé loier ne t'en rens !
Que dist Guillaume le viel, à le port gent ?
Et le Convers que dit qu'il ne me prent ?
Il me l'afia ès prés sous orient. »
Dist le message : — « Diex t'aime voirement !
Car là hors sont si plus riche parent
Sous cele tour, à l'air et au vent.
Plus vous désirent que nule riens vivant.
Il sont tuit prest d'ouvrer à vo talent.
Hastez vous, bele, tost et isnelement ! »
Et dist Ayglente : — « Ganite, alons nous en.
As gentes homes fesons de nous présent.
Dieu servirons le roy omnipotent. »
Atant issirent du palès quoiement.
Et Estourmi, qui aval les descent

A une corde, qui sus au kernel pent (1),
Les a demis dessous la tour d'Ayglent,
Desous le pin, où le Dux les atent,
Bertrant li preus et si autre parent.
Voit la Guillaume; entre ses bras l'aprent.
— « Quex est Ganite, où le cuer me tant? »
Ele l'acole : si li dist en riant :
— « Ge suis ci, sire, à vo commandement.
Et vous qui estes? — Guillaume vraiement,
Qui mout me poine de vostre essaucement. »

Asséur sont nos François sous la tour.
Grant joie mainent : Diex leur octroit honour.
Dist Estourmi : — « L'aube esclarcist, seignour!
Oiez la guette et li tabouréour.
Sé il nous voient, n'en irons sans estour. »
Ganite lièvent et destrier couréour,
Et Ayglentine el mulet ambléour,
Et l'autre lièvent Manevie sa sérour;
Ot Estourmi, qui sist el milsoudour,
Devant chevauche; n'i a guez ne trestour
Que bien ne sache : nourris y fu maint jour (2).
El chemin entrent et passent Mongencour;
Les damoiselles emportent par douçour,
Si comme ceuls qui n'ont nule paour.
Si doit l'en fere; mout sont de grant valour.
Es loges entrent, si com resplent le jour.

L'aube est percée : s'esclère la journée.
Cils oisillons chantent en la ramée.

---

(1) Crénel, créneaux.

(2) Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. — Racine aurait-il lu ce poème?

Es loges entrent la franche gent doutée.
Au tref Guillaume ont grant joie menée,
Quant descendirent sous le pin en la prée.
Par trestout l'ost est la noise levée
Que quens Guillaume ot sa gent honorée.
Ont Ganitain en Arrabloi emblée,
O. II. puceles royaux de grant posnée :
N'en y a nule, si bas emparentée,
N'atendi à estre à royne couronnée.
Le Converti en entent la criée
Et la nouvele l'en fu lienz portée,
Là où gisoit en la tente brodée.
Il afluba une chape fourrée :
Sa grant douleur de joïe a oubliée.
Vint souz le pin pour cele à qui il bée,
Trouve Ganite; en ses bras l'a emblée.
— « Bele, dist-il, mout vous ai désirée. »
— « Et ge vous, sire, plus que nule riens née. »
Mout s'entrebesent : leur guerre est afinée.

Le quens Guillaume ne veut plus proloignier:
Fouques apele et Bertran le guerrier,
Guichart et Guy, et le Valois Garnier.
Et le Convers ne voult il pas lessier.
Dist li Guillaume : — « Sé voulez esploitier,
Tout vos lignage pourrez or bien aidier.
Qui sont ces dames ? Porront y esploitier
Bertrant, Guichart ? Mestier ont d'essaucier. »
— « Oncle, dist-il, ce ne peut nus noier,
Les .II. ne soient nièces le roy Gafier,
Et si sont filles au fort roy Bostifier.
Roy fu de Raisse : Navare ot à baillier.
Et Sébile la large fut seue à justicier
Il n'ot onc fils de sa gente moillier :
S'onneur donne toute Ayglente à bailler :

La maisnée donne Hutins et Montrestier (1),
Et Palerne la riche qu'il prist o sa moillier.
Mès roy Tiébaut li tout por s'onneur justicier.»
— « Par mon chief, dist Guillaume, Diex nous
[veut essaucier!
Bertran, prenez l'aisnée : ces ferons baptizier.
Et l'autre aura Guichart por s'onnor déresnier.
Voir la plus bele ne set nus hom resnier. »
A Loéys s'en vont : si li veulent noncier
Por monstrer leur afere et à lui acointier.
Li rois estoit levez pour ce qu'ooït noisier :
Droit à l'uis de son tref l'encontrent li guerrier :
— « Sire, ce dist Guillaume, de vous avons mestier,
Sous Arrabloi alames en nuit escharguetier.
Trois puceles trouvames sous la tour el vergier.
La une en est l'amie au Converti légier :
Les autres .II. sont filles au fort roi Bostifier
Et demandent bauptême : leur loy veulent lessier.
Le Converti prendra Ganitain à moillier :
Et Bertran et Guischart y vourront emploier,
En la parfonde Espaigne les barons herbergier.»
Et Loys apele l'archevesque Dydier,
Isnelement el tost se voise apareillier :
Une cuve emplit d'eau de sous .I. olivier.
Les puceles amainent François et Berruier ;
Devant tout le barnage les firent despoillier :
Eles furent plus blanches que n'est fleur d'ay-
Mahom et Apolin leur ont fet renoier. [glentier.
Puis les ont fait enoindre et en l'eaue lancier :
Onc ne lessa Guillaume nul de leur nom changier.

---

(1) Ici le rhythme change : les vers reprennent douze pieds.
— Manuscrit 7188, fol. 250, v°, 2° col.

Les puceles revestent Alemans et François.
Le Convers prist s'amie douçement par les dois,
Et Bertrans Ayglentine par la manche à orfrois,
Guichart Amaneyie au bliant de Syllois.
Vestu fu l'archevesque du Dame Dieu conrois.
Quant ot paré son cors, sacré autiex bénois,
Il demande espousailles bons aniax d'or ou prois,
Et trente mars d'argent, M. sous de margoillois.
Sous .I. poile d'Otrente devant lui les ont mois.
As .III. barons les fist as dames metre ès dois.
— « Barons, dist l'archevesque, grant barnage [vous crois ! »
Il a levé sa main ; si les a bénéois.
Ensemble les a joins, si com porte la loys.

Or ont les .III. puceles bauptesme recéu
Et sont cristianiés en l'onneur de Jhésu,
Au tref le duc Guillaume en sont François venu.
Mainent y les .III. dames, dont la grant joie i fu.
Les noces furent riches; tel plet ont esméu,
Dont il mourra par armes .XIIII. amiraju,
Et XX .M. païens que joenes que chenu.
Lors chantent jugléour à force et à vertu.
Et Ganite en ses bras tient le Povre-Véu,
Et Ayglente Bertran, et sa seur le sien dru.
Molt orent ce jour joie : Diex leur doint tel [vertu
Que il puissent conquerre les pors de Montarsu!
Les noveles en vont à Flohart de Lambru,
A Malachin le roy, et à Butor son dru,
Au courtois Malardin, qui du barnage fu
Ganite de beltez, fille au roy de Mongu,
Là où sont en la chartre, chiés Richart le chenu.

Roy Florent en apele le chartrier Richart :

— « Amis, ce dist li rois, Diex vos pregne à sa
Alez moi à Ganite, la fille à l'Aquopart, [part !
Dites lui qu'il li membre de Florent de Baudart,
De Malachin le roy, de Butor le Gaillard,
De Malardin d'Egypte, fils le roy Esquanart.
Ses hommes sommes liges; traie nos à sa part.
Parole en à Bertran et au conte Guischart,
A Fouque de Candie, à l'orgueilleus vieillart :
Car l'autre fois nous prirent, quant de Turs
[firent sart. »

Richart fu molt courtois; si l'en prist grant
[pitiés.
Au plus tost que il pot, s'est des barons tornés :
Venus est à la tente, où fu tout assemblés
Li orgueilleus lignage et li fier parentés.
Doucement en apele Ganite de beltés :
« Pucele débonaire, à moi en entendez.
Féels salus vous mande roy Florent le sénés,
Et le roy Malardin et Butor l'adurés,
Et Malardin d'Egypte : plus bel Turc ne verrez.
Il sont vos homes liges, que de fi le savés.
Si vous mandent par moi que hui les secourez :
Guillaume, et Bertrant, et Fouques le sénés,
Et Guichart le hardi les ont emprisonnés :
En la chartre profonde les ai à val getés.
Il y sont en malaise : si est à vous viltés.»
— « Vassal, a dist Ganite, preus estes et sénés :
Vostre merci de Dieu que noncié le m'avez.
Barons, ce dist Ganite, ces prisons me rendez
Par itel convenant que ja dire m'orrez.
S'il veulent croire en Dieu, qui en crois fu pénés,
De la Vierge Marie dedens Betléem nés,
En aide en arons tiex .XIIII. cités,
Qui sont mout bien fermées de mur et de fossés,

De bonnes tours quarrées et de terraux levés. »
— « Dame, ce dist Guillaume, volentiers les aurez,
Et o euls tous les autres, sé vous le commandez. »

Droit à la chartre est reperiez Richars (1),
Le quens Guillaume et Fouques le gaillars.
Les rois trouvèrent molt courociès et mas;
Quar moult crémoient le lignage au Lombars
Qu'il nes destruie por avoir leur citas.
Hors de la chartre les a getés Richars.
Le quens Guillaume si les a acolas :
— « Barons, dist-il, ne vous esmaiés pas !
Bon jour vous est encore hui ajournas.
Sé mariage ne fust si à prismas
De vostre dame, qui vous a délivras,
Tout le plus cointe fust si désaritas
Que en sa terre ja mès à jour n'entrast.
Droit à Orenges fust demain envoias
En Gloriete, où ma chartre est tas
Que de couluevres y a chargiés .II. chars. »
Florent respont : — « Mal fussions herbejas ! »

Le quens Guillaume les quatre rois en maine.
Fouques li quens et Gautier de Montaine
Vienent au tref, où grant joie démaine
Bele Ganite : poi li chaut qu'en ait paine.
Contr' euls se dresce ; car el n'iert pas vilaine.
Par fine amour o sa main les aceine :
— « Barons, dist-il, la grant vertu souvraine
Et le vrai Dieu, si vrai com il fist ceine

(1) La mesure du vers change : il n'a plus que dix syllabes. — Manuscrit 7188, fol. 251, recto, col. 1.

O ses aposteles la péneuse semaine,
Vous convertisse à la moie compaine.
Venez avant : je vous ferai estraine.
A vous commant de la terre d'Espaine :
Entrer y veux, ains que past la quinzaine,
Et chalengier Tiébaut terre certaine
Bacle, et Roussie, et la terre Gryphaine.
Cuidez aussi Palerne n' li remaine. »

Les .IIII. rois o apelez Loys :
— « Barons, dist-il, Jhésu vous soit amis !
Créez en lui, quar vous créa et fist
Et estora d'enfer en paradis.
Et quant venra au grant jour de juis,
Tous ceus seront el feu griois espris,
Qui hors seront de sa compaigne mis. »
Les rois respondent : — « Tel conseil avons pris
Qu'en Dieu créons, qui est tout postéis
Et hors d'enfer geta les siens amis.
Molt par fu humble, quant pardon fist Longis,
Qui de sa lance le fora ens el pis.
Por Dieu, baptesme nous fai avoir, Loys !
Fai par les loges mander et Roux, et Gris,
Et Amoraves, et gens de nos pays,
Dont il y a plus de .II. mile pris :
Tous les 'arons a par main convertis. »
Noirbonois crient : — « Diex nous veult estre
[aidis ! »
Es chevaux montent et ès destriers de pris
Le quens Guillaume, et Bertran li gentis,
Fouque, et Guichart, et Gui de Commarchis :
Parmi ces loges vont criant à haus cris :
— « Qui tient prison, Roux, Bacle ne Hutis,
Amaint le tost as guez, sous Rochebis !
Les .IIII. rois sont à Dieu convertis. »

Sous Rochebise sont assemblés François:
Le quens Guillaume i a menés les rois,
Et Amoraves, et Roux, et Gris, et Baclois.
Plus de .III. M. en assemble el chaumois,
Qui trestout crient en leur Sarrazinois :
— « Hé ! bon bauptesme nous donez hui, vrai [rois ! »
A .VII. évesques sont les fons bénéois.
Enoins les ont et devant et détrois ;
Puis les plungièrent es vessiax fontenois.
Mès ne remuent leur nons as riches rois :
— « Diex, dist Ganite, hui montons en bon prois.
Mout grant barnage se tourne o les François. »
Estourmy fu molt preus et molt courtois.
Guillaume apelle et li dist ses secrois :
— « Quens, fet il, sire, dès or seroit bien drois
Que je eusse armes et conrois,
Bauptizié fusse en nom la vraie crois. »
— « N'i faudrez mie, dist Loéys li rois ;
Quar mout vous estes pénés de nos esplois. »
De .VII. évesques fu ce jour bénéois :
Puis li aportent et armes et conrois.
Il vest l'aubert, qui fu blans comme nois,
Lace en son chief .I. yaume esclavonnois.
Puis li amènent Brinamont l'Orchinois.
Il y monta vistement sans tardois.
Au col li pendent un fort escu lyonois.
Lance li donent, dont le penon fu blois.
Le destrier broche parmi .I. brugenois.
Molt grant mestier ot puis as Noirbonois.

Sous Rochebise fu grant la tabourie,
Là où Païens ont leur loy déguerpie.
Grant joie en mainent les Frans de Normandie
Et Noirbonnois aval la praerie.

Tiébaut menacent qu'il en perdra la vie.
De l'ost de France s'en torna un espie,
Qui au matin iert d'Arrabloi partie.
Ne savoit mot de la grant seigneurie
Que de la tour fust issue Ganie :
Vers Arrabloi a sa voie accueillie :
Le mulet broche ambléour de Sulie :
Plus tost qu'il pot, a l'angarde saisie.
Les guez trespasse et la lande en herbie ;
Tiébaut encontre et Gaymart de Roussie,
Et Corbarès, et Escorfaut d'Orbrie.
Quant voit le roy, forment le contralie :
— « Hé ! Roy couart, mal venissiez en vie !
Quar par toi est nostre loy afloibie.
Perdue avez la fleur de païenie.
Ennuit issi hors de le tour Ganie,
O li Ayglente, sa suer Amanevie.
As loges furent avant l'aube espartie :
Si l'en porta dam Fouque de Candie,
Li quens Guillaume, et Oton de Pavie.
La nostre loy ont à matin guerpie,
Et au Convers ont espousé s'amie.
Le dux Bertran ra Ayglente sésie
Et Guichart a la bele Amanevie.
Du roi Florent n'aurés mès compaignie,
De Malachin, ne de Butor d'Orbrie,
De Malardin à la chière hardie,
Ne d'autre .III. M. de ceuls d'Amoravie :
Bauptesme ont pris o la bele eschevie. »

Le roy Tiébaut les noveles entent
Que Ganite est o la françoise gent,
Amanevie et Ayglente d'Ayglent,
Et toutes trois ont pris bauptoiement,
Et croient Dieu le Père omnipotent,

Et espousiés les ont li trois parent,
Qui Tiébaut monstrent les brans d'acier sou-
Pris ont l'ommage du riche roy Florent,[vent :
De Malachin et de Butor d'Ayglent,
Et des nouveaus convertis ensément,
Dont il y a .X. M. mien escient.
Mer passeront ce dient voirement,
Et sésiront les pors de Golivant,
N'arresteront dusqu'as pors d'Orient
Et asseront Sébile aurillissant.
Tiébaut l'entent ; à poi qu'il ne se pent :
Dit à ses hommes : — « Or sai certainement
Que mout sui près de deshéritement ! »......

Grant joie maine le riche roy Loys (1),
Quant en la tour voit ester ses amis.
Il en apele Guillaume le marchis
Et ses barons, que souef a nourris.
— « Seigneurs, dist-il, cest chastel avons pris
La merci Dieu, qui en la crois fu mis.
Demain à l'aube, quant jour iert esclarcis,
Soit tout mon oirre aprestez et garnis ;
Quar molt désire à revoir Paris,
Troie, et Mans, et le bourc Saint Denis.
O moi menrai le viex et les fleuris
Pour respasser et fere leur délis.
Li jouvencel, qui veulent avoir pris,
Cil remaindront en l'estrange païs.
Voisent conquerre sur Bacle et sus Gris :
Délivrée est Espaigne, ce m'est vis. »

(1) La guerre continue : les Français sont toujours vainqueurs. Le château d'Arrabloi tombe en leur possession.

El roy Loys ot molt fière personne :
Il en apele les barons de Noirbonne ;
Voiant euls tous, dona Fouques couronne
Et le royaume d'Espaigne et d'Arragonne :
Par tel convent l'en sésist et li donne.
Sé il li vient grévance d'aucun homme
Qu'il secourra dusqu'as pors de Marsonne.
Et dist Guillaume :-« Francrois, si quiers esson-
S'arons conquises les tours de Marragone : [ne :
Ge sui certain que mauvès fiex nous donnes. »

Loéys dist : — « Guillaume, tort avez :
Pour vo lignage ai mains maus endurés,
Soufert froidure et maint jour géunés,
Et mes frans homs travailliés et pénés,
Chastiaux assis et mainte fors citez,
Et mainte fois mes fors escus trouez,
Mes bons haubers dérous et dessafrés,
Mon cors meismes sous l'ermin sanglantés.
Sire Guillaume, ja est li ans passés,
Ne vi la terre, dont sui rois apelés ;
Des povres gens i sui mout désirés ;
Car les plus riches leur font des maus assés.
De la royne sui ja .VII. fois mandés ;
Car mout désire que je m'en soie alés.
Puisque le regne d'Espaigne est acquités,
Et l'enfès Fouques est à roy couronnés,
Et d'Arrabloi sont rendues les clés,
De vos neveus ai .IIII. mariés,
Or veuil mon oire soit demain aprestés,
Et mon charroi trestout acheminés.
O moi menrai le viez et les usés,
Qui cent ans ont les haubers ondossés.
Si vous lairai les joenes bachelés,
Qui conquerront les estranges regnez. »

Le vespre aproche; escousse le solois;
Grand duel demainent tous ces Aymeriois
Quant congié pristrent Alemans et François.
Mès mout fu riche cele nuit li conrois
Sus en la tour, et palès magynois.
Et Loys sist au plus altiour dois;
Cent chevaliers le servoient com rois.
Tant orent mets, que dire n'en sai prois.
Et quant orent mengié en joie et bourdois,
Tous les degrés descendent el chaumois.
Tel bruit démainent qu'en tentist li marois.
Toute nuit chargent et troussent leur her-
[nois
Dusqu'au demain que jour s'est apparois,
Que Loéys et ses riches marchois
Oïrent messe que leur chanta Gistrois,
Un archevesque; nez fu de Genevois.
Puis demandèrent mulez et palefrois:
Molt grant barnage maine le joene rois;
Donne chevaus et mulès d'Espaignois
Or fin d'Arrabe et bons poiles gréjois.

Sous Arrabloi ot grant duel en ce jour,
Que l'ost départ de la gieste Francour.
Quant Noirbonnois bèsièrent leur seignour,
.VII. fois se pasment devant l'emperéour.
Le roy de France sist sus .I. milsoudour.
De ses barons ot pitié et tendrour.
Tel angoisse a: ne pot tenir de plour.
Bele Ganite démenoit grant doulour.
Loys commande au glorious Seignour
Qu'il en apele Jhésu le Créatour.
Li nouviaus rois s'en repère à la tour;
En sa compaigne ses parents li meillour
Ensemble montent en l'estage altiour.

Or s'en va l'ost de France, que Loéys en maine
[(1).
Pour les hoirs Aymeri a souffert mainte poine.
Molt désire à venir en la terre souvraine,
Qui d'onnor, et de joie, et de tous biens est plaine.
François s'en vont à joie par les plains d'Alma-
[daine.
Le riche roy Loys molt grant fierté démaine.
Richement est vestu d'une escarlate en graine.
Li roys à une part chevauche par l'araine.
Les hauz barons de l'ost et son conseil aceine.
Vint Drues d'Aminois, o lui le quens de Braine,
Et le duc de Normans qui la chière ot humaine,
Et li biaus quens de Flandres, Baudouin longue
[alaine,
Qui tenoit dusqu'el Rin la terre en son demaine.
Adonques dist li rois parole, qu'iert certaine :
— « Seignors, ces Noirbonnois sont de molt mal
estraine !
Ne nous lessent en pais ne mois ne quarantaine.
Or leur ai desconfit roy Tiébaut le chastaine :
Nous avons d'Arrabloi la tour et la costaine,
Et Guichart marié : mal ait s'il nes réfraine !
Dès or peut bien férir sans paour en quintaine.
Bertran est assenez à la fille à l'Aufaine,
Et le Povre-Véu, qui n'a tache vilaine,
A Ganite la bele, qu'est plus blanche que laine.
Molt grant chose y a prise : mès trop li est lointaine.
De Tiébaut n'ont mès garde : il a passé Misquaine.
Outre mer s'en ira en la terre Foutaine.

(1) Ici la mesure change encore. Les vers reprennent douze syllabes. — Manuscrit 7188, fol. 259, recto, col. 1.

Or nous consent cel Dieu, qui menja à la ceine,
Que mès en cest païs ne cuid qu'on me ramaine!
Ne s'i ferrai Païen de sus broigne clavaine :
Ains m'en irai en France sus mon cheval Albaine:
Là trouverons plenté de froment et d'avaine.
Plus à demi an ne fus saignié de vaine.
Il est hui samedi et demain diemaine ;
Tous nous ferons saignier sus l'eaue de Marchaine.
Le plain est bel et gent de sus la roche altaine,
Pins y a et loriers par la terre foraine.
La mer est de sous bele, où noe la balaine.
Et là porons aler .III. fois en la semaine :
Une sale y a bele, qui est de mur hautaine.
Chambres y a moult beles, et jardin, et fontaine:
Cele honeur seut tenir le fort roy d'Alemaine.
Mès par force la prist mon père Challemaine :
Aaisier m'i voudrai : s'en iert ma char plus saine.»
— « Sire, bien avez dit, respondent li chastaine.»
Aussi l'otroient bien toutes les gens, qu'il maine.

Or s'en va Loéys, le fort roy droituriers:
Vers France s'achemine par les mestres sentiers.
Ses routes sont molts grans de gentis chevaliers.
Assez y ot François, et Flamens, et Boiviers,
Alemens et Bretons, et Normans et Pouhiers,
Lorrains et Bourguignons, Auvergnans, Berriers.
A grant joie trespassent les puys des Ayglentiers;
Les escus et les lances baillent as escuiers.
Les uns mainent en coste les bons chevaus cour-
[siers :
Les autres garnemens font porter as sommiers ;
Par d'ençoste Candie, ens ès vaux de Gybiers,
Là fet tendre ses très Loeys li guerriers.
La nuit dormi à aise cil qui estoit mestiers.
Au matin par sous l'aube parprennent les graviers,

Et errent tout ce jour pensant à leur moilliers.
De véoir leur contrées ont molt grans désiriers.
En droit soleil couchant fu bon li herbergiers.
Ens ès vaus de Marceins en vint Loys li fiers,
Le sire des François, qui iert bon justiciers.
Le plain i iert bel et gent ; assez y ot vergiers,
Nardes, et alyenes, et pyns, et oliviers.
Les palmiers y sont grans et les alemandiers.
Là ot molt très tendus, ouvrés à eschiquiers,
Paveillons, et acubes, et tentes de quartiers.
El palès sus la mer, ès estages planiers,
Se loja le bon roy avec ses conseilliers :
De plain jour demandent tables et eschiquiers.
Es prés ot grant déduit de bachelers légiers,
Qui ribent, et qui saillent, et font leur tours [pléniers.
Li rois n'en mouvra mès jusqu'à .II. jours en- [tiers (1)..........

Or sont les Noirbonnois assis el paveillon :
De l'ost i sont venus li prince et li baron ;
Et li dux et li conte sont assis environ.
Nostre bon roy Loys commença sa raison :
— « Oiez, sire Guillaume, et tuit li compai- [gnon!
Mainte poine ai souferte por vostre guerison :
Ge vous ai aquité d'Orenge le donjon ;

---

(1) Cependant les hoirs d'Aimery songent à attaquer Sébile. De son côté, Thiébaut apprend la prise d'Arrabloi : il réunit une grande armée pour résister aux chrétiens. Ceux-ci regrettent plus que jamais le départ de Loéys. Bernard de Brabant est député vers lui, le rejoint et le supplie de revenir défendre la chrétienté. Le bon prince y consent et retourne camper sous les murs d'Arrabloi. On tient un grand conseil.

Desconfit en champ roy Tiébaut l'Esclavon...(1)
Or m'en cuidai aler en pès en mon roion :
S'ainsi me démenez par tel division,
Dont n'aura jamès jour repos le fils Challon.
Mès par icelui Dieu, qui guérit Lazaron,
Et sauva en la chartre Danyel du lyon,
Sé de ci ne m'en vois devant l'Ascension,
Jamès dedens Espaigne ne prendrai mansion!»
— « Sire, ce dist Ganite, je vous proi et semon
Par Dieu le fils Marie, qui soufri passion,
Qu'un petit m'entendez : ne vous quier autre don.
Pour vous ai déguerpi Apolyn et Mahon,
Et mon riche lignage du regne Pharaon.
Moie est toute la terre si qu'en Karphanaon;
A XXX rois pooie lacier mon gomphanon :
De mon grant tenement n'ai vaillant .I. bouton.
Sire, à vostre plésir m'avez donné baron.
Selons qu'ai fait pour vous, m'en rendez guere-
S'ainsi me deshéritent les hoirs Marsilion,[don?
A tous jours en auront mes hoirs rétraction,
Et vous en seriez retés de traïson. »
A ce mot li souslieve li cuer sous le poumon :
Larmes li vont as yeux, qui filent à bandon.
Moillie en ot la face, et l'ermin peliçon,
Et le riche mantel fourré de syglaton.
Tendrement pleure Ayglente la nièce au roy Ma-
La bele Amanevie en souspire à larron. [hon,
Li rois les esgarda; si dreça le menton :
— « Dames, dist-il, laissiés! vous n'aurés sé
[bien non.
Ains y metroie Orlians, et Paris, et Loon,

(1) Ici se trouve encore l'énumération déjà faite ailleurs des services rendus par la France à Guillaume.

Et Estampes, et Bruges, et Troies, et Dijon,
Que n'aiés vos grans terres. Ja n'en perdrez
[mangon.»
Celes li vont besier la jambe et le giron;
Mès li rois les rassiet sus le poile frison.

Molt parfut grant la joie de l'ost, qu'est retour-
La gent au roy Loys s'est logée en la prée :[née.
Tout entour Arrabloi est l'ost asseurée.
Hé Diex! la véist on tant acube levée,
Tante tente tendue de dras de soie ouvrée,
Tant paveillon de poile dusqu'en la gironnée.
Ens el tref Loéys fu molt grant l'assemblée.
Les .III. dames de Perse ont leur plainte montrée.
Ganite de rechiés s'en est en piés levée,
O li Amanevie et Ayglente l'aisnée :
Au roy en sont venus, merci li ont criée.
Primeraine parla Ganite la senée :
Onques plus bele fame ne fu de mère née;
Yeux ot vairs et rians, la bouche bien moullée,
Et bele endenteure; et fu bien coulourée.
L'alaine de son cors iert plus douce que rée,
Le vis blanc et traités : bien l'ot Diex figurée.
Cercle ot d'or en son chief : si fu eschevelée :
A li ne s'appareille nule biauté de fée.
— « Gentis rois, dist la bele, vous m'avez mariée
Au meilleur chevalier, qui onc férist d'espée.
Bertran le palazin ravez fame donnée,
Et Guichart le hardi, qui proesce a doublée,
Et si m'avez en fons bauptisiée et levée.
Sire, que diroit-on en la vostre contrée
Sé la vostre fillole lessiez deshéritée ? »
Tel duel ot et tele ire, à poc que n'est desvée;
Si que l'eau du cuer li est as yex montée,
Que contreval la face l'en est jus avalée,

Si que li queurt à val comme grosse rousée.
Quant Loéys l'entent, si l'en a resgardée.
Une si grant pitié s'en est el cuer entrée.
Ja dira tel parole qui iert abandonnée :
— « Pucele, dist li rois, ne soiez esgarée !
Ge ne leroie mie pour noif ne pour gelée,
Ne pour l'or et l'argent, qui est en ma contrée,
Que mèsaille à Paris : s'iert vos terre aquitée,
Sé par acorde n'est ou par pès divisée.
Si que vous remaindrez royne couronnée. »
Ele l'en chut au pié : il l'en a relevée.

— « Seignours, dist Loéys, dirai vous mon cou-
[rage.
En ce que s'i remaing', aurai molt grant domage.
Or ne vous ennuit mie d'escouter mon langage.
Espaigne est orgueilleuse et la terre sauvage :
De mes meillors barons y ai éu outrage.
Au roi Tiébaut avons tolu son héritage,
Et à nostre part tret grant gent de son barnage.
Ne peut vers nous durer, s'il ne s'enfuit à nage.
Mès or est repériez à mervilleus parage.
D'Espaigne i sont li Turc montanier et évage,
Et cis d'outre la mer de la terre à l'Aufage :
Il ne nous promet mie ne pès ne amistage.
Combattre se voudra : bien connois son usage.
Ja ne laira la guerre à jour de son aage,
S'on ne li fet tel plet, dont il ait seignorage.
Je loe, et si le veuil, que l'en quiere .I. message,
Qui voist à Nondonois ès plains sur le rivage,
Et die au roy Tiébaut et au félon lignage,
Qu'il viegne à nous parler sous la selve ramage,
A la Roche Alory, vers Tabrie el bosquage.
Séurement sans armes en pren ge le voiage :
Quar ne vuel qu'on y die ne orgueil ne outrage ;

Mès tout aussi en pès com en .I. hermitage.
Savoir veuil de Tiébaut s'il a el cors la rage ;
S'il est vers moi oscur, tost me raura ombrage.
Et s'il veut pès avoir, tost li rendrai mon gage »
— « Sire, dient François, ci n'a point de folage.
Conseil avez doné de molt grant vasselage. »

Au conseil Loéys se sont tenus François.
— « Qui fera cest message? » ce dist le quens
[de Blois.
— « Bien le saurai trouver, ce respends le rois :
Gufroy le fils Henry, qui est sage et cour-
[tois (1) :
Amis, dist Loéys, alez à Nondinois :
Amenez avec vous Gautier de Vermendois.
Dites Tiébaut d'Arabe et as Turs de Valdois,
Vers la Roche Alory, lès Tabrie el chaumois,
Tous y viegnent ses homes Arrabis et Persois.
N'i aportent clavain, ne dart ne arc turquois.
Ja n'i aura mellée por mot tant soit gréjois.
Là irai contre lui, moi et ma gent de prois,
Flamenc et Hanuier, Bourgoing et Lorrenois,
Engevin et Breton, et Normant et François. »
— « Sire bien li dirai, » ce li respont Gufroys.
A tant a pris congié : si s'en part sans tardois.
Déhors les paveillons montent ès palefrois.
A Nondinois s'en vont parmi les genestois.
Là trouvèrent Tiébaut, qui est en grans effrois,
Le meilleur Sarrazin qui lors fust en leur lois.

(1) Il s'agit de Geoffroy de Berry. — Fol. 261, v°, 7188.

SIXIÈME CHANSON.

—

Ce fu el mois de may que la rose est fleurie,
Que le rossignol chante, et li oriol crie;
Chançon ferai nouvele et de grant seignorie;
Quar je fus une fois à Clugni l'abaïe;
Si trouvai là .I. livre de grant ançoiseurie,
Qui fu fait et escript dès le temps Jérémie.
Mainte istoire y trouvai et mainte prophétie;
Et g'i verseillai tant que g'i trouvai la vie
Si com le roy de France ala à ost banie,
Et Guillaume d'Orenge pour secourre Candie,
Quant partirent du siége Tiébaut d'Esclavonie,
Et l'aumaçour de Cordes, et le roy de Bougrie.
La bataille fu grant, assez l'avez oye;
Moult y ot mors de Turs et de François partie.
Tiébaut fut desconfis et sa gent mal baillie;
Puis remanda ses hommes en la grant Orcanie.
D'iluec en .IIII. mois tant ne tarda il mie;
Rot il .C. M. Turs, qui furent en s'aïe.
Or puent li François querre chevalerie;
Quar ja devers Tiébaut n'iert la guerre fénie,
S'on ne li fet tel plet, que ne le contralie.

Molt fu prudens Tiébaut; si sot bien guerroier
Son anemy grever et son ami aidier. [(1),

(1) Ce passage se trouve dans le manuscrit de Notre-Dame, fol. 65, verso.

Molt jousta bien de lance quant sist sus bon
[destrier ;
Bien sot férir d'espée grans cops sans menacier ;
Onques par grant estour ne se volt esmaier ;
Et quant il s'empartit, n'i ot nul recouvrier ;
Et sot molt bon preudomes amer et tenir chier ;
El fu sages, et humbles, et dous à acointier;
Donnéour y ot large et molt bon vivandier ;
Ne onques ne véistes .I. tout seul chevalier
Qui plus se puist d'armes péner et traveillier ;
Ne que moins s'en vantast le soir après mangier.
De toutes courtoisies fist sur tous à prisier ;
D'eschès sot, et de tables, d'ostoir et d'esprevier.
De bois et de rivière sot molt et de chacier,
Et par ces grans forets berser et archoier ;
Et s'il vit bele dame, bien s'i sot acointier;
Sé li dona s'amour, ne l'ot pas par tencier,
Mès par beles paroles et par bel dosnoier.
Et qui vous en diroie, en lui n'ot qu'enseignier ;
Sé il créist en Dieu, qui le mond doit jugier,
Mieudre prince de lui n'entra onc en moustier
[(1)......

Tiébaut, le roi d'Arabe, qui maint home a pené,
Ne sembla pas le jour prince deshérité :
Chaucié fu et vestu d'un drap de soie ouvré,
A la guise de France taillié et gironné ;
Un mantel sébelin ot li rois aflubé
Que fées orent fait el règne de Caldé.
Bel ot le cors et grant ; et fu de bon aé.
Ne porquant ja avoit XXX ans escu porté :

(1) Le messager de Loéys a été reçu par Tiébaut : celui-ci accepte l'entrevue proposée : il s'y rend.

Les cheveus avoit noirs et lons jusqu'ès baudré:
Et si furent de cheines par liex entremellé.
N'avait pas de toaille le chief enveloppé,
Ainsi comme ont li Turs devers mont Guiboé:
Ains y avait un cercle de fin or esméré,
Dont les pierres d'entour getoient grant clarté.
Sus un palefroi sist petit, bien enselé:
Li doi arçons sont d'or; si furent trageté
Et la soursele en fu d'un vert poile loé,
Dont les œuvres sent blanches com lis en esté.
Le frain et li lorain n'eust on attaché,
Que en donast .C. mars de fin argent pesé.
De pierres précieuses y avoit grant planté,
Saphirs et esmeraudes plus vert qu'erbe de pré.
Sé il créist en Dieu, qui le monde a sauvé,
Il n'eust meillor prince en la chrestienté.
.I. tout seul compaignon a avoec lui mené;
Et vint devant François, qui moult l'ont esgardé.
Adonc l'a moult li uns à l'autre au doit monstré,
Pour ce qu'il ne l'avoient onc vue desarmé.
Loéys vat en contre, qui molt l'a honoré:
Mie ne le besa: mès il l'a acolé.
En riant l'a le rois de Mahom salué;
Quar Tiébaut ne créoit la sainte Trinité.
Cil li rent son salut, qui molt l'a encliné.
A une part se sont en mi le champ torné;
Ançois qu'il départent aront molt devisé.

Le jour fu bel et cler et le soleil luisans:
Le doi roy sont ensemble les la roche as Jaians,
Les .I. viex chastelet que fist Kahus li grans.
Tiébaut fu molt adroit; si sot parler roumans,
Et nostre roy de France soultis et entendans.
Li un regarde l'autre et montre biaus semblans:
— « Sire, dist Loéys, moult estes guerroians,

Et d'armes et de cors péneus et traveillans ! »
Et Tiébaut li respont com hom apercevans :
— « Par ma foy, biau dous sire, mès vos trop
[conquérans,
Que assis nos avez bien a passé XII ans.
Je ne s'ai s'à tous jours y esterez manans.
Mès trop y amenastes Oliviers et Roullans.
Nous ne quidions mie qu'en France en eust tans.
Molt là avons trouvés félons et mal faisans,
Tost que nostre domage y est apparissans.
N'en poons mès fouir sans nès et sans chalans ;
Et sé vous par la mer enchaucez les fuians,
Dont nous convient avoir et dromons et cha-
[lans,
Qu'outre ne passeroit cheval, tant fust tirans. »
Et Loéys respont com hom humilians,
Qui est courtois et sages (n'onques ne fu vantans):
— « Ja envers vous, dist-il, n'en serai mena-
[çans :
Mès tant vous di ge bien, ja n'en serai célans,
Molt poise à tiex y a que ci sui demourans.
Ne cuid qu'en mon ost est gent, fors les Normans,
Volentiers n'escriassent l'enseigne as retournans !
Ne sai porquoi je fusse des autres escusans,
Sé je de nos miesmes n'estoie connoissans.
Certes molt ne serois de l'aler désirans ;
Mais ge ai dam Guillaume d'Orange convenans
Que n'en irai arrière, s'il n'i est assentans.
Par poi que je ne di qu'or en sui repentans ;
Quar ne quidoie mie que fussiez si souffrans. »
Et dam Tiébaut d'Arabe li respont tout rians :
— « Sire, par cele loy en qui ge sui créans,
Plus en est angoisseus mes oncle l'amirans ;
Il dit tant a vesqui que viex est et ferrans ;
Volontiers reverroit sa fame et ses enfants,

Ses bois et ses rivières, et ses ostoirs prenans,
Et ses autres déduis, et ses faucons volans....(1)

Un petit vous lairons des Turs à ceste foys:
Si vous dirons du roy Tiébaut et des François,
De Loéys de France et des Aymeriois,
Qui en un plain estoient logiés de lès .I. bois,
D'en coste Sarmagan, qui seit sus le rochois.
Desous est la rivière, qui court sus le gravois.
.I. matin se leva dom Guichart le courtois,
Et Fouques, et Bertran, et Gyrart d'Aminois,
Et le Povre-Véu, qui molt ama nos lois :
« — Seigneurs, ce dist Guichart, ja a el près du [mois
Que séjourné avons sans endosser conrois.
Et si nous sont molt près li Turc et les Yrois :
Si vous proi, par le Dieu qui fu mis en la crois,
Qu'alons à leur encontre ; et dam Tiébaut li rois
I trametra des siens, qui sevent les destrois. »

Quant le Povre-Véu son cousin entendi :
— « Seigneurs, dist-il as autres, avez vous le oy?
Il a droit, par le Dieu qui onques ne menti!
Plus a de .III. semaines que arrivames ci;
Onques puis Sarrasins ne furent estourmi.
Il pevent molt bien dire que somes endormi.
Bien deussent puis estre .IIII. fois assailli
Les murs de Babiloyne du palès seignori.
Certes ce poise moi, nous i metons détri.

---

(1) Louis propose à Tiébaut de conquérir à son profit le royaume de Babylone, s'il veut renoncer à celui de Candie. Cette proposition est acceptée. La paix se conclut. Anfélise se réconcilie avec son frère. Les deux armées s'embarquent pour l'Orient, et la guerre recommence.

Or fesons une chose, que je vous loe et pri;
Prenons XX. M. François, qui soient fervesti :
Si les alons requerre com vassal esbaudi;
Et nous les trouverons, je croi, bien près d'ici.
Aval parmi la terre fesons lever le cri. »
Et Loéys respont : — « Par ma foy, ge l'otri. »
Lors s'armèrent François parmi le pré flori :
Chascun monte el destrier courant et arabi;
Devant portoit l'enseigne de la Montaigne Guy :
Et sont issu de l'ost .I. jour de samedi.
Li un d'euls à l'autre a fié et plévi
Qu'il ne verront France, dent ièrent parti,
Ains aront maint Païen et féru et laidi.
Tant chevauchent ensemble que près fu de midi;
Lors regardent sus destre; s'ont maint Païen [choisi.
Plus sont de XXX. M. du lignage haï.
Dist le Povre-Véu : — « Ge ne tien pour ami,
Qui ne metera poine qu'il soient desconfi ! »
Ainsi dient Païen ; et moult sont acati.
A ce mot s'aprochièrent li mortel anemy.

Codroès a choisi nos François en la plaigne (1),
Puis a dist à ses homes : — « Esgardez quel [compaigne !
C'est le Povre-Véu et Guy de la Montaigne.
Faire cuident anui à nous dure bargaigne.
Il sont bien XXX. M. de la geste Griphaigne.
Çà les a amenez le roy Tiébaut d'Espaigne.
Mès ançois qu'il s'en aillent hors de ceste cham- [paigne,
Veut que chascun de nous sa grosse lance y fraigne.

---

(1) Codroès est le neveu du soudan. Ce nom est une altération de Chosroès.

Si que mès ne soit jour que France ne s'en
[plaigne. »
— « Si ferons nous, biau sire! » chescun cria
[s'enseigne.
Lors s'avance .I. Paien qui fu nez en Sartaigne,
Et fiert un soudoier, qui estoit d'Alemaigne;
Que l'aubert li faussa, qui fu fait en quackaigne:
Le pis li a trenchée, et le cuer et l'entraigne.
L'enseigne, qui iert blanche, en sanc vermeil
[li baigne.
Mort l'abat estendu, et son cheval méhaigne.
Puis cria hautement: — « Ge veuil cist nos remai-
De cest primerain cop est la nostre graaigne. »[gne.
Quant Guichart l'a véu, tout le cuer li engraigne.
Il a dit au Païen: — « Le cors Dieu te souffraigne!
Or ne leroie mis por l'onnor de Bretaigne
Que tu ne le compères, comment que le plet
[praigne! »

Molt fu dolent Guichart, quant celui vit mourir:
Il broche le cheval; le Païen vet férir
Que l'escu de son col a fait fendre et croissir.
El cors li met la lance; le cuer li fait partir.
— « Outre, dist-il, mal glous! Diex te puist
[maléir!
Jamès en Babiloyne ne pourras revertir. »
Là véissiez les osts d'ambes dues parś frémir,
Maint escu et maint hiaume à fin or reluisir,
Et mainte enseigne blanche contre le vent balir.
Qui lors véist François vers Sarrasin guenchir,
Et Guy de la Montaigne de son escu couvrir,
Et férir de l'espée, lancier, et escrémir,
Et les autres François de toutes parts venir!
La véissiés Païens fièrement envaïr.
De la noise, qu'il font, tout le val font tentir.

Vers les Frans ne se pevent les Sarrasins guérir
Qu'il ne les conviegne arrière ressortir.
Là oïssiez ce jour maint olifant bondir,
Timbres sarrasinois et trompes retentir.
Sarrasin se rassemblent, où n'ot qu'espoorir
Por les mors, dont tant voient à la terre gésir.
Et les barons françois, que Diex puist bénéir,
Se combattent ce jour par force et par aïr,
Tant qu'il fu près de l'eure qu'il dot à vesprir.
Codroez esperone ; destrier fait saillir ;
Et molt bien se cuidoit de l'estour départir,
Quar molt ot bon cheval por son cors garantir :
Mès le Povre-Véu ne le voult consentir :
Ains li dona tel cop, tout le fist étourdir ;
Et parmi la cervele li fist le sanc issir ;
Et à terre l'a fait du cheval mort flatir.

Bien le firent François, li vassal aduré ;
Et encontre Païen se sont bien esprouvé.
Au durement férir furent desbareté.
Onques des .XXX. M. de la gent Codroé
Il n'en remestrent .IIII. que ne fussent navré.
Jusques en Babiloyne n'i ot resne tiré.
Li auquant descendirent sous le pin au dégré,
Et montent en la sale de vieille antiquité.
Quant voient le soudan, dit li ont et conté :
— « Onques, puisque Mahom ot le siècle estoré,
Ne véistes mès gens de tel nobilité,
Ne tel ost assemblé en trestout vostre aé.
Codroé vous ont mort et des autres planté.
Jamès à cest domage ne verrés restoré :
De .XXX .M. Païens ne sont mie eschapé
II. C. qui entier soient ; ce sachiez de verté. »
Quant l'Amirant l'entent, le vis l'en est mué ;
Sa barbe en a jurée, dont le poil est mellé,

Qu'à els se combatra ains le tiers jours passé.
Et Frans sont reperiés et rengiez et serré :
De l'or, et de l'argent, et de la richeté,
Des chevaus et des armes en mainent à plenté.

En Babiloyne mainent grant duel tuit com-
Et fermèrent les portes à mont et en aval. [munal
Le roy soudan apele son mestre séneschal :
— « Prenez .XL. M. de la gent principal ;
S'alez l'ost estourmir demain ains l'ajournal.
Sé le piour avez vers la gent desloial,
Je vous secourrai tost armé sur mon cheval. »
Lors se queurent armer cele gent criminal,
Et issent de la vile : molt font grant batistal.
L'estendart enmenèrent couvert d'Inde cendal.
Quatre olyfans l'emportent, qui furent parigal.
Clos fu de cuir bouilli à or et à esmal.
V. C. Turs ot dedens, qui furent moult vassal.
Chescun tint arc-baleste ou arc turquois poignal;
Et ot bien atourné chescun son fénestral.
Sé Dame Dieu n'en pense, le père espérital,
Cis feront as François .I. demage mortal ;
De quoi morra maint prince de grant terre chasal !

Or sont Païens issus de la cité garnie :
Et sont .XL. M. de gent de fer vestie.
Le jour est apparus et l'aube est esclarcie.
En un bois s'embuschent cele gent païenie.
Leur cembel envoièrent ; si ont l'ost estourmie.
El premier chief fu Maldras d'Etrenchie ;
Cil ot .M. chevaliers, qui furent en s'aïe,
Et .II. M. Sarrasins, qui sont de sa mesnie :
Siques à l'ost de France n'i ot resne sachie.
Devant le tref Tiébaut de soie d'Aumarie,
Vet férir un François de sa lance fourbie.

Mort l'abat estendu : à haute vois s'escrie :
— « Quant passastes la mer, vous féistes folie,
Quant quidastes conquerre de nos terres partie ! »
Quant Tiébaut l'entendi, n'a talent qu'il en rie.
A plus de .II. C. cors fait sonner la bondie.
François queurent os armes comme gent esbaudie,
Et montent ès chevaus ; ne s'asseurent mie.
Et Maldras s'en retorne avec sa gent haïe,
Et François les enchaucent, qui molt ont grant [envie
De fère les païens mourir à grant haschie.
Mès, sé n'en pense Dieu le fils Sainte Marie,
Ainçois qu'il repairent, oront mestier d'aïe !

Li Sarrasins s'en vont, à qui soit lait ou bel,
Et François les enchaucent, qui mainent le cem- [bel.
Fouques sist sus Rufin ; l'escu tient en chantel ;
Et mist lance sus feutre, destort le penoncel.
Devant Bertran le conte vet férir Mirabel,
.I. Sarrasin felon du puys de Mongibel.
Ne le pot garantir ne heaume ne clavel,
Ne li trenchast le piz, le cuer et le fourcel ;
Si que mort l'abati delez .I. arbrissel.
Et le Povre-Véu sist armés sus Sorel,
Et fiert un Sarrasin adoubé de nouvel,
Si que mort l'abati au travers d'un ruel.
Et Girart trait l'espée, dont trenchent li costel,
Et vet ferir Maldras sus son escu nouvel,
Qu'il li trenche la coiffe et espant le cervel.
Tant les ont enchauciés le plain et le vaucel,
Que li agait leur saut ensemble d'un bosquel,
Et fièrent .IIII. mil devant com un tropel.
Sé le Sire n'en pense, qui sauva Daniel,
Il y aura anui des François grant maisel !

Quant François aperçoivent qu'ainsi furent sor-
[pris,
Et que trop avant sont courus sus Arabis,
Lors brochent touz ensemble plus de LX et dis
Les lances abessies sur les chevaus de pris.
Chescun fiert .I. Païen sus escu vert ou bis,
Trenchent cuers et courailles, les testes et les pis:
Maint Turc y fu ce jour affolé et mal mis.
Mès encontre .I. François sont Païens .XXVI.
— «Seignors, ce lor a dit Girars de Commarchis,
Quar mandons le secours au bon roy Loéys,
A Guillaume mon oncle, qui molt est mes amis.
Et s'il tost ne le font, à la mort serons mis,
Ou menez en prison el règne de Hutis.»
Quant Fouques l'entendi, n'i ot ne geu ne ris.
.I. soudoier apele, qui avoit non Henris:
— «Alez dire au bon roy du lignage Anséis,
Sé ne nous fait secours ainçois qu'il soit midis,
Jamès ne nous verra ne allegres ne vis.»
Li vassal s'en tourna: de l'aler fu hastis;
Et vint au tref royal, où l'aygle d'or fu mis;
Trouva le roy des Frans de sous .I. pin assis,
Où jouoit as eschés à Tiébaut l'Arabis.

Le messager descent sous le pin en l'ombrage:
Le roy a salué et dist en son langage:
— «En non Dieu! Roy de France, trop festes
[arestage.
Venistes vous ça outre pour reposer en guage?
Par ma foy! pas ne dorment li Sarrazin marage:
Ains jurent Mahomet qu'il vous feront dommage.
Bien sont XI. M de pris et de parage:
As François se combattent vis à vis el praiage.
Sé briement n'ont secours, chescun i laira gage.»
Quant Loéys l'entent, teint en ot le visage:

Dame Dieu a juré, qui le fist à s'ymage,
Qu'il les secourra en cest pélérinage.
Tantost vesti l'aubert, qui fu fait en Quartage :
Et Tiébaut se radoube, avoec li son barnage.
Loéys est monté el destrier aufage,
Qui plus queurt à besoing qu'autre beste sauvage.
Cist feront au soudan et ennuy et hontage.
Merveille sera grant, sé du duel n'en esrage ;
Quar par els il perdra molt de son héritage ;
Si qu'il l'en conviendra fuir par mer à nage.
Or chevauchent ensemble et li fol et le sage.
Guillaume les conduit, qui moult ot vasselage,
Et Tiébaut l'Arabi, qui savoit maint passage.

Or chevauchent ensemble liez, et joiant, et
[baut,
Babyloine ont saisie, dont li mur furent haut :
— « Hé Diex ! dient François, com cele cité vaut !
Qui or l'auroit conquise, com fait auroit bon
[saut ! »
L'aube fut molt série : ne fesoit pas trop chaut.
Guillaume le regarde, et a choisi l'assaut.
Des nos, qui se combattent, l'un à l'autre ne faut :
A Loéys les monstre et aussi à Tiébaut.

Li Sarrasin de Perse voient l'ost aprochier ;
Et Bertran esperonne ; vot férir le premier.
Tant com bante li dure, l'abat mort el gravier.
Et le roy Loéys lait courre son destrier,
Et fiert .I. roy de Perse en l'escu de quartier ;
De sous la boucle à or li a fet péçoier.
Mort l'a fait à la terre devant lui trébuchier.
A haute vois escrie : — « Férès i, chevalier !
Bien devons Babiloyne au jour d'hui chalengier,
Et abatre l'orgueil de la gent lauressier. »

Lors véissiez François sus Païens desrangier,
Et occire, et abatre, et à fin détrenchier.
Tout droit en Babiloyne s'en vont doi messagier :
A l'Amirant contèrent l' mortel encombrier :
De ses homes, qu'il a perdu sans recouvrier,
Jamès ne verra nul saisi, ne sauf, ne entier,
S'il ne sont secouru tantost, sans délaier.
Quant le soudan l'entent, près fut de l'esra-
[gier.
Il a dist as messages : — « Ne l' me devés noier !
Combien puent ils estre? Sont il .XXX. millier? »
— « Oil plus de .C. mil, tant les oy prisier.
Onques gens ne véistes si bien appareillier.
.I. vaut quatre des nos par ses armes baillier.
Par Mahom ! vers leur cops ne vaut arme .I. dinier.
Il ne fièrent sus hiaume, tant soit de dur acier,
Que tost n'aient fendu jusques au hénopier. »
Lors respont le soudant : — « Or nous en veuille
[aidier
Mahomet le puissant, qui doit le mond jugier ! »

Quant le riche soudant ot la desconvenue,
Que sus lui est par ire l'ost de France venue,
Lors s'arma d'une broigne, qui la maille ot menue,
Et a ceinte l'espée, qui bien iert esmoulue ;
Et a l'yaume lacié sus sa teste chenue ;
Puis a prise sa targe ; à son col l'a pendue :
Lors monte el destrier, qui forment se remue.
C. M. Païen s'armèrent, qui li feront ajue.
Puis issent de la porte sans nule retenue.
Mès n'i rentreront mès : ains iert la cist rendue.
Siques à l'ost des Frans est leur force venue ;
Et chascun fiert, et jouste, et d'occire s'argue.
Roy Tiébaut a l'enseigne au soudant connéue ;
A Loéys la monstre tantost com l'ot véue :

— « Rois, dist-il, or nous est molt grant paine
[créue ! »
Et Loéys respont : - - « Chier leur sera vendue !
Tous les convient passer parmi m'espée nue ;
Ancui sera destruite cele gent mescréue ! »

Molt par fu grant la noise de cele gent averse :
Guillaume point, et broche, et la lance abesse,
Et vait férir un roy, qui vers François s'engresse.
Cil portait le dragon au roy soudant de Perse.
Et Guillaume l'enchauce, qui ne fine, ne cesse.
Sur l'escu le féri, dont à or fu la fesse,
Qu'il li trenche au travers, et l'aubert li dépesse;
Mort l'abat du cheval : onques n'i ot confesse.

Mout fu fort li estour et dure la bataille :
Ce jour y ot trenchié tant pis, tante couraille,
Mainte teste copée à toute la ventaille. [quaille.
Li François les enchaucent com espervier la
En Babiloyne entrassent : mès il i firent faille.
Car Tiébaut et sa gent, qui bien i fiert et maille,
Fu par devant la porte, où forment se travaille.

Dolens furent Païens, quant se virent forclos.
Li nostres leur détrenchent les membres et les os.
Roy Tiébaut alongea son espie qui fu gros ;
Fiert l'Amirant de Perse sus l'aubert de son dos;
Onques ne li valu une fueille de bos. [si os ?
Puis li dist par contraire : — « Comment fustes
Hui perdrez Babiloyne ; i cherra vostre los. »

Quant li Sarrasin virent nos François si aidans
Que durement les fièrent des lances et des brans,
L'Amirans fu navrés, qui estoit leur garans.
Lors véissiez Païens angoisseus et doutans,

Les uns mors et navrés, et les autres fuians.
— « Par foy! dist l'un à l'autre, Mahom nous est nui-
Lors véissiez Païens de toutes pars fuians. [sans! »
Les François les occient et Tiébaut l'Aufriquant:
Li Amirant s'en fuit: plus n'i est demourans.
Et guerpist Babyloine courociez et dolans.
O lui s'en vont si home, mès ne sai dire quans.
Tout droitement à Cordes s'en vont en leur cha-
Le soudan descendi, qui fu vieux et ferrans. [lans.
Contre lui vint son frère Jonas, qui fu poissans (1).
Là séjourna .I. mois ains qu'il en fust partans.

Par devant Babyloine et merveilleux estour;
Païen et Sarrasin i sont en grant dolour,
Quant il voient fuir l'Amirant leur seignour,
Et voient roy Tiébaut, qui leur a fet .I. tour,
Tout droit devant la porte, qu'il n'i facent retour.
Là furent esmaiès les grant et li menour;
Et François les accueillent, qui sont bon féréour:
Plus de XX. M. Turs y ont occis le jour.

Quant ceuls de Babyloine ont veu le sourfait,
Que li nostre François ont de lor gent fait,
Tous cels de la cité se sont d'une part trait;
Et dist li un à l'autre: — « Li Amirant s'en vait;
Jamès de ceste guerre ne verrez escu frait.
Envers le roy de France nous convient fère plait,
Et envers trestous ceus qui sont de son atrait,
Par ainsi que du tout soient lor voloir fait.
Gardez quel n'i ait mès lancié, féru ne trait. »
Chascun Païen fist bien semblant qu'il s'esmaiait:

(1) Il y a peut-être ici un jeu de mots.

Il mistrent jus leur armes : n'i ot crié ne brait.
Le plus mestre d'euls tous à Loéys s'en vait.
Si li crie merci, qu'il ne soient deffait,
Et il li renderont la cité entresait.

Roys Loéys est liez, quant la nouvele entent.
Il fet crier son ban, et aferme et défent
Qu'il n'i ait mès touchié .I. tout seul de lor gent.
Et cil li acréantent, qui n'en sont pas dolent.
Lendemain fu la feste du baron saint Vincent :
Il apêle Tiêbaut ; Babyloine li rent.
Molt i ot feste grant à son couronnement.
En Babyloine entrèrent les .II. rois liément :
Au plus mestre palais rois Loéys descent,
Et Tiébaut, et Guillaume, et François ensément.
Furent tous herbergiés et bien et richement.
Les homes de la vile leur ont fet maint présent
D'or fin et de vessiaux, de poiles et d'argent.
A Tiébaut s'alièrent tresluit communaument
Et li jurèrent foy et firent serement.
Ce jour porta couronne roy Tiébaut hautement.

Riche estoit Babiloyne, quant François y en-
[trèrent,
Et d'or fin et d'argent grant foison i trovèrent.
As soudoiers de France largement en donnè-
[rent.
Tant en ont povre et riche qu'à poine l'empor-
[tèrent.
Ceuls qui orent sommiers, très bien les en
[troussèrent.
A joie hautement roy Tiébaut couronnèrent.
Quant il orent mangié, et des tables levèrent,
Loéys et Guillaume leur oirre aprestèrent :
Et Fouques, et Bertran, ceus qui plus li ièrent,

A Tiébaut l'Arabi le congié demandèrent.
Les .II. rois font grant duel , quant il se dése-
[vrèrent.
Leur avoir, leur service moult s'entreprésentèrent.
L'un ne faudra à l'autre, de ce s'asseurèrent ;
Sus la loy , que il ont, ambedui le jurèrent.
Après entrent es nès et en mer s'esquipèrent.
Sages mariniers orent, qui molt bien les guièrent.
A .III. lieues d'Orange à grant joie arrivèrent :
Avec Guibourc la franche bonement s'ostelèrent.
Li rois et ses barons en France retournèrent :
Quant il i sont venus, à joie i demourèrent.

FIN.

NOTES

Sur les noms d'hommes, de villes et de pays qui se trouvent dans le Roman de Foulque de Candie.

A.

Acarin de Monlus. — Herbert donne ce nom à un prétendu neveu de Tiébaut. — Les chroniqueurs du Moyen-Age appellent quelquefois les Arabes Agarini, c'est-à-dire descendants d'Agar. Les habitants de l'Arabie reconnaissent comme souche de leur race Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Il y avait dans le XIII[e] siècle, à Cavailhon, en Provence, une famille qui portait le nom d'Agar. En 1291, Bertrand d'Agar était viguier de cette ville.

Acoparts (Les). — Surnom donné aux Sarrasins.

Agenois. — Pays d'Agen. — Un beaucent d'Agenois : coursier du pays d'Agen, alors fort estimé.

Aigle d'or. — Au sommet de la tente de Loys s'élève l'aigle d'or; sur la tête de l'impérial oiseau brille l'escarboucle. — Les tentes des autres guerriers sont faites de drap rayé, ou échiqueté, c'est-à-dire, à carreaux.

Aiguilant (Cornez d'). — Guerrier païen. — Il y a en Espagne une famille du nom d'Aiguilar ou Aguilar.

Aimeriois. — Descendants d'Aimery de Narbonne. — Voyez ce nom.

Aimers. — Nom des chefs arabes auxquels Desramés promit la main d'Anfélise. C'est aussi celui d'un des sept fils supposés d'Aimery de Narbonne.

Aimery. — Disons un mot du célèbre Aimery de Narbonne. La famille de ce nom, l'une des plus anciennes du royaume, a pour prénom traditionnel celui d'Aimery. Comme celui de toutes les autres vieilles races, son berceau se perd dans la nuit des temps. Qu'elle ait commencé son histoire avec les luttes des Français contre les Sarrasins, personne n'en doute. Parmi les guerriers contemporains de Charlemagne qui luttèrent contre l'invasion musulmane, se trouve un comte Aimery : du moins peut-on traduire ainsi le *comes Haimricus* dont parle Eginhard. Ce nom, dans les textes cités par Dom Bouquet, s'écrit tantôt Amricus, Adimricum et Amry. Quoi

qu'il en soit, le comte Haimry fut fait prisonnier par les Sarrasins, et en 810, Hamkam, émir de Cordoue, que l'historien de Charlemagne nomme Abulaz, le mit en liberté. — L'auteur anonyme de la *Vie de Louis le Débonnaire* place parmi les généraux qui marchèrent en Espagne sous les ordres de ce prince, dans les campagnes de 807 et de 808, un comte nommé Hademarus ou Hademaire, qui est peut-être Aimery. Il prit part au siége de Barcelone et à celui de Tortose.

Depuis, nous voyons la ville de Narbonne gouvernée et administrée par des comtes du nom d'Aimery. A l'époque dont nous parlons, de 1200 à 1221, Aimery, vicomte de Narbonne, marchait avec les troupes royales contre les Albigeois : c'était donc un contemporain, un allié de Guillaume d'Orange. Dans la *Chanson de Garin de Montglave*, le poète fait du premier Aimery de Narbonne la souche de tous les preux de cette glorieuse geste, qui fournit tous les preux du cycle de Guillaume d'Orange. Il avait pour aïeul un autre Aimery de Narbonne, qui avait épousé une damoiselle nommée Hermengarde.

Aimery de Narbonne, le héros des chansons de geste, aurait eu sept fils, dont trois seulement figurent dans notre roman : Guillaume d'Orange, Bernard de Brabant et Beuve ou Bovon de Commarchis.

Herbert ne lui donne nulle part pour femme Hermengarde; mais il laisse entendre qu'elle est la mère de ces infatigables paladins. Il lui donne Pavie pour lieu de naissance, et de là ses éloges sans fin pour la race du Lombard.

Aymery aurait été père d'une fille mère de Vivien et aïeule de Foulque de Candie.

On voit encore dans ce mélange du vrai et du faux la lutte de l'histoire contre le mensonge intéressé.

Alischans. — Sous ce nom on désigne un ancien cimetière situé près de la ville d'Arles. Si on en croit l'historien espagnol Roderic Ximenès, près de la ville d'Arles fut livrée, vers 730, une grande bataille : les Sarrasins furent vainqueurs, et les chrétiens reçurent la sépulture dans l'Aliscamp. On croyait qu'ils avaient gagné les palmes du martyre; aussi, les fidèles allaient-ils encore, dans le XIIIe siècle, visiter leurs tombeaux. — Les auteurs arabes sont moins précis que Roderic (1). — Nos chroniques racontent qu'en 793, Guillaume,

(1) *Histoire des invasions des Sarrasins en France*. REYNAUD, Paris, 1836, page 39.

gouverneur de Toulouse, fut battu par les Sarrasins commandés par Hescham, à Villedaigne, près de Narbonne. Delà peut-être la légende de Roderic. — Alischans est peut-être une dérivation d'*Elysei Campi*. Ce serait alors un cimetière romain. Les monuments qui le couvraient auront attiré l'attention des légendaires et des poëtes. Peut-être un martyr de la primitive Eglise y fut-il enterré. — Dans la *Chanson de la geste des Aimeriois*, la bataille d'Alischamps est le pendant de Roncevaux. Dans les légendes carolingiennes, elle forme à elle seule une des branches de la *Chanson de Guillaume au Cornet*. C'est à ce poëme que se rattache, comme point de départ, celui de *Foulque de Candie*.

Alexandre. — Alexandrie, ville. — Alexandre le Grand.

Alexandre (Margaris, roi d'). — Nom d'un guerrier païen que le poëte suppose roi d'Alexandrie en Egypte.

Alexandrin (Poile). — Etoffe fabriquée à Alexandrie.

Alixant. — Alexandre. — Alexandrie en Egypte.

Allemaigne (Gaudin d'). — Guerrier chrétien. — Ce nom se retrouve dans plusieurs chansons de geste.

Allemaigne (Bayard d'). — Cheval bai d'Allemagne.

Alory (La Roche). — Sous Charlemagne, l'Aquitaine eut pour gouverneur un comte nommé Adaloricus ou Alory. Il fut le prédécesseur de Guillaume, le conseiller de Louis le Débonnaire. — En 718, un chef arabe, nommé Alhaor, fit, en 718, des excursions en Languedoc, s'avança jusqu'à Nismes, dévasta et dépeupla le pays (1). Enfin, il y a en France, en Espagne et en Sardaigne des lieux nommés Aloria et Aleria.

Alune (Gaudin d'). — Chevalier chrétien. — Aluna, ville.

Alyon (Corsuble, roy d'). — Ce chef païen est de la race Floriont; il a pour femme Clarisse o le vis cler. Herbert lui donne les surnoms de le Jaïs, le Jaiant ou le Géant. Il est tué par le Povre-Veu. — Dans d'autres romans de la même sorte, nous retrouvons Corsuble et Côrsoult le Géant. Dans le *Couronnement du roy Loéys*, c'est lui qui a l'honneur de couper le bout du nez à Guillaume. Herbert Leduc n'aurait pas manqué de rappeler ce détail, s'il n'eût pas été soit de pure invention dans l'origine, soit ajouté plus tard par un mauvais plaisant.

---

(1) REYNAUD, p. 12.

Amicafles. — Surnom donné aux musulmans.

Aminois (Droes, quens d'). — Chevalier chrétien. — Ce poète le nomme ailleurs Dreux d'Amiens, puis il ajoute :

Nez fut d'Amiens, ainsi cuid qu'il ait nom.

Amir, amirant, amirail, amirajus, amiraius. — Ce mot vient de la locution arabe *Emir-alma*, émir de l'eau. De là notre mot amiral. —*Emir-alma* est un mot, pour ainsi dire, moderne dans l'idiome arabe. Les habitants de l'Arabie ne faisaient, dans l'origine, la guerre que sur terre ; ce n'est que dans le VIII[e] siècle que l'appât du pillage les conduisit à faire des courses de pirates.

Amoraives, Amoravis, Amorables.— Sous ce nom, l'auteur désigne les races moresques soumises à la dynastie des Almoravides. Cette famille avait pour chef Taschefin, fondateur de Maroc. Il vivait dans le XI[e] siècle. Son fils passa la mer pour venir secourir les musulmans d'Espagne.

Amoravie. — Le Maroc.

Anfélise. — Héroïne du roman. — Sa mère, veuve de Largalis, père de Tiébaut, s'est remariée. Anfélise est issue de son second mariage. Elle n'est donc que sœur utérine de Tiébaut. Cette combinaison du poète a pour but de diminuer l'odieux de sa trahison. — Son père, qui n'est pas nommé, avait une sœur que Tiébaut a épousée.

Angevin (Giefroy l'). — Voyez *Anjou.*

Anglois. — Les Anglais jouent un très-petit rôle dans ce roman. Il aurait dû toujours en être ainsi dans notre histoire. Parmi les chevaliers chrétiens, nous comptons cependant Aubery li Anglois, Gillibert ou Gerbert li Anglois de Montloon.

Anglois (Richard l'). — Ce nom d'un chevalier chrétien est un hommage à la mémoire de Richard Cœur-de-Lion.

Anjou (Geoffroy d'). — L'Anjou fut gouverné par quatre princes de ce nom. Le dernier mourut en 1150. Cette province fut ensuite possédée par Henri II, roi d'Angleterre. Il laissa entre autres enfants un fils nommé Geoffroy d'Anjou, mort jeune en 1187, père d'Artur, duc de Bretagne. — Herbert fait mourir Geoffroy d'Anjou dès le commencement de la campagne.

Anne. — Nom d'une fée cité par le manuscrit du fond Notre-Dame, fol. 7.

Anséis. — Le nom d'Anséis se retrouve dans d'autres chansons de geste, mais placé d'une manière moins historique. L'une d'elles est même intitulée : *Anséis, fils du roy*

Girbert. Elle se rattache à la *Chanson de Garin le Loherain*. — Une autre se nomme *Anséis de Carthage*.

Apolyn. — Dieu supposé des musulmans. Les Arabes avaient entraîné avec eux dans leurs invasions les races idolâtres de l'Afrique ; de plus, depuis l'arrivée des races tartares et slaves dans la partie orientale de la France, de ces peuplades barbares et païennes, on les confondit dans une haine commune avec les mahométans. — Voyez *Esclavons*. — Dans toutes les chansons de geste, on montre les ennemis de la France adorant plusieurs dieux et prosternés aux genoux de leurs statues.

Aquilent, *Aquilar* (Coimer d'). — Chef païen. — Aguilar est le nom d'une noble famille espagnole.

Aquin (Bauduis le fils). — Guerrier païen tué par Guillaume. — Le nom d'Aquin, qui est toujours celui d'un roi païen, se retrouve dans plus d'une chanson de geste. Il désigne peut-être Hascham, troisième fils et successeur d'Abd-al-Rahman Ier. Il monta sur le trône en 788. — En 792, il prêcha la guerre sainte, et l'année suivante, il assiégea Narbonne. C'est contre lui que combattit Guillaume, comte et gouverneur de Toulouse, sous Louis le Débonnaire. — Ce prince mourut en 796; il eut pour successeur son fils Hakam, dont le nom peut avoir aussi donné celui d'Aquin.— Hakam avait des eunuques et une garde particulière; il battit les chrétiens et fut surnommé par ses soldats Almodaffer ou le Victorieux (1). C'était un prince cruel. Ses sujets le surnommé Abulassy ou le Méchant Il mourut en 820. — A la même époque (810) vivait Yahya-ben-Hakem, amiral arabe et homme d'esprit (2). — En 961, Hakam II montait sur le trône d'Espagne. Ce fut un prince bon et instruit ; néanmoins, il fit la guerre sainte, et, comme celui de ses devanciers, son nom fut la terreur des chrétiens.

Aquoparts (Les). — Surnom des musulmans.

Arabe. — Arabie.

Arabi, Aribas. — Arabes par excellence, issus de la race des Kahtanites, qui devaient leur origine et leur nom à Kehtan, petit-fils de Sem (3).

---

(1) Reynaud, p. 111.
(2) *Id.*, p. 126.
(3) *Id.*, p. 73.

Arbestrie (Thunes d'). — Chef païen. Son nom rappelle celui de Tunis.

Arbroi (Boudouin d'). — Chevalier chrétien. — Arbois, Bourgogne.

Ardenois (Thierry l'). — Héros de plusieurs chansons de geste.

Argot. — Ami de Tiébaut. — Il y a en Navarre une commune nommée Arcos.

Armins (Les). — Les musulmans d'Arménie.

Arondel (Un ferrant d'). — Cheval gris, peut-être de la race d'Arondel, cheval de Beuves de Hanstone, héros d'une chanson de geste au XIIIe siècle.

Arrabloi. — Ville occupée par les Arabes pendant le siége d'Orange.

Arragonne. — Aragon.

Auberive (Rode d'). — Chevalier chrétien, de Champagne.

Aufaine, *Aufage*. — Surnom des Arabes. Peut-être vient-il d'*Afer*, Africain.

Aufricas, Aufricans. — Africains.

Aumaçor (L'), *les Aumaçors*. — Surnom donné par Herbert tantôt aux musulmans, tantôt à leurs chefs. — Ce nom est certainement un dérivé de l'Arabe. — Lui donnerons-nous pour racine celui d'Amor, chef arabe battu près de Narbonne par Charles Martel, en 737 ? — Nous préférons une autre étymologie. — Au milieu du VIIIe siècle, Almanzor, kalife d'Orient, fonda la ville de Bagdad. Il voulut reconquérir l'Espagne et fit, vers 765, alliance avec Pépin le Bref. — Ce nom, qui signifie victorieux, resta populaire chez les musulmans; il fut le surnom d'un émir nommé Mohamed, qui, en 976, gouvernait l'Espagne. Ce prince, guerrier entreprenant et heureux, fit, en vingt-sept ans, contre les chrétiens, cinquante-six expéditions, et jamais il ne fut vaincu. — Sous son règne eurent lieu les plus beaux jours de l'Espagne musulmane. En 1002, enfin, Almanzor fut battu en Espagne, à Soria, et mourut trois jours après sa défaite, des suites de ses blessures. Son tombeau est à Médina-Cœli. — Après lui commencèrent les jours de décadence de la domination arabe. — Les *Grandes Chroniques de France*, dans leur partie fabuleuse, se servent aussi du terme : l'Aumaçor de Cordes, pour désigner l'émir de Cordoue.

Aumarie, Almérie, Alméria. — Une des villes rendues florissantes par les Arabes. — Ils avaient dans ses murs un de leurs principaux arsenaux, et probablement des fabriques de

soieries. Aumarie peut être aussi une altération d'Arménie.

Auressière (La gent). — Les païens.

Auvergnants. — Guerriers de l'Auvergne.

Avenesse (Scorpion, roi d'). — Ce nom de ville peut désigner Avignon, ville qui fut réellement possédée par les Sarrasins.

Averse (Scorpion, roi d'). — Chef musulman, qu'Herbert présente comme un parent de Noiron, c'est-à-dire de Néron. — S'agit-il de la ville d'Aversa en Italie, que les Sarrasins possédèrent ?

Ayglant. — Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse, donnent pour père à Roland le duc Miles d'Aiglant, tué dans une bataille contre les Sarrasins.

Ayglante, *Aiglante*. — Amie de Ganite. Parmi les chansons composées par le roi de Navarre, il en est une adressée à une dame qu'il nomme Aigle.

B.

Bacle, Bascle, Baclois. — Basque. — Voyez *Bascle*.

Badel. — Roi d'Erie. — Voudra-t-on voir dans ce nom de chef arabe une corruption de celui d'Abd-Allah, oncle de l'émir de Cordoue Hakam, et compétiteur, en 820, d'Abd-al-Rahman II? Il était chef de quelques tribus africaines.

Baivier, *Bavarois*. — Pendant les premiers siècles de la monarchie française, la Bavière fut le centre de la civilisation allemande ; plus tard, elle représenta la nationalité germanique : de là le rôle que ses princes et ses hommes d'armes jouent dans nos chansons de geste.

Baivière (Naymes ou Naimon de). — Le Nestor des conseils carlovingiens dans les romans de chevalerie.

Balagner, *Balesguer*, *Balesgué*. — Dans le diocèse de Rodez, en Rouergue, les Arabes établirent un château-fort où ils renfermaient les richesses qu'ils enlevaient aux Goths, aux Francs et à leurs églises. — On croit que cette forteresse s'élevait sur le terrain où se trouva depuis le château de Balaguier (1). — De plus, il y a en Catalogne une ville nom-

(1) *Essais sur le Rouergue*. De Gaujal, Limoges, 1824, t. Ier, p. 170.

mée Bologuer ou Bologuerria. La *Chronique de Saint-Denys*, dans sa partie fabuleuse, la nomme parmi les villes conquises par Charlemagne en Espagne. — Herbert nomme Ysoré roi de Balesgué. (Voyez ce nom, et Butor de Balagner, Butor de Balesgans.) — Ce nom se retrouve dans plusieurs chansons de geste. Il faut que cette ville ou ce château ait eu, au Moyen-Age, une importance réelle.

Bar (Othon de). — Chevalier chrétien. — Henri Ier, comte de Bar, mourut au siége de Saint-Jean-d'Acre, en 1191. — Henri II, son fils, combattit en brave à la bataille de Bouvines, où fut vaincu Othon, l'empereur d'Allemagne.

Barbarie (Frein de). — Les chevaux et les harnais de ce pays étaient dès lors estimés.

Barbarins (Les). — Il s'agit de la célèbre race des Berbers, auxquels notre siècle maintient le nom que les Romains leur donnaient, *Barbari*. Ces tribus nomades se composaient, lors de l'invasion des Arabes, de juifs, de chrétiens et d'idolâtres. Leur conversion au mahométisme était due à la violence; mais les Berbers aimaient la guerre et le pillage, et pendant près de cinq siècles, ils fournirent aux armées musulmanes d'excellents cavaliers. Ces races indisciplinées n'avaient pris que le masque de l'islamisme, et leur religion était un mélange de tous les cultes qui régnèrent tour-à-tour sur la côte septentrionale de l'Afrique. Aussi, leur polythéisme contribua-t-il à faire accuser les Arabes d'idolâtrie.

Ce fut à la tête d'une armée de Berbers que Mousso et Tharec firent, en 710 et 711, l'invasion de l'Espagne.

Barote.— Ville qu'Herbert place près de Candie, sur l'aigue de Tamise.

Barrez (Darlin de). — Chevalier chrétien. — Plusieurs familles nobles portèrent des noms que celui-ci peut rappeler.

Baruchel de Lys.—Chevalier musulman.—Peut-être s'agit-il d'un émir d'Espagne nommé Bahaluc, qui, vers 797, fit alliance avec Charlemagne.

Barzelone.— Barcelonne. En l'an 800, Louis le Débonnaire, accompagné d'Hademaire et de Guillaume, comte de Toulouse, assiégea cette ville, boulevard de l'Espagne musulmane, qui la possédait depuis quatre-vingt-dix ans. Après deux ans de siége, elle se rendit.— Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse, attribuent à Charlemagne la conquête de cette ville, qu'elles nomment Barcenonne.

Bascle.— Basque.— Ces peuplades braves et indépendantes servaient tour-à-tour les chrétiens et les païens. — On at-

tribue à leur trahison l'immortel désastre de Roncevaux ; aussi les trouvères les confondent-ils sans miséricorde avec les Sarrasins et autres infidèles. Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse, disent que Charlemagne, après avoir battu les Basques et les Navarrois, devenus alliés des Sarrasins, donna leur pays aux Bretons.

Baudac, ***Baudart, Baudras***. — Bagdad. — La première race des kalifes, celle des Ommiades, avait choisi Damas pour sa capitale. — Dans le milieu du VIIIe siècle, elle fut renversée du trône par les descendants d'Abbas, oncle du Prophète. Ceux-ci transportèrent à Bagdad le siége de l'empire ottoman.

Baudas (Claret de). — Guerrier païen venu de Bagdad. — Voyez *Claron*.

Baudouin Longue-Alaine. — Voyez *Flandres*.

Béduins (Les). — Il y a encore dans le Languedoc une commune qui porte leur nom. Peut-être fut-elle fondée par quelques Arabes vaincus et convertis. Elle se distingua, en 1793, par son dévouement à la cause nationale, celle de la monarchie. Elle est située près de Crillon, arrondissement de Carpentras, non loin d'Orange. — Elle se nommait Beduin ou Bedouin dès le Xe siècle.

Belin. — Ville souvent citée dans les chansons de geste. — Begon de Belin est l'un des héros de la *Chanson des Loherains*.

Belléan (Les deux candelabres qui sont en). — Il s'agit de la maison où le Christ naquit à Bethléem. Les chrétiens y avaient élevé un autel ; peut-être y avait-on placé des candelabres qui avaient primitivement décoré le saint sépulcre.

Belvoisin (Escu). — Les écus fabriqués à Beauvais et à Senlis sont souvent cités par Herbert. Sans doute ces deux villes, au XIIIe siècle et dans les temps précédents, avaient conquis une grande réputation dans cette spécialité. — Sous Louis VIII, les écus étaient peints et vernis :

> ..... Fiert Baruchel dessus son escu bis,
> Qu'il en abat l'azur et le vernis (1).
> ..... Luisent les heaumes et le teint des escus.....

Herbert cite les escus blancs, d'azur, d'azur bis, rouges, verts comme feuilles de lys, d'azur à or listés, peints à or fleuri.

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 254, recto.

Il parle d'escus incrustés d'ivoire et de cristal. Il nous montre les escus teints de blason. C'est le commencement des armoiries. Desramés porte un escu au lyon. Un chef arabe

En son escu ot un nom d'Apolin.

Anfélis dit à Beuvon :

De quans escus est vostre fiés assis ?

Bertrand porte un escu de synople à un lioncel bis; Guy place sur le sien une croix d'argent, Foulque un lioncel bis.

Il y avait des écus plats; d'autres étaient voultés, c'est-à-dire convexes en dehors. — Il y avait les rondelles, les rondeaux, les rondaches, dont le nom indique la forme.

Il y avait encore les targes de toutes les coupes : on les pendait au col avec une courroie, ou une chaîne de métal, munie de boucles d'or et d'argent : c'est de leur nom qu'est venu celui de bouclier. — Herbert nous montre des targes painturées à or fin, faites des costes d'un poisson noéour (nageur); d'autres étaient bandées, vergiées, fleuries, peintes à fleurs. Dans la vignette du manuscrit 7188 qui représente Guillaume fuyant le champ de bataille d'Aleschamps, l'artiste lui donne un bouclier rose semé de fleurs blanches.

Beorges. — Bourges, capitale du Berry.

Bernard de Breban. — Frère de Guillaume, père de Bertrand.

Berruyers. — Habitants du Berry. — En 1094, Herpin, comte de Berry, pour aller à la croisade, vendit son comté 60,000 sols d'or à Philippe Ier. Depuis ce temps, les Berruyers firent partie des armées royales.

Bertrand. — Petit-fils d'Aimery de Narbonne, fils de Bernard de Breban et neveu de Guillaume d'Orange. Dans ce roman, il porte un écu de sinople à un lion entier. — Ce nom était alors adopté par plusieurs grandes familles du Midi, notamment par celles des Baux, des marquis d'Orange, des comtes de Provence et des comtes de Forcalquier. Le père de Guillaume d'Orange, le marquis au Cornet, se nommait Bertrand. — De là toutes les flatteries qu'on prodigue au guerrier qui porte ce nom, tous les exploits qu'on lui prête.

Beuve, Beuvon, Bovon de Comarchis. — Fils d'Aimery de Narbonne, frère de Guillaume. Il est père de Guy ou Guyon, de Guiclin et de Girard. — Ce nom doit être le même que celui de Boson. Un prince de ce nom, comte d'Autun, puis roi d'Arles, fut la souche des maisons d'Orange et de Provence. — Comarchis signifie marquis avec un autre. Souvent deux comtes avaient la garde d'une même marche. Vers 980, un gentilhomme nommé Beuvon se distingua par

la vaillance qu'il déploya contre les Sarrasins. Il fut canonisé. — Delà vient peut-être aussi la popularité de ce nom.

Biautéis. — Belle jeune fille de la cour de Guillaume, qui donne des pénitences aux chasseurs maladroits. Sans doute elle était présidente de la cour d'amour.

Biez (Baudouin de). — Chevalier chrétien jouant un rôle très-animé dans tout le cours du roman.

Blois (Le quens de). — Le premier comte de Blois connu, Thibaud Ier, vécut de 920 à 959, par conséquent bien après les évènements qu'Herbert semble raconter; mais son arrière-petit-fils, Eudes II, réunit au comté de Blois les comtés de Champagne et de Brie, qui restèrent dans sa famille pendant près de trois siècles. Ces trois comtés se divisèrent, dans le milieu du XIIe siècle, entre ses descendants. A l'époque où notre poète écrit, Louis Ier, comte de Blois, venait d'être tué en 1205, à la bataille d'Andrinople. Il avait été l'un des chefs de la croisade de 1198. Son fils Thibaud VII mourut en 1218, sans enfants. Marie, son heritière la plus proche, lui succéda dans le comté de Blois. Elle épousa Hugues de Châtillon (sur Marne). C'était donc ce seigneur, compatriote d'Herbert, qui, au moment où il écrivait, était quens de Blois. — On comprend dès lors que le trouvère ne l'oublie pas.

Blois (Archambault de). — Conseiller du roi Loys.

Blois (Baudouin de). — Chevalier chrétien tué en combattant les Sarrasins.

Blois (Nayme de). — Ecuyer de Foulques.

Boorges. — Bourges.

Bostifier. — Voyez ***Boustifier***.

Bougrie. — De 920 à 960, les Hongrois dévastèrent toute la France orientale du nord au midi; ils pénétrèrent en Languedoc, en Suisse, en Alsace, en Lorraine et en Champagne; ils arrivèrent jusqu'à Sens. Ils avaient la même origine que les Turcs et se battaient à cheval et à coups de flèches. Ils étaient idolâtres, et on voyait en eux les hommes de Gog et de Magog, dont Ezéchiel et l'Apocalypse annonçaient la venue à la fin du monde. Ils firent encore plus de mal que les Sarrasins, avec lesquels nos poètes les confondent. Enfin, ils furent vaincus près d'Orléans. Les atrocités qu'ils commirent furent telles que leur nom sert encore à nommer de brutales immoralités. A l'époque où Herbert écrivait, les Bulgares venaient de vaincre Baudouin de Flandres, empereur de Constantinople, et de le faire mourir cruellement.

Bougrois. — Hongrois, Bulgares. — Voyez *Bougrie*.

Bouquant (Ile de). — Ile supposée habitée par les fées.

Bourdelois (Bay de). — Cheval bai originaire des Landes, race fort ancienne en France, que l'on fait remonter aux Arabes.

Bourdeaus (Gaifer, roi de). — Voyez *Gaifer*.

Bourgogne (Le duc de). — Il s'agit d'Eudes, duc de Bourgogne, qui fit la guerre aux Albigeois.

Bourgogne (Guy de). — Chevalier chrétien. — Eudes, duc de Bourgogne, soutint la couronne de France dans la guerre contre les Albigeois (1209-1218).

Bourgoing. — Bourguignon.

Boustifier, *Boucifier*, *Bucifier*. — Ce nom rappelle peut-être Hakam, troisième kalife ommiade d'Espagne, surnommé Almodaffer ou le Victorieux. De ce mot, les chroniques ont fait Abulafer.— De là peuvent venir les noms de Boucifer, Bycafier, Boutifier, que notre poète donne à divers chefs sarrasins. — Il nomme l'un d'eux Bucifier, roi d'Engien.

Braisne (Le quens de). — Les chansonniers désignent sous ce nom un prince aimable et valeureux, le comte de Brienne. — Erard de Brienne réclamait la Champagne du chef de sa femme, et ses prétentions ne tombèrent qu'en 1230. — Jean de Brienne, à la même époque environ, était roi de Jérusalem. Enfin, le comté de Braisne, près Soissons, fut, au XIIIe siècle, l'apanage de la maison de Dreux, issue de la famille royale. — Robert de Dreux, duc de Bretagne, combattit les Albigeois. Herbert avait donc plus d'une raison pour placer le quens de Braisne dans l'armée royale.

Branches (Tafeth de). — Guerrier païen. — Tafeth est, si nous ne nous trompons, un nom arabe.

Brehaigne (Le duc de). — Le duc de Bohême, guerrier chrétien.

Bretagne (Toustain de). — Une famille noble et distinguée a porté réellement le nom de Toustain.

Breton (Palefroy).— La race des chevaux de Bretagne avait donc déjà sa valeur.

Bretons. — Ils firent avec leur duc la guerre aux Albigeois.

Burgin (Le lignage). — Surnom donné aux musulmans. — Ce nom vient-il de Burgos, ville d'Espagne ?

Butor. — Ce nom, dans notre roman, est donné trois fois à des chefs de l'armée musulmane. Butor de Duraus, chef de la gent noire; Butor de Balagner, Butor de Balesgans; Butor-

daus, prince de Comarçon. — Ce nom ne rappelle-t-il pas celui d'Abutaurus, chef sarrasin cité dans nos vieilles chroniques ?

Bylas (Le comte de). — Chef arabe. — Sous ce nom, Herbert désigne probablement l'émir de Cordoue Hakam II, surnommé Abulassy ou le Méchant. De ce surnom on a fait celui d'Abulaz (1). — Le nom d'Abulaz, père d'Abdérame, celui qui prit Saragosse en 810, se trouve dans la Chronique d'Eginhard.

C.

Candie. — Nom du royaume d'Anfélise, situé en Espagne et renfermant la ville de Salamanque. Il s'agit probablement de Cadix. Quoi qu'il en soit, voici les armes que le trouvère de Dammartin donne à cette principauté :

> ...VII. helmes i poist hom nombrer :
> N'i ot celui n'ait tête de sanglier (2).

Carthage, Kartage. — Cette ville est souvent nommée dans les chansons de geste. Les croisades avaient réveillé sa mémoire. Un de nos vieux poèmes porte le nom d'*Anséis de Carthage*. — Herbert vante les hauberts faits dans cette ville.

Cayn (La geste). — La famille de Caïn. Surnom donné aux infidèles.

Cayn (Le lignage). — Même sens.

Challon, Charlon. — Ce nom un peu familier désigne Charlemagne. C'est dans les poèmes et les récits rimés faits par ses ordres en l'honneur de son aïeul Charles Martel et de son père Pépin que les trouvères auraient dû puiser leurs chansons guerrières ; mais, malheureusement, ils n'en ont rien fait : ils ont mieux aimé sacrifier l'histoire à l'adulation : cela rapporte plus. Dans ce temps déjà, les choses étaient ainsi. — Le mariage de Philippe-Auguste avec une princesse de sa race, la naissance d'un prince, depuis Louis VIII, issu de ce mariage, réveillèrent les souvenirs carolingiens. De là la fable admise par les *Chroniques de Saint-Denys*, et, après elles, par toutes les chansons de geste. — Voyez *Loéys*.

---

(1) Reynaud, p. 129.

(2) Manuscrit Notre-Dame, fol. 114 ; — manuscrit 7188, fol. 211.

Champenois (Othe, Othon ou Eudes le). — Chef chrétien. Ce nom parait désigner soit Eudes, comte de Champagne, jeune guerrier mort en 1037, ou son petit-fils, Eudes, exclu de la succession de ses ancêtres par Thibault, son oncle.

Charpentiers (François se firent). — Allusion aux exploits de Guillaume de Melun (en Brie), surnommé le Charpentier, à cause des coups terribles que son bras portait aux Sarrasins d'Orient.

Chartres (Nobles de). — Guerrier chrétien, vassal des comtes de Blois.—Il y avait encore, au XVe siècle, une famille de ce nom.

Claron de Valgarnie. — Nom d'un guerrier sarrasin qui porte le cor de Tiébaut. Son nom indique la nature de ses fonctions. De claron à clairon, il n'y a pas loin. Les jongleurs jouaient de la harpe et de la vielle. Les cors étaient, avec les tambours, le gresle, la buccine, les timbres et les cymbales, les instruments de la musique militaire. — Ils étaient ordinairement de métal; ceux que les princes portaient eux-mêmes, ceux qu'on portait à leur suite étaient faits d'ivoire et enrichis d'ornements d'or et de pierres précieuses.

Nous avons recueilli dans cette note les principaux passages qui peuvent intéresser la musique militaire et la langue qu'elle parlait dans les combats. On y trouvera des traditions, les unes anciennes déjà, les autres encore vivantes.

Tiébaut:

Un Turc appelle, Claron de Valgarnie:
— « Vous avez, frère, mon cor en vos baillie!
Or le sonnez. Mahom vous bénéie. »........

Or fu manois le cor le roy sonnez,
Qui fut d'ivoire et de fin or bondez (1) ......

Le quens Guillaume a fait sonner clarel.
Plusieurs fois l'a-t-il fait pour appel.
François l'entendent que de monter fut bel (2).....

Quand Tiébaut l'entendi, n'a talent qu'il en rie,
A plus de deux cens cors fait sonner la bondie.......

Lors fut le cors à l'estendart sonnés.
Paiens ne l'ot que n'en soit effraés.
En petit d'ore en i ot mains armés.......

(1) Il s'agit du cor de Desramés.
(2) Manuscrit 7188, fol. 198, verso.

J'ai entendu le gresle Corsuble le jaiant (1)..... .
Molt ot tambours et tymbre à l'ame commander (2)...
A ce mot fist le quens .XXX. gresles sonner.......
Lors font sonner un gresle basset à vois série.......
Il fit sonner un gresle périllous.......
A cinq cent gresles font sonner le retret.......
Lors sonne un gresle pour la gent raloier.......
Un gresle font sonner el palais Florentin.
Ce iert la droite enseigne que s'arment Barbarin.......
Bertrand a pris un gresle, III. fois l'a fet sonner.
Et François qui à ce sevent aviser,
S'en vont isnellement à leur très adouber (3).......
La guete fut as murs lès le mestre donjon.
Il a pris sa busine et mit à son menton.
Maintenant la sona clèrement à haut ton,
Et dist en son langage : — « Armez vous, Esclavon (4) ! »
A plus de deux cents cors fait sonner la bondie :
François queurent as armes comme gent esbaudie (5).
Et honni soit qui corne récréue,
Tant com il peut ferir d'espée nue......
Alons nous en ! cornez la revenue (6) !......
A .IIII. liues les oit on glatissant
Et les espointes de leurs cors d'olifant (7).......

Clarvant. — Josse de Clarvant. — Beaudouin, comte de Clarvant. — Beuvon de Clarvant. — Geofroy de Clarvant. — Beaudouin, un comte de Clarvant. — Chévaliers chrétiens. — Herbert parle aussi des chevaux bais de Clarvant.

Clugny l'abbaye. — Herbert cite comme autorité les manuscrits de l'abbaye de Cluny, et peut-être n'est-ce pas sans

---

(1) Manuscrit 7188, fol. 242, recto. — Le mot *gresle* est encore usité en vénerie.

(2) Manuscrit 7188, fol. 243. — Il s'agit de musique funèbre. On enterre le roi d'Alyon, chef arabe.

(3) Manuscrit 7188, fol. 269, verso.

(4) Manuscrit 7188, fol. 170, recto.

(5) Manuscrit 7188, fol. 274, recto.

(6) Manuscrit Notre-Dame, fol. 207, verso.

(7) Il s'agit des Sarrasins. — Manuscrit 7188, fol. 203, verso.

raison. En 972, Mayeul, abbé de Cluny, voulut aller à Rome avec un grand nombre de chrétiens. Ils furent arrêtés par les Sarrasins, entre Gap et Embrun. Les vainqueurs exigèrent de lui et de ses compagnons mille livres d'argent. Pour les fournir, les moines de Cluny donnèrent leur argent et les ornements de leur église.— Les moines avaient dû garder souvenir de cette invasion. — De plus, Guillaume I[er], comte de Provence, le père de la patrie, était bienfaiteur de l'abbaye.

Codroès. — Chosroès, roi de Perse.

Comarchis. — Ce nom nous semble applicable à des officiers carlovingiens chargés ensemble de défendre la même marche ou le même marquisat. Après la prise de Barcelonne, en 801, Louis le Débonnaire divisa les possessions françaises en Espagne en deux marches. La marche de Septimanie eut pour capitale Barcelonne. La marche de Gascogne comprenait la Navarre et l'Aragon. Dès 567, Avignon était le chef-lieu de la marche établie par le roi d'Austrasie (1). — Plus tard, Charles Martel chassa les Sarrasins d'Avignon et établit sur la Durance la marche de Provence. — Delà le marquisat de Provence. — Mais ce titre, comme celui de marquis d'Orange, appartint à la fois à plusieurs seigneurs; de là celui de Comarchis donné à Beuvon. — A la fin du XII[e] siècle, la principauté d'Orange avait quatre titulaires. Il en était de même pour la Provence. Elle en avait eu deux en 1160.

Comarçon (Butordaus de). — Chef païen. — Voyez *Butor*.

Coptes. — Surnom donné aux Sarrasins, peut-être dérivé de Cophtes.

Cordains (Les). — Les habitants de Cordoue.

Cordéis (Lit). — Lit de Cordoue, ou plutôt à colonnes torses.

Cordes. — Cordoue. — Cette ville tomba entre les mains des musulmans en Espagne; elle devint la capitale de leur empire.

Cordinel (Mahom et). — Il s'agit d'un des faux dieux que l'auteur suppose adorés par les Sarrasins. Delà peut-être aussi le nom de Cordins qu'il leur donne. Quoi qu'il en soit, la réunion de ces deux noms a peut-être engendré la légende suivante:

---

(1) *Dictionnaire des communes du département de Vaucluse*. J. Courtet, Avignon, 1857, p. VI.

En cel temps Mahomet regnoit,
Prince des Sarradins estoit.
En temps Dagobert fil Clotaire
Qui IIII. ans régna en mal faire......
Machommeques fut apelez :
Preudon estoit et mout saichant
Entre la Sarrazine gent.
Cardonnaus de Rome ot esté
Le plus saige et le plus lettré.
Vers les Sarradins fu tramis
Com le plus sages et amis
Pour preschier la crestienté,
Et pour montrer la vérité.
Cil ne lor volt pas otroier
Pour rien qu'on l'en seust prier,
Sé li siége ne s'acordoit
Que sé li Pape se moroit
Avant qu'il péust revenir,
Que Papes seroit sans faillir.
Lors li siége li accorda :
Lors par cel convent i ala;
Aux Sarradins ala preschier
Com cil qui bien s'en sot aidier.
Tant lor dit de belle parole,
Que tuit se mirent à s'escole,
Com cil que preschoit vérité.
Ils firent tuit sa volunté.
Lors avint li Papes mort fu ;
N'onques pour ce mandez ne fu ;
Ne il ne li tindrent convent,
Mes firent Pape maintenent.
Si tost que Machommet le sot,
Si grand despit et tel deul ot
Qu'au contraire de vérité,
Lor a il trestout retourné,
Et lor prescha tout le contraire
De ce qu'il ot emprins à faire.
Tuit por prophète le tenoient,
Tuit de son voloir s'accordoient.
L'an VI. C. vint et six mourut
Qu'onques vers Dieu ne se connut.

Nous empruntons ce curieux passage au ***Roman du Renard*** contrefait, c'est-à-dire imité, composé dans le XIV[e] siècle par Le Clerc de Troyes. — Manuscrit de la bibliothèque de la rue Richelieu, fol. 139, recto, col. 1.

Cordins. — Habitants de Cordoue. — Voyez *Cordinel.*

Corsolt. — Chef païen. — Ce personnage se retrouve dans d'autres chansons de geste.

Crestiens. — Chrétien de Troyes, trouvère contemporain et compatriote d'Herbert, auteur de divers poèmes empruntés les uns aux légendes galloises, les autres à l'histoire mythologique.

Criencos. — Guerrier païen. — Peut-être Hchrocus, chef allemand, qui envahit les Gaules dans le V[e] siècle, fit martyriser saint Didier, évêque de Langres, et finit par être battu près d'Arles.

Cuvers (Les). — Surnom injurieux donné aux ennemis de la foi.

Cuvers relinquis (Les). — Les rénégats ; probablement les Navarrois et les Basques.

D.

Damart. — Damas, capitale de la Syrie musulmane. Les gouverneurs d'Afrique, d'Espagne et de France relevaient du kalifat de Damas.

Danemark (Garnier de). — Nom d'un chevalier chrétien qui aurait été neveu du célèbre Ogier le Danois. Sous les premiers Capétiens, comme sous les derniers Carlovingiens, les Normands d'origine danoise firent souvent intervenir leurs compatriotes de race dans les affaires de France. Des Danois descendaient plusieurs familles nobles de Normandie. Les d'Harcourt ont pour souche Bernard le Danois, parent de Rollon.

Davi (Tour de). — Tour de David, tour de Jérusalem.

Desramés. — Abd-al-Rahman ou Abdérame (serviteur du Miséricordieux). C'est en 721 que, pour la première fois, nos chroniques contiennent le nom de ce chef arabe. Après la bataille de Toulouse, perdue par les Arabes, et la mort d'Al-zamah, leur chef, c'est lui qui prit le commandement de l'armée et la fit rentrer en Espagne. Plus tard, en 730, il fut nommé gouverneur d'Espagne. Il résidait à Cordoue. Il fut un prince énergique, belliqueux et libéral. — En 732, il entra en France par la Navarre, prit Bordeaux, battit le duc d'Aquitaine sur les bords de la Dordogne, et arriva sans obstacle jusqu'à Poitiers. Près de Tours eut lieu la célèbre bataille qui sauva la chrétienté. Abdérame fut tué. — Ce fut lui qui commença la terrible popularité qui s'attacha plus tard à son nom. Elle devait s'entretenir. — Vers 740, il y

avait à Narbonne un gouverneur arabe nommé Abd-al-Rahman. — En 747, un autre général du même nom, et fils d'un émir nommé Youssouf, fit la guerre dans les Pyrénées. — En 751, Abd-al-Rahman, le dernier des Ommiades, chassé d'Orient, se fait reconnaître souverain en Espagne. Cordoue devient sa capitale. C'est sous son règne que les arts, les sciences et les lettres commencèrent à illustrer la domination arabe. Il mourut en 788.

Abd-al-Rahman II, après la mort de son père Hakam arrivée en 820, monta sur le trône de Cordoue. Il mourut en 852. Il était poète et protégea les arts et les lettres. En 912, régnait à Cordoue Abd-al-Rahman III, qui fut surnommé le Grand. Il prit le premier en Espagne le titre de kalife et de commandeur des croyants. Il réunit sous son sceptre toute l'Espagne musulmane et régna cinquante ans avec gloire. Il mourut en 961. Herbert donne à Desramés pour père Faubier, roi de Cordes, personnage de fantaisie, et pour frère Largalis, dont Tiébaut est fils. — Voyez *Largalis*.

Didier, Dydier (L'archevesque). — C'est lui qui baptise Ganite et ses deux jeunes compagnes.

Doay ou *Dorsay* (Guy de). — Chevalier chrétien. — Il est ailleurs nommé Guy de Doois et même de Dolois.

Dormans (La chambre aux). — Cette chambre merveilleuse, citée dans la Légende dorée, figure dans plusieurs chansons de geste.

Duras (Le sire de). — Chef païen. Les Arabes possédèrent-ils la ville de Durazzo ?

Durmier (Ile de). — C'est dans cette île que les fées font le manteau du roi Loys.

E.

Ebre. — Fleuve d'Espagne, limite des possessions de la France dans ce pays sous Charlemagne, et par suite, sur ses rives se livrèrent de nombreux combats.

Eloy (L'œuvre saint). — Fouques porte un casque travaillé par le célèbre ministre du roi Dagobert. — Au XIII[e] siècle, les œuvres de cet habile orfèvre existaient encore d'une manière authentique.

Ermengart la Sénée, — *le lignage Hermengard*. — Les auteurs des chansons de geste supposent que cette princesse, aïeule de Guillaume, serait fille de Didier, roi des Lombards. — Au fond, ce nom désigne Hermengarde, sœur de Charles le Chauve et femme de Boson, comte d'Autun, puis comte

de Provence, puis roi d'Arles. — De leur race descendaient les comtes d'Orange et ceux de Provence. — Le nom d'Hermengarde était alors très-populaire : on le retrouve dans un grand nombre de familles nobles au XIIIe siècle, et notamment dans celle des Aimery, vicomtes de Narbonne. Guillaume au Cornet avait épousé Hermengarde de Sabran.

Ermentrus. — Jeune fille attachée à la personne de la dame de Florenville, nommée une seule fois dans le roman. — Ce nom rappelle celui d'Hermentrude.

Esclabonois (Yaume). — Casque d'Esclavonie.

Esclais, *Escles*, *Esclers*. — Esclavons.

Esclandois. — Esclavons.

Esclaudie. — Esclavonie.

Esclaudois. — Esclavons.

Esclaudores. — Esclavons. — Cependant, il y avait alors dans l'Asie-Mineure une ville que le sire de Caumont, dans son *Voyage à Jérusalem*, nomme Escandeleur.

Esclaus d'Urbesse. — Guerrier sarrasin. Les fées ont fait son casque, mais il en avait un autre non moins précieux.

> Lace le heaume qui fut au roy Priam.
> Cercle y ot d'or petit, n'iert guères grant.
> Tout fut lettré de la loy mescréant
> Et fut couvert de vermeil bouquerant.

Esclavonie (Les Turcs d'). — Les Turcs avaient une origine qui les rapprochait de celle des races slaves.

Esclavons. — Les Slaves, encore païens au XIIIe siècle, cherchaient, depuis la chute de l'empire romain, à envahir l'Occident. Battus par Charlemagne, ils envahirent maintes fois la France dans les règnes suivants ; ils fournirent même des troupes aux Arabes, qui les nommaient Sclavoni.

Escoparts (Les). — Surnom donné aux païens.

Escosse. — Femme que Guillaume aurait enlevée à Tiébaut.

Esquanart (Le roy). — Parent supposé de Tiébaut. — Il est aussi nommé Estamart.

Estamart, roy de Galie. — Prince sarrasin, gouverneur de la Galice. — Tiébaut veut épouser sa fille. Saligot le prévient qu'elle le trompera.

Estendart. — Ce mot a bien changé de sens depuis le XIIIe siècle : il signifiait alors tente ou pavillon. C'était ainsi surtout qu'on nommait la tente du général ou du prince commandant une armée. Devant l'estendart, on plantait le

drapeau. C'était là que les cors donnaient les ordres aux soldats. Voici deux descriptions empruntées au roman d'Herbert :

L'estendart enmenèrent couvert d'Inde cendal.
Quatre olyfans l'emportent, qui furent parigal.
Clos fut de cuir bouilli à or et à esmal.
Cinq cent Turs ot dedens, qui moult furent vassal.
Chascun tint arc-baleste ou arc turquois poignal,
Et ot bien atourné chascun son fenestral.

Il s'agit, comme on le voit, d'un énorme palanquin fortifié. Voici maintenant la tente assise sur le sol :

Enmi la presse tendent l'étendard l'Amirant.
Haut fut et merveilleus. Nus hom ne vi puis tant.
Onc n'i ot rien de fust. Ains iert tout d'or luisant.
Nès li pesson qui tiennent les cordes en tendant.
Li giron sont de paile de pourpre Almadiant.
XX. M. homes y porent mangier tous en séant (1).

Estormis. — C'est le nom que, dans ce roman, porte l'homme qui a la confiance de Ganite de Beauté. Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse, donnent le nom d'Estourmis à l'un des généraux qui, sous les ordres de Charlemagne, font la guerre aux Sarrasins.

Estruments (Les). — Surnom donné aux Sarrasins.

Evage (Le roy). — Charles Martel avait refoulé les Arabes en Espagne ; mais, pendant les VIIIe et IXe siècles, ils ne cessèrent de venir par mer (*eve*, eau), ravager les côtes de la Provence.

Evain. — Eve.

F.

Fauber, Faubair, Faubier. — Père prétendu de Desramés et de Largalis, et par suite aïeul de Tiébaut.

Fées. — Herbert, qui fait fi des enchanteurs, se sert des fées, mais seulement comme d'habiles ouvrières.

Il a des lieus faés ès marches de Champaigne,
Et aussi il en a en la roche Griphaigne,
Et si croi qu'il en a aussi en Alemaigne.

Ces trois vers, tirés de la ***Chanson de Brien de la Montagne*** (***Hist. litt. de la France***, t. XXII, p. 349), prouvent

(1) Manuscrit 7188, fol. 238, verso.

qu'en Champagne on croyait aux fées. Il y a dans la Haute-Marne une chanson des fées que je cherche depuis longtemps à me procurer.

Flandres (Beaudouin Longue Haleine, le biau quens de).— La Flandre eut neuf comtes du nom de Beaudouin. Le dernier, empereur de Constantinople, fut défait et mis à mort en 1206, par les Bulgares. — Beaudouin, successeur de Godefroy de Bouillon, est le héros d'une chanson de geste.

Florence. — Demoiselle d'honneur attachée à la personne de la dame de Floriville.

Florent (Le roy). — Chef païen. — Parmi les guerriers qui prirent part à la guerre des Albigeois, nous trouvons Florent de Ville.

Floreville, Floriville, Florenville, Florentville. — La ville de Fréjus et la province du Frioul, qui fit partie de l'empire de Charlemagne, eurent autrefois le même nom, *Forum Julii.* Veut-on voir là la raison du mot Florenville, nom du comté gouverné par Hue, le père de Foulque de Candie? — Fréjus devrait, dans ce cas, avoir la préférence. Cette ville est située sur le littoral de la Méditerranée; elle fut pillée par les Sarrasins en 940.— Parmi les chevaliers qui se croisèrent parmi les Albigeois, il s'en trouve un nommé Florent de Ville. Ne serait-ce pas lui qu'Herbert aurait voulu flatter? — Dans d'autres chansons de geste, Hue de Floriville épouse la quatrième fille d'Aimery de Narbonne. — Dans le *Roman de Foulque de Candie*, Herbert en fait le beau-frère de Vivien. Il s'agirait d'un petit-fils d'Aimery, neveu de Guillaume.

Floreville (Gandon de).— Chevalier chrétien, cousin prétendu de Foulque.

Folsiprend. — Demoiselle de la suite d'Anfélise.— Il faut lire son nom ainsi : Fol s'y prend. — Le fol qui s'éprend d'elle est Guichard, l'étourdi de l'armée; mais il ne l'épouse pas.— Voyez *Guichard.*

Foulques. — Ce nom appartenait, dans les XIIe et XIIIe siècles, à plusieurs familles nobles. Il se trouve cinq fois dans la famille d'Anjou. Foulque V, duc d'Anjou, fut roi de Jérusalem et mourut en 1142.— Herbert donne à Foulque de Candie pour blason un écu blanc avec un lyoncel bis. Quant aux armes de Candie, voyez ce mot. — Louis le Débonnaire étant mort en 840, la guerre ne tarda pas à éclater entre ses enfants. Un comte nommé Folcrade se fit proclamer comte d'Arles et de Provence. En 1054, cette province avait pour comte un prince du nom de Foulque, fils de Guillaume II

et de Gerberge de Bourgogne. — De Gerberge à Guibourg il n'y a pas loin.— Cependant voyez *Guibourg*.

Foutaine (La terre).— Surnom grossier donné au pays des Sarrasins.

François. — Habitants de l'Ile-de-France, vassaux des Capétiens.

Fresnin, Fresnour (Bois). — Herbert désigne ainsi le bois de la lance, que l'on faisait en frêne. Comme cette expression revient souvent dans son poème, on peut supposer qu'il se plaît à rappeler un des détails les plus glorieux de la vie de Guillaume, comte de Provence. Quand, en 889, les Sarrasins s'établirent dans le comté de Nice, ils élevèrent de nombreuses forteresses. L'une d'elles, entourée d'une forêt de frênes, est connue dans les chroniques de Provence sous le nom de Fraxinetum, Fraxinet, Fraisnet, Frainet. Ses ruines existent encore dans un village nommé maintenant Garde-Frainet. C'est du Fraxinet qu'ils descendaient en France, en Italie et en Suisse; c'est du Fraxinet que Guillaume les chassa. La prise de cette redoutable forteresse, qu'ils avaient possédée quatre-vingts ans, leur ferma pour toujours l'entrée de la France. C'est là qu'un monument devrait être élevé à la mémoire de Guillaume Ier, comte de Provence, le père de la patrie, si les peuples avaient de la mémoire. — Beaucoup de Sarrasins demandèrent à se convertir et se firent ouvriers, laboureurs ou soldats. Il y a encore en Provence des familles qui prétendent descendre sans mélange des possesseurs momentanés du pays.

Frise. —Les chevaux de Frise étaient alors en grande estime. Raimbault, le cheval de Foulque, est un bai de Frise.— Herbert cite à chaque page les destriers de Frise, les bais et les vairons de Frise.

G.

Gadifer. — Nom d'un chef païen. — Il peut être une corruption de celui de Waifer, duc d'Aquitaine. — Il peut venir aussi d'Almodafer, c'est-à-dire le Victorieux, surnom donné à plusieurs princes arabes, notamment à Abd-al-Rahman, oncle d'Abd-al-Rahman III, kalife d'Espagne. Ce guerrier envahit la France, battit les chrétiens et parvint jusqu'aux portes de Toulouse en 920 ; il finit par être vaincu par Garcie, fils de Sanche, roi de Navarre.

Gaifier, roi de Bourdiaus. — Oncle ou père supposé de la belle Ganite. — Ce nom se retrouve dans plus d'une chanson

de geste, notamment dans celle du *Couronnement Loéys*. — Il désigne Vaifre, duc d'Aquitaine, qui, en 752, tenta de chasser les Arabes de Narbonne (1). Aussi fait-on de cette parenté un titre de recommandation auprès de Guillaume.

Galie. — Galice. — C'est dans les montagnes de la Galice, dans les Asturies et dans les défilés de la Navarre que se retirèrent Pélage et les défenseurs de l'indépendance espagnole. — Notre trouvère cite les destriers de Galie comme de bons coursiers.

Gallerand de Mellent. — Voyez *Mellent*.

Ganes, *Gannart*, *Ganelon*. — Noms de guerriers païens, noms odieux qui, en vieux français, veulent dire trompeurs.

Garaiche, *Garaisse*. — Ville qu'Herbert place près d'Orange. Il s'agit de Grasse.

Garin. — Père de Vivien. — Ordinairement, dans les chansons de geste, on le nomme Garin d'Ancéune ou d'Ancezune. Pour voiler la flatterie, on a placé Ancezune en Bavière, tandis qu'Ancezune ou Ancedune est une commune située près d'Orange.

Gascon (Destrier). — Cheval de Gascogne, de race arabe.

Gérard. — Chevalier chrétien, — Herbert le donne comme fils de Beuves de Comarchis, et par suite neveu de Guillaume. Le nom de Gérard est fréquemment donné aux héros des chansons de geste. — Nous avons publié le *Roman de Gérard de Viane*. — Il y a plusieurs poèmes en l'honneur du célèbre Gérard de Roussillon. L'histoire légendaire de ce preux se mêle à celle de la Bourgogne et à celle de la Provence, qu'il parait avoir gouvernées. Les poètes lui donnent deux frères, Folque et Bos ou Boson. Comme on le voit, on ne sort jamais de la famille des rois d'Arles, des comtes de Provence ou d'Orange.

Gloriette. — C'est le nom donné par Herbert au palais de Guillaume d'Orange. — Orange, colonie romaine, avait vu s'élever dans son sein tous les monuments nécessaires à la vie des conquérants des Gaules. Dans un même terrain furent coustruits, du II[e] au IV[e] siècle, un hippodrome, un cirque, un théâtre et un arc-de-triomphe. Plus tard, pour résister aux Barbares, la ville se fortifia, et l'arc-de-triomphe paraît avoir été, dès les temps les plus reculés, renfermé dans la citadelle. Il y avait de plus, sur la montagne qui domine

---

(1) Reynaud, page 77.

Orange, un château qu'avaient habité les comtes de la maison de Provence et ceux de la maison de Baux. Il fut rasé en 1673, par ordre de Louis XIV.— Il est gravé dans l'ouvrage publié en 1660 par Dogan, sur l'architecture militaire. — La forteresse, qui renfermait l'arc triomphal, était aussi la résidence des comtes sous les Carlovingiens, et la demeure des seigneurs héréditaires d'Orange. La voûte principale de l'arc triomphal devint celle de la principale salle du château. Orange, ville romaine, située en Provence près des Alpes, avait vu d'innombrables blocs de marbre employés à l'édification de ses monuments; de plus, les mosaïques y sont encore tellement communes, que, chaque jour, on en découvre encore. De là les éloges donnés par Herbert aux pavements du château, à ses murs marmorins. Le nom de Gloriette ne se trouve pas dans les historiens provençaux; peut-être n'est-il qu'une flatterie du poète; mais il est évident qu'Herbert a vu le palais dont il parle; peut-être même écrit-il sous les voûtes de marbre du château de ses protecteurs.— Les chroniqueurs du Midi le désignent sous le nom de Tour-de-l'Arc; c'est de la Tour-de-l'Arc que sont datées les chartres des princes d'Orange de la maison de Baux.— Herbert parle aussi de la chartre de Gloriette : il s'agit des prisons du château, et probablement des carcères que l'on voyait alors sans doute entre le cirque et le château. Les archéologues d'Orange en indiquent la position. Il n'y en a plus de trace.

Gomphanon. — Les bannières, au XIII[e] siècle, deviennent non-seulement des signes de ralliement, mais les enseignes de la féodalité. Dans le roman d'Herbert, il y a des gomphanons blasonnés. En parlant de celui de Foulques, le poète dit:

> Hante ot de fresne, dont li fer fut quarrez,
> Et blanche enseigne à deux lyons bandez (1).

Notre poète nous peint les enseignes faites en étoffes précieuses, en osterin, en cendalynde, en soie d'Aumarie; quelquefois elles sont brodées et chargées d'ornements métalliques :

> Une enseigne ot fermée de clos d'argent......
> Lors vint Mauduit, o sa compaigne armée,
> Porte une enseigne de lonc en lonc bandée,
> Ynde et vermeille en sa hante fermée.....

---

(1) Manuscrit 7188, folio 202, verso.

Conformément à la tradition, Herbert nous montre les bannières des chefs longues et flottantes :

Au poing li balent les langues de l'enseigne......
Les langues balent dusqu'au col du destrier.....

Il ne faut pas confondre les gomphanons et les étendards. — Voyez ce mot.

Got.— Les noms donnés par le poète aux acteurs qu'il fait jouer, rappellent souvent la domination des Goths en Espagne et dans le midi de la France, tels que Saligot, Argot, Bigot.

Goulias.— Nom d'un guerrier païen, sans doute dérivé de celui de Goliath. Les trouvères, pour accroitre d'autant la gloire de leurs héros, leur donnaient des adversaires terribles par leurs forces et leur taille.— D'ailleurs, souvent les juifs, et surtout dans le commencement de la conquête, s'alliaient aux musulmans pour piller et tyranniser les chrétiens.

Grex, Gréjois, Grézois, Grieux.— Grecs.— Les trouvères, surtout ceux qui n'avaient pas fait partie de quelque croisade, ne paraissent pas bien fixés sur ce qu'étaient les Grecs. Quelquefois ils en font presque des païens. Le langage qu'on ne comprend pas est pour eux un langage grézois.— Quelquefois ce mot est chez eux synonyme de perfide. Ils parlent aussi quelquefois du célèbre feu grégeois.

Gris et les Roux (Les). — Les Arabes d'Afrique.

Guibourg.— Nom de la femme enlevée par Guillaume à l'émir de Cordoue. — Ce fait est purement fantastique. — Nous ne pouvons en dire autant du nom. Constatons d'abord qu'il se trouve toujours honorablement porté dans les chansons de famille.— Dans celle d'*Aubery le Bourgoing*, Guibour, veuve du roi de Bavière, épouse le héros du poème. — Guibour est la femme du célèbre Girard de Viane. — Guibourg, enfin, dans *Foulque de Candie*, est la comtesse ou marquise d'Orange. — Nous persistons à voir dans ce nom une altération volontaire de Tibourge. — En 1100, Tibourge, héritière du comté d'Orange, le donnait en mariage à Guillaume II, de Montpellier. — C'est elle qui fit rebâtir le château et les fortifications de la ville d'Orange. Son fils, Guillaume III, lui succède et laisse pour héritière et comarchis sa fille unique Tibourge II et son frère Guillaume IV.— Rambaud IV, comte d'Orange, le châtelain de Courthezon, le patron des trouvères, laissa pour héritière, en 1173, sa sœur Tibourge III, qui porta le comté d'Orange dans la maison des Baux.— Elle continua la protection accordée par son frère aux enfants du gai savoir, et voilà pourquoi, dans

les chansons de geste de ce cycle, Guibourg est toujours une grande dame.

Guichard. — Guerrier chrétien. Herbert en fait le fils de Guérin l'Alemanois, c'est-à-dire l'Allemand, et peut-être le Loherain.— De plus, le trouvère de Dammartin en fait l'oncle de Foulque. — Il serait donc frère de Vivien, et par suite Guérin l'Alemanois ne serait donc autre que Garin d'Ancezune. Il est vrai que les poètes placent Ancezune en Bavière, tandis qu'en fait, Ancedune est une commune située près d'Orange.— Humbert IV, comte de Beaujolais, allié à toutes les grande familles du Midi, mourut en 1202, et eut pour successeur son fils Guichard, III[e] du nom, prince habile et belliqueux, mort en 1216, au siége de Douvres. — Son fils aîné, Humbert V, lui succéda, et son second fils fut la tige des seigneurs de Montpensier.

Guiclin, Guisclin.— Ce nom d'un guerrier chrétien nous semble une réminiscence de celui de Witikind.— *Les Chroniques de Saint-Denys,* dans leur partie fantastique, donnent ce nom à l'un des prétendus généraux de Charlemagne. — Guiteclin de Sassaigne est le héros d'un poème intitulé la *Chanson des Saisnes*.

Guillaume d'Orange.— Un des officiers de Louis le Débonnaire, nommé Guillaume, fut fait par ce prince comte de Toulouse (785-790). Il sut défendre la province dont on lui confia la garde et força les Sarrasins à demander la paix (1). En 793, Hescham, successeur et fils d'Abd-al-Rahman, envahit la Septimanie. Guillaume réunit des troupes et courut à sa rencontre. Il fut vaincu dans une plaine située entre Carcassonne et Narbonne, et connue sous le nom de Villedaigne. Delà date la tradition de la bataille perdue à Aleschamps. Cependant les Sarrasins furent arrêtés dans leur marche; ils rentrèrent même en Espagne.— Guillaume aida Louis le Débonnaire à repousser le roi de Cordoue et à reprendre Barcelonne depuis 710 possédée par les Sarrasins (798-801).— Plus tard, fatigué du monde, il se retira dans le monastère de Gillone, près de Lodève. Il y mourut et fut canonisé. — Delà saint Guillaume de Gillone.— Il appartenait à une illustre famille. Dans le X[e] siècle, le peuple

---

(1) *Vie anonyme de Louis le Débonnaire.* Historiens de de France, tome VI, page 86.

chantait des poésies en son honneur (1). Les trouvères auraient dû faire comme le peuple et chanter en patriotes, et non pas en courtisans.

Plus tard, un autre Guillaume vint illustrer un nom dont la mémoire n'aurait pas dû périr, dont la mémoire méritait mieux encore d'être chantée tant en Français qu'en Provençal. Issu de la maison de Charlemagne et comte de Provence en 961, il entreprit de chasser les Sarrasins des Alpes et de la Provence orientale. Il les expulsa successivement de Gap, de Sisteron et du Dauphiné. Un peu plus tard, il battit les musulmans près de Draguignan, et enfin, en 975, il s'empara de leur dernier asile, le Fraxinet. Des vaincus furent tués. Les autres demandèrent le baptême et cultivèrent les terres. Ils fondèrent quelques communes où l'on croit reconnaitre encore les traces de leur sang et de leur langage. La Provence reconnaissante, dans son enthousiasme pour son libérateur, le salua non pas du titre ridicule de Guillaume au Court-Nez, mais du titre glorieux de Père de la Patrie.

Le premier comte d'Orange du nom de Guillaume régnait en 1100 ; il avait épousé Tiburge Ire, héritière de ce duché, et si son petit-fils Rambaud IV n'eût pas tenu à Courthezon une cour de trouvères, et si Guillaume V n'eût pas continué à se faire le patron des enfants du gai savoir, s'il n'eût pas pris part à la croisade des Albigeois, tous les héros du nom de Guillaume seraient maintenant bien oubliés.

Guinemart. — Chevalier chrétien de la famille d'Aimery. Herbert le donne pour cousin germain de Vivien et de Guischart.

Guy, Gui, Guion. — Fils prétendu de Beuves de Comarchis et neveu de Guillaume. — Il porte sur son écu une croix d'argent. — Il se trouve sans doute par hasard que Guillaume de Montpellier, comte d'Orange du chef de sa femme Tibourge Ire, descendait d'un seigneur nommé Guy, élu par les habitants du pays en l'an 1100, qui les délivra des Sarrasins. Il s'agit donc encore d'un ancêtre de Guillaume d'Orange, le vrai Guillaume au Cornet.

Guynement, fils de Richard le Normand. — Des quatre ducs de Normandie nommés Richard, aucun ne laissa de fils

---

(1) Mabillon, *Annales bénédictines*, tome II, page 369. — *Chronique d'Orderic Vital.*

de ce nom. Il s'agit peut-être d'un ami d'Herbert attaché à la maison de Meulant.

H.

Hanuiers.— Soldats du Hainault, alliés des Français.

Hermengard (Le lignage). — En 813, les Sarrasins ravagèrent la Corse; mais ils finirent par être vaincus par Ermengaire, comte d'Ampourias, près de Perpignan. Ils perdirent huit vaisseaux, et cinq cents prisonniers qu'ils avaient faits furent délivrés (1). — Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie sérieuse, placent aussi sous cette date une bataille gagnée en Corse sur les Sarrasins par un comte Hermengaire, comte de Spolitaine, c'est-à-dire de Spolète. — Mais, par malheur, il ne s'agit pas de ce brave guerrier.— Voyez l'article suivant et le nom *Ermengart.*

Hermengarde la sénée. — Guillaume V, prince d'Orange et roi d'Arles, épousa en deuxièmes noces Hermengarde de Sabran, dont il eut un fils nommé Raymond, prince d'Orange pour un quart en 1230, et pour la moitié en 1249. De là tous les éloges donnés à ce nom. Voyez *Ermengart.*

Hermins, Herminers.— Arméniens.

Herupoix, Heurupoix (Les barons).— Les seigneurs de la Beauce, du pays de Chartres et autres lieux, vassaux des comtes de Blois.

Hoël le Breton.— Hoël, roi des Bretons, est un des héros des romans de la Table-Ronde. Le Normand Robert Wace, qui, vers 1155, écrivait le *Roman de Brut,* point de départ des romans du cycle d'Arthur en France, en fait un frère, un parent et toujours un ami de ce prince.— Les traditions armoricaines admettent que la Bretagne des Gaules eut pour chef, dans le VI[e] siècle, un prince nommé Hoël, fils de Budek, comte de Cornouaille. Chassé de Bretagne vers 509, par les hommes du Nord, il se réfugia en Cambrie, d'où il revint bientôt conquérir ses états. Il eut des relations politiques avec Clotaire.— Les poètes de la Table-Ronde le font père de la belle Yseult à la Blonde Chevelure. — Son nom resta populaire en Bretagne, et on le retrouve parmi ceux adoptés par les familles armoricaines et galloises. Les *Chro-*

---

(1) Reynaud, p. 123.

niques de Saint-Denys, dans leur partie fabuleuse, donnent à l'un des généraux de Charlemagne le nom de Hoyaux, comte de Nantes. Dans le XI[e] siècle, la Bretagne eut pour comte un prince nommé Hoël, mort en 1084 ; il figure parmi les ancêtres des ducs de Normandie et ceux des ducs de Bretagne de la maison de France. Aussi Herbert se garde-t-il bien d'oublier ce nom.

Hongrie. — Voyez *Bougrie*.

Hue de Floriville. — Voyez *Floreville*. — Ce nom était des plus populaires en Provence. Hugues était régent de ce royaume pour le roi Louis, vers 924 ; il lui succéda plus tard, épousa sa fille, et ne cessa de défendre le Midi contre les Hongrois et les Sarrasins. C'est lui qui, en 942, aidé par une flotte envoyée par l'empereur d'Orient, tenta de chasser les Sarrasins du comté de Nice. Il eut quelques succès, puis il renonça à ses conquêtes pour aller disputer la couronne de Lombardie. — Il s'agit toujours d'un ancêtre de Guillaume d'Orange, le vrai Guillaume au Cornet.

Hutins, *Hutis*.— Surnom donné aux païens.

I.

Irois, *Iroys*.— Surnom donné aux païens.

J.

Jaians.— Géants.

Jaiants (La roche as). — Près de Puymeras (Vaucluse), il y a encore un bois nommé le Bois-du-Jayant.

Jehennois.— Génois. Quand, dans le X[e] siècle, les musulmans occupèrent la Provence, leurs possessions comprenaient Nice et Gênes.

Jehennois (Karahur, roy des).— Chef sarrasin. — En 806, Adhémar, comte de Gênes, attaqua sur mer les Sarrasins qui ramenaient de Sardaigne de nombreux captifs. Il fut vaincu et mis à mort. Mais plus tard les musulmans possédèrent Gênes et ne perdirent cette ville qu'avec la Provence. Ils y étaient entrés en 935.

Jois.— Juifs, toujours ennemis des chrétiens.

Josué (La terre).— La Judée.

Jovenel Apolin.— Nom d'une prétendue idole des Sarrasins ou des Slaves.

Juis.— Les Arabes faisaient marcher dans leurs rangs les juifs d'Afrique et d'Espagne, et comptant sur leur haine

contre les chrétiens, ils leur confiaient souvent la garde des villes qu'ils avaient conquises (1). C'est ce qui explique comment Herbert donne aux ennemis des chrétiens des noms empruntés à l'Ancien Testament. Ils aidèrent les Normands à pénétrer dans Bordeaux.

K.

Kahu (Le grand, le chastelet de). — *Le lignage Kahu.* — Peut-être ce nom est-il un dérivé des titres de Kan, Kagan, Chajan, donnés aux chefs des tribus tartares. — Peut-être vient-il de Cayn. — Dans ce roman, Kahu est quelquefois le nom d'une idole.

Kapharnaon.— Capharnaum, ville de Judée.

Kastille.— Castille.

Kayn (Le lignage).— Geste maudite, les musulmans.

L.

Labor (Torez de).—*Esclaudour, sire de la terre de Labour.* — Noms de guerriers païens. — Ils désignent les musulmans maîtres de l'Italie méridionale.

Larchant. — Champ de bataille sur lequel, d'après les trouvères, les Sarrasins auraient battu Guillaume d'Orange et tué son neveu Vivien.— Voyez *Alischans.*

Largalis. — Père supposé de Tiébaut. — Ce nom désigne Thibault le Large, aïeul de Thibault le roi de Navarre.

Latin. — Dans nos *Recherches sur l'histoire du langage et du patois en Champagne,* nous avons déjà parlé de l'emploi du mot *Latin* dans le *Roman de Foulque de Candie.* Nous y renvoyons le lecteur. Notre thèse est celle-ci : dans les VIe et VIIe siècles de notre histoire, la langue gauloise avait à peu près disparu pour faire place à la langue latine. Celle-ci disparut à son tour dans les Xe et XIe siècles, pour faire place à la langue française.— Le Latin disparut lentement, comme il était venu. — Herbert, qui suppose les faits dont il parle arrivés dans le IXe siècle de notre ère, se sert du mot *Latin* pour signifier langage.

Quand il fait parler Desramés, il dit :

---

(1) Reynaud, p. 240.

Gréjois parla : ne sot autre latin (1).

Quand Girart est interrogé par l'amiral arabe, que dit Herbert :

Girard respond par latin en riant.

Quand les hommes d'armes qui composent l'armée royale se forment par échelles :

A une part se traient Mancel et Angevin,
Et Normans, et Bretons, et tout li Poitevin ;
Et cis de France en l'autre ; quar il sont d'un latin (2).

Voyez encore ce vers :

Je parlerai à eux en leur latin.

Lauressier (La gent). — Les païens.

Lentis (La gent de). — Les ennemis de la foi.

Lerie, Léris, Lerin, Lerins, Lorin, Loris. — Que désignent tous ces noms appliqués à des lieux appartenant aux Sarrasins ? — Il y a une commune de Lauris sur le Rhône. — En Sardaigne, se trouve Aleria, ville qui fut occupée par les Sarrasins. — Sur la côte de Provence se trouve l'île de Lerins. — Là, sous les Mérovingiens et les Carlovingiens, était une abbaye célèbre par le nombre de ses religieux et celui des jeunes gens qu'ils élevaient dans les lettres et dans les sciences. Entre 728 et 739, l'île et la communauté furent envahies par les Sarrasins. Tous ceux qui n'avaient pu se sauver furent massacrés. — Leur chef Porcarius fut canonisé, et sa fête et celle de ses compagnons se célèbrent encore tous les ans, le 12 Août. — Saint Ayoul, patron de la ville de Provins en Brie, avait été abbé de Lerins.

Loéys. — On saura quel est le Loéys des chansons du cycle de Guillaume au Cornet, quand elles seront toutes publiées et qu'on pourra les étudier dans leurs détails de fond. — Dans le poème de *Foulque de Candie*, Herbert paraît en faire Louis, fils de Charlemagne. Et en effet, les faits qu'il raconte, les paroles qu'il lui prête s'accordent parfois avec l'histoire de ce prince. Ainsi, deux fois il fit, comme roi d'Aquitaine, la guerre aux Sarrasins d'Espagne. Il prit Tortose. En 800, ce prince assiégea Barcelonne. Guillaume, comte de Toulouse, l'accompagna dans cette expédition, qui fut glorieuse. — Mais, au fond, nous ne pouvons voir dans ce

(1) Manuscrit 7188, fol. 206.
(2) Manuscrit 7188, fol. 263.

personnage que le roi Louis VIII, prince brave, mais irrésolu, faisant la guerre aux Albigeois avec les Provençaux, et trahi par le roi de Navarre.

Lohier (Le roy). — Clotaire ou Lothaire. — Herbert cite son épée et ses trésors. — Dans un des romans inspirés par le thème des quatre fils Aymon, figure un fils de Charlemagne nommé Lohier.

Lombar (Le lignage du). — 734-738. Vers 734, la trahison du duc de Marseille livra la Provence aux Sarrasins. Pendant quatre ans, ils ravagèrent la Savoie et le Piémont avec impunité. Charles Martel, en 734, marcha contre eux. A lui se réunit Luitprand, roi des Lombards en Italie. Ce prince, Childebrand, second fils de Pépin, et Charles Martel firent le siége d'Avignon et s'en emparèrent (1). C'est là le fait qui se rapproche le plus des chansons de geste, puisqu'il s'agit d'une grande ville prise d'abord sur les musulmans et reconquise par eux. Charles et ses alliés repoussèrent les Arabes jusqu'à Narbonne. Les Lombards vinrent une seconde fois au secours des Français. Ce fut en 806. Pépin, fils de Charlemagne et roi de Lombardie, marcha contre les Arabes qui ravageaient les côtes de Provence et de Corse (2). — Les trouvères auraient pu chanter de tels exploits, et citer les noms des preux qui vinrent de Lombardie défendre la France ; ils auraient pu, à la rigueur, faire descendre les héros qu'ils chantaient du roi Luitprand. — Ils ont mieux aimé accumuler mensonges sur preuves d'ignorance. L'expression : le lignage au Lombard vient de ce qu'ils ont imaginé que Didier, roi des Lombards, avait eu une fille nommé Ermengarde, qui, plus tard, aurait épousé Aimery de Narbonne. — Voyez *Ermengart* et *Hermengard*.

Longis. — Longus, cavalier qui perça le côté du Christ avec sa lance sur le Calvaire. — Aussi les poètes donnent-ils son nom aux mécréants.

Loris, *Lerin*. — Voyez *Lerie*.

Lorrenois. — Lorrain.

Luciabel (La gent). — Surnom des Sarrasins. — Peut-être ce mot a-t-il quelque rapport avec celui de Saint-Jean-de-Luz.

Lutis. — Peuplades païennes.

---

(1) Reynaud, page 57, 58, 59.

(2) *Chroniques de Saint-Denys*, partie sérieuse.

M.

Magynois (Le palais). — Une tradition adulatrice donnait pour ancêtre à la maison des Baux ou Balthes Balthus, un des trois mages qui vinrent à Bethléem adorer le Christ au berceau.

Mahom, *Mahomet*. — Tiébaut vaincu menace de coups la statue de Mahomet. Il fait allusion aux traditions recueillies dans la prétendue Chronique de l'archevêque de Reims Tilpin ou Turpin, et dans le poème de Philomène. On croyait [illegible] Sarrasins idolâtres. Un temple païen, au Moyen-Age, était parfois désigné sous le nom de Mahomerie. Les mosquées étaient plus naturellement appelées de la même manière.

Mahométans. — Pour flatter les passions de ses auditeurs et égayer son récit, Herbert donne aux guerriers sarrasins les noms les plus impertinents. Les racines *mal* et *mau* en font souvent partie. C'est ainsi qu'il les appelle : Malbel de Valrain, Maudras de Turquie, le roi Maldagus, Malachin, Malprians, Malgris, Mautaillié, Maldon, Malquis, Malagu, Mauduit, Maugalant, Maudigus. — Il n'épargne pas même les dames : la femme de Desramés se nomme Malagant. — D'autres fois, il donne aux adversaires des *chrétiens* les noms les plus ridicules, tels que Malardin (c'est-à-dire Canardin), Bigot, Cocaïs le Soutan, Salot, Argot, le dru de Tiébaut ; Margaus, roi d'Alexandrie ; Butor de Balagner ; Calot, roi de Niques ; Bruiant de Montoscurs, Torcus d'Ancele, Cuvers, Scorpion, roi d'Averse ou d'Avenisse, parent de Noiron ou Néron ; Pincenez, Fausseron, Escofart, Eschinart, Saligot d'Irois, Saligot d'Orion, Fausset de Brancher, Gannart, c'est-à-dire trompeur ; Froie Cuer, Espaullart, Boutifer, Crinox d'Orcanie. D'autres noms rappellent les supplices infligés aux Vaudois, tels que Fagot de Cople, Fagot de Mambrin, Fagot de Monmir, le roi Carbondelas, Carbon, roi d'Aragon ; Charbonnel, Flambart, le roi Flambin. Il parle même une fois des Turcs de Valdois.

Comme les chrétiens sont les ennemis des juifs, il donne à leurs adversaires des noms empruntés à la Bible, tels que : Kahin, Josuan, roi de Montarsis ; Josiaus, Jonas, Kayphas, Goulyath, Goulias, le fort roi Josués, le roi Makabés.

Enfin, il est un guerrier auquel il donne le nom de Cristamal. Il est inutile de dire que tous ces ennemis de la foi jouent de vilains rôles et sont, en définitive, tour-à-tour décollés et détranchés. — Il faut aussi remarquer que l'auteur altère à plaisir, pour les ridiculiser, les noms arabes dans lesquels les syllabes *mal* et *maël* se reproduisent souvent.

Malachin. — Nom d'un chef arabe. — Verrons-nous dans ce nom une corruption de celui d'Abd-al-Malek, qui succéda, dans le gouvernement de l'Espagne, à Abdérame, mort à la bataille de Tours, en 732 (1) ? Il rentra bientôt en Languedoc et pénétra dans la Provence, dont la trahison de Maurente, duc de Marseille, lui livra l'entrée. — Il fut tué lui-même par les Berbers, quelques années après. — Voyez aussi *Aquin*.

Maladon, ***Maldon***. — Guerrier sarrasin. — Les Arabes nomment Moallad les enfants nés de deux personnes de races différentes.

Malagant, ***Malagut***. — Ces noms donnés à des Sarrasins venaient peut-être de celui de la ville de Malaga, l'une des premieres conquêtes faites par l'islamisme en Espagne.

Malfès, ***Malfait***. — Le Diable.

Malgadin. — Trouvère breton renégat, attaché à la maison de Tiébaut. — Est-ce une malice d'Herbert ? et dans ce cas, que désigne-t-il ?

Mancels. —Guerriers du Mans.

Mans (Savary del). — Chevalier chrétien. — Savary est le nom du père de Garin de Montglave, souche des Aimeryois.

Mans (Hue du).—Le Maine eut trois comtes nommés Hue ou Hugue. — Hugue Ier fut le premier comte du Maine ; il mourut en 960. — Hugues II épousa Berthe de Champagne, et mourut en 1032. — Sa fille Hermengarde épousa en premières noces Thibault III, comte de Champagne, et en secondes Azon, marquis de Malépine. Son fils Hugues III fut comte du Maine, et céda son comté à son neveu Elie, en 1100.

Manuscrits du *Roman de Foulque de Candie*. — La chanson de *Foulque de Candie* est conservée dans trois textes possédés par la Bibliothèque nationale. L'un se trouve dans un manuscrit du fond Còlbert ; il porte le n° 7186. Cette copie est fort incomplète. La première partie ne s'y trouve pas ; en revanche, il renferme la fin, qui manque dans le manuscrit du fond de Notre-Dame.

Celui-ci porte le n° 275 bis. Sur la garde, qui est en papier, on lit ces deux notes :

« Huras Guillaume au Court Nez. C'est le sujet d'une his-

---

(1) Reynaud, p. 51.

toire arrivée sous Charlemagne. On ignore le nom de l'auteur. Ce roman est le plus ancien en Français, écrit au commencement du XIIe siècle. »

« N° 23. La notice ci-dessus me paraît entièrement fausse. 1° Ce manuscrit est du XIIIe siècle ; — 2° l'histoire est arrivée sous Louis le Débonnaire; — 3° l'auteur se nomme plusieurs fois dans l'ouvrage : c'est Herbert Leduc ; — 4° il est absolument faux que ce soit le plus ancien roman français. G. D. L. D. »

Cette seconde note est de M. l'abbé de la Rue.

Ce manuscrit est incomplet : il présente deux graves lacunes, l'une au centre, l'autre à la fin. Tel qu'il est, il renferme encore 10,140 vers. — Son écriture est, comme le dit M. de la Rue, du XIIIe siècle, et peut-être de la fin du XIIIe siècle. L'orthographe est meilleure que dans les deux autres textes. Çà et là sont des variantes écrites de la même main que le texte. Ailleurs, des vers sont nécessairement omis.

Dans ce texte, le début se compose de vers de dix syllabes ; ils en ont douze quand le poète se décide à faire l'éloge de Tiébaut. — Ensuite reviennent les vers de dix syllabes, qui finissent par laisser la place aux vers alexandrins, qui la gardent jusqu'à la dernière page de ce texte.

Le manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui porte le n° 7188, contient, avec d'autres chansons, celle de *Foulque de Candie*. Il dut être exécuté vers la fin du XIIIe siècle. En effet, la *Chanson de Foulque* est précédée par celle de *Berthe aux Grands Pieds*. Elle porte cette mention : « Par Gérard d'Amiens, par ordre du comte de Valois, frère du roi. » Jean, second fils de saint Louis et comte de Valois, naquit à Damiette, en 1249, et mourut devant Tunis, en 1270. Quand on compare ce texte à celui du manuscrit du fond Notre-Dame, on reste convaincu qu'il est plus moderne. Il est, en effet, plus long; il a été remanié. Les vers obscurs du premier sont supprimés ou éclairés dans le second. Des expressions anciennes sont rajeunies. Néanmoins, cette version a l'avantage d'être plus complète que les deux autres. — Elle est ornée de trois vignettes. La première représente Guillaume après la bataille d'Aleschans, fuyant vers la ville d'Orange. Le prince est sur un cheval blanc; mais son casque, sa selle, les harnais de son cheval sont couleur d'orange. Son bouclier est rose, semé de fleurs blanches; son vêtement est aussi rose. Les Sarrasins qui le poursuivent ont robes, casques et écus couleur d'orange. Au fond, on voit les toits de la ville d'Orange. Ses murs sont roses. Enfin, le fond du sujet se

compose d'un carrelage de lignes blanches et orangées posées sur un fond bleu.

La deuxième vignette représente le conseil tenu par les Arabes. Ils ont la tête entourée de linge. Tiébaut assiste à la délibération ; il est blessé et dans sa tente.

La troisième et dernière vignette représente l'entrevue du roi Loys et de Tiébaut. Les deux princes se rencontrent et semblent, à leurs gestes, se parler avec vivacité. Derrière chacun d'eux est un jeune page. A droite et à gauche, on voit la partie antérieure du corps d'un cheval. Le fond du sujet est doré.

Si jamais on publie ce roman au complet, il ne faut se servir de ce texte qu'en tenant grand compte de celui renfermé dans le manuscrit de Notre-Dame. Ce dernier renferme le nom de l'auteur, les locutions les plus anciennes, la narration la plus courte. Enfin, il nous semble devoir être plus conforme que les deux autres à la création originale du trouvère de Dammartin.

Marabrun. — Nom d'un guerrier sarrasin. — Peut-être ce nom n'est-il qu'une manière de ridiculiser le titre de marabout.

Marage (Le roy). — Roi qui habite les bords de la mer. — Ce titre peut s'appliquer à tous les chefs de pirates qui passaient les eaux pour venir dévaster la France.

Marchaine (La terre). — Il s'agit ici de la marche d'Espagne, c'est-à-dire du territoire conquis par Charlemagne au-delà des Pyrénées, dans la campagne de 778. On la nommait Marche. Cette province fut comprise dans le royaume d'Aquitaine donné bientôt après à Louis le Débonnaire (1).

Mariain, Marien. — La Vierge Marie. — Marie-Madeleine.

Marragonne (Les tours de). — Peut-être s'agit-il de l'ancienne cité de Maguelonne, une des villes notables de la Septimanie.

Marsamin. — Dru de Tiébaut.

Marsilion. — Vers 733, Mauronte, duc de Marseille, pour échapper à l'autorité d'Eudes, duc d'Aquitaine, s'allia avec les Sarrasins et livra l'entrée de la Provence à Youssouf, gouverneur de Narbonne. Les Sarrasins pénétrèrent jusqu'aux murs d'Avignon. Pendant quatre ans, ils furent maîtres du

(1) Reynaud, page 96.

pays (1). Charles Martel les en chassa ; mais, après son départ, en 737, Mauronte renoua ses intrigues avec les musulmans, et les rappela de nouveau. Charles marcha contre lui, le battit, et s'empara de Marseille, dont il le dépouilla. Depuis ce temps, le nom de ce traître fut en horreur dans le Midi, et dans le XIII[e] siècle, nous voyons nos trouvères donner parfois à leur traître le nom de Marsilion (*dux Marsiliensis*).

Marsilion de Roncevaux.— Dans leur partie fabuleuse, les *Chroniques de Saint-Denys* racontent que Marsilion était un guerrier de Syrie, envoyé par le soudan de Babylone pour défendre l'Espagne contre Charlemagne. Il devint roi de Saragosse à l'aide de Ganelon, qu'il corrompit, et défit les Français à Roncevaux. Il ne jouit pas de son triomphe : avant d'être écrasé par le nombre des assaillants, Roland parvint à le joindre et le tuer.— Les trouvères ne manquent jamais de s'appuyer sur ces fables accueillies par les moines de Saint-Denys, mensonges déplorables qui ont tué en France les traditions poétiques et populaires de notre véritable et glorieuse histoire.

Marsouin.— Herbert désigne sous ce nom un artiste qui faisait des selles de luxe (Manuscrit Notre-Dame, fol. 122, verso).— Le XIII[e] siècle fut l'ère la plus brillante de la valeur personnelle. La chevalerie y brilla de tout son éclat pour la dernière fois. Les champs de bataille pendant la guerre et les tournois pendant la paix lui donnaient l'occasion de développer son adresse, sa force et son faste. Après le luxe des armes dont nous parlons dans une autre note, venait celui des harnais, et notre poète entre, à cet égard, dans des détails de nature à satisfaire la curiosité la plus exigeante. Quelques citations donneront une idée des dépenses faites par les paladins pour briller en bon lieu :

Poi ont destrier n'ait couvert le crepon,
Toute la teste, le col jusqu'à l'arçon......

Les destriers couvrent de cendal de Roussie.....

Le destrier fust couvert d'un vermeil siglaton
Le chief dusques as piez, teste, col et crépon....

Maint destrier couvert de siglaton.....

Foulque saisit Ruffin par l'arçon de crystal.....

Les selles étaient dorées, d'azur, afeutrées. D'autres

(1) Reynaud, pages 53, 54, 55.

étaient faites d'ivoire marmorin. Desramés en avait une de ce genre, incrustée d'or et de pierreries :

> Selle ot d'ivoire à fin or adoubée.
> Les pierres valent l'onor d'une contrée.

Enfin, nous nous bornerons à reproduire ici la description de la selle de Ganite quand elle arrive au camp des Arabes :

> Et Ganite séoit sur un mul avenant :
> La sele, où ele séoit, valoit tot l'or Morgant,
> Un roy d'outremarin qui fut nez d'Alixant.
> Les arçons en estoient de fin or roujoiant,
> A pierres précieuses en orpyment séant ;
> La couverture en fu d'un poile esclarjant ;
> La sous-cengle dessous d'un samin verdoiant.
> Le poitral et les angles refurent d'un semblant
> D'une pourpre vermeille à boutons d'or luisant.
> Estriers y ot de l'œuvre à l'orfèvre Galant.
> Le frain, qu'il ot el chief, valoit l'onnor Galant.
> Les pierres précieuses i sont bien avenant.
> Des crins à la pucele en furent li traiant.
> Pennes de paon semblent tant ièrent luisant.....

Les Orientaux seuls ont conservé le luxe des selles ; on en voit, dans les galeries du Louvre, quelques-unes exécutées à la fin du siècle dernier, qui donnent une idée du faste de nos pères.

Mauduit de Rame. — Chef arabe. — Nous verrons encore dans ce nom un dérivé de Abd-al-Rahman. — Voyez ***Desramés.*** — Il y en a en Judée, près de Jérusalem, une ville nommée Rama. — Voyez ***Rame.***

Maugis (Le larron). — Réminiscence du roman des ***Quatre Fils Aymon.***

Mellent (Gallerand de). — Chevalier chrétien. — Ce nom désigne Gallerand ou Walerand de Meullent, seigneur normand, mort en 1168. — Nous avons indiqué dans notre introduction pourquoi le trouvère de Dammartin a tant de vénération pour son nom. — La branche des comtes de Meullent, seigneurs de Gournay-sur-Marne, s'éteignit en 1360.

Membrin (Faussette de). — Cousine de Tiébaut d'Arabe.

Mescréans, ***Mescréus.*** — Surnom donné aux Arabes. — On le retrouve dans les chansons injurieuses publiées contre Thibault, le roi de Navarre.

Miles Marmon. — Guerrier arabe qui tue Gallerand de Mellent.

Misquaine.— Mycène.

Mollant (Gallcrand de). — Voyez ***Mellent***.

Mongencourt, Montgencourt. — Le lecteur remarquera la quantité de noms qui commencent par la syllabe ***mont***. — Les Sarrasins avaient couvert de forteresses les montagnes de la Provence et du Dauphiné ; c'est de là qu'ils descendaient, comme autrefois des monts Pyrénéens, pour dévaster la France.

Mongu (Le roy).— Père supposé de Ganite.

Monjoie, Montjoie. — Cri de guerre des hommes d'armes de l'Ile-de-France sous les Capétiens.— L'affectation que met le poète à le faire répéter indique ses intentions : c'est Louis VIII qui est en scène.

Montcenis (De).— Chef païen. En 906, les Sarrasins fixés près de Nice se rendirent maitres du Mont-Cénis ; de là ils descendirent dans tous les pays voisins.

Montcenis (Girart et Guy de).— Chevaliers chrétiens. Ces noms rappellent peut-être les preux qui résistèrent aux Arabes.

Montdisdier (Guy de). — Chevalier chrétien. Dreux de Montdidier est un des gendres prétendus d'Aimery de Narbonne.

Montlaon (Gerbiers de). — Chevalier anglais. — Ailleurs il est nommé Guillebert de Monlaon.

Monluc ou ***Montluc*** (Acarin de). — Neveu supposé de Tiébaut.— Voyez ***Acarin***.

Montpensier (Guy de). — Chevalier chrétien. — Guichard III, comte de Beaujeu et de Montpensier, laissa, en 1216, cette dernière seigneurie à son fils cadet nommé Guichard comme lui.

Morand.— Voyez ***Morgan***.— Herbert donne aussi ce nom à un archevêque qu'il fait fils du roi Didier.

Morgan.—Dans les romans de la Table-Ronde, ce nom est celui du médecin d'Arthur ; — dans d'autres, celui d'un enchanteur que l'on confond souvent avec la fée Morgan. — Dans le poème de ***Foulque de Candie***, c'est le nom d'un amiral arabe qui perd une bataille sur les côtes de Provence. Peut-être verra-t-on ici un souvenir du fait suivant : Le connétable Burchard battit sur mer les Arabes qui venaient de ravager la Sardaigne et la Corse (807-808.) Il leur prit treize vais-

seaux (1). — V. *Hermengard*. — Quoi qu'il en soit, on voit que l'amiral exige un tribut de gens qu'il prend pour des marchands. — On voit là l'origine de la piraterie algérienne.

Morgan (L'or de). — Il s'agit peut-être de l'enchanteur Morgan.

Morois (Les). — Les Maures.

Moyant (Ile de). — Cette île est habitée par les fées; c'est là qu'elles ont fait le manteau de Tiébaut.

N.

Naimes, Naimon. — Les trouvères donnent ordinairement à ce prince le titre de duc de Bavière. Ils le représentent comme un vieillard aussi brave que sage, et lui font jouer le rôle de Nestor de l'armée. Il est peu de romans où on ne retrouve son nom. Sans doute, un jour, on saura la raison de sa popularité.

Naples (Corsolt, roy de). — Chef musulman. — Les Deux-Siciles furent longtemps possédées par les Arabes.

Narbonne. — Une des sept villes de la Septimanie. Cette ville fut prise par les Arabes dès leur première invasion en France (718). Leurs historiens conviennent qu'ils y trouvèrent des richesses immenses. — Suivant les chroniqueurs français, ce fut seulement en 721 que Alzama s'en empara ; il en fit sa place d'armes et la fortifia avec le plus grand soin. — Après quarante ans de servitude environ, en 759, les chrétiens s'insurgèrent contre les Arabes, livrèrent Narbonne à Pépin le Bref, et c'est alors que la terre de France fut enfin débarrassée des Sarrasins. — Voilà des évènements qu'il fallait chanter, si on eût voulu rester dans le vrai. -- Narbonne perdue et reprise, Charles Martel et Pépin, voilà des faits et des hommes qui étaient dignes d'un poème national, si nos trouvères eussent voulu le faire; mais ils ne s'en soucjaient.

Navarre, *Navarrois*. — Les habitants de ces montagnes subirent toutes les infortunes réservées aux nations dont le territoire sert de limite à des puissances ennemies. — En 807, ils acceptèrent le joug des Arabes et se firent musulmans. A la première occasion, ils revinrent à la religion de leurs pères ; mais cet état de choses ne se maintint pas. Quelques

---

(1) *Chroniques de Saint-Denys*, an 807.

années après, soit qu'ils y fussent contraints, soit qu'ils fussent mécontents des Francs, ils livrèrent Pampelune aux Maures et renoncèrent encore une fois à la loi du Christ (1). Ils ne tardèrent pas à renoncer à l'islamisme, mais ces variations leur valurent la haine et le mépris des populations fidèles. D'ailleurs, c'est aux hommes de leur race qu'était dû le désastre de Roncevaux : aussi le poète mêle-t-il méchamment leur nom à celui de toutes les races infidèles. — Il a, d'ailleurs, nous l'avons dit, une autre intention : quand il insulte les Navarrois, c'est au roi de Navarre Thibault, ce prince inconstant en politique, qu'il adresse ses coups.

Nigues (Cordéis de). — Guerrier païen. — Voyez *Nike*.

Nike (Sinagot de). — Guerrier musulman. Les Arabes envahirent le comté de Nice après la mort de Louis le Débonnaire (846 et 848) ; mais, cette fois, ils n'y restèrent pas. Plus tard, en 889, ils arrivèrent par mer en Provence et fondèrent dans le comté de Nice un établissement qui ne dura que trop longtemps ; ils couvrirent les montagnes de forteresses qui gardaient les défilés, et de là ils descendaient ravager la France, la Suisse, la Savoie et le Piémont. En 942, Hugues, roi de Provence, les assiégea ; il allait les expulser, quand il abandonna ses conquêtes pour aller s'emparer de l'Italie. — Ce fut Guillaume de Provence qui les chassa de Nice. Il y a encore dans cette ville un lieu dit : le Canton des Sarrasins.

Normandie (Richard de). — Chevalier chrétien tué par Tiébaut sous les murs d'Orange. — La Normandie eut quatre ducs du nom : Richard Ier, dit Sans-Peur, beau-frère de Hugues Capet, mort en 996 ; — Richard II, dit l'Intrépide, mort en 1026 ; — Richard III, mort en 1028, — et Richard IV, dit Cœur-de-Lion, mort en 1199.

Normandie. — Les draps de cette province n'étaient pas fort estimés alors : c'est ce qu'on peut supposer d'après cette malicieuse observation d'Herbert :

> Descent Guillaume, qui parole à Hélie.
> De burel gris (n'iert pas de Normandie)
> Fut sa gonnelle et sa manche furnie.

La manche était alors une partie notable du vêtement. Cela devait être ainsi dans un temps où le bras jouait un si grand rôle. Les dames donnaient à leur chevalier, à leur époux, une manche qu'elles avaient elles-mêmes cousue et brodée.

(1) *Chroniques de Saint-Denys*, partie sérieuse, année 807

Aussi notre poète décrit-il souvent avec complaisance la manche des principaux chefs des deux armées.

L'un d'eux porte :

> Une manche de vermeil siglaton :
> Les pierres valent l'onor de Besançon.

Ces manches étaient longues et larges; aussi Herbert dit-il parfois :

> Manche ot de poile par terre traynant
> Et chaperon d'un vermeil bouquerant.

Il nous montre Anfélise et Ganite donnant des manches à Foulque et au Povre-Veu —Au surplus, ces longues manches étaient en honneur dans le midi de la France dès le temps de Charlemagne.

Normands (Le duc des). — A l'époque où Herbert place son récit, il n'y avait pas de duc de Normandie ; ceux qui furent ses contemporains sont Richard Cœur-de-Lion et Jean Sans-Terre.

Norrois.— Du Nord , Slave , Tartare.

Nubian.— Musulman de Nubie.

O.

Odon.— Ce nom est le même que ceux d'Eudes, Odet, Othon , Odillon , qui se retrouvent dans toutes les chansons et dans toutes les grandes familles.— Cependant, Eudes, duc d'Aquitaine , eut le bonheur d'arrêter l'invasion des Sarrasins dans la célèbre journée de Toulouse (Mai 721). Alzama, le chef des Arabes, fut tué. Abd-al-Rahman, ou, suivant nos historiens , Abdérame , qui lui succéda , ramena ses troupes en Espagne.— Cet Odon est celui qu'il aurait fallu franchement chanter , si on eût tenu à faire passer à la postérité le nom des preux qui défendirent la France.

Orable.— Dans le cours du poème , Herbert appelle deux ou trois fois Orable la femme de Guillaume d'Orange ; et voici pourquoi : ce nom est celui d'une princesse , fille du roi d'Orange , que Tiébaut veut épouser dans le roman des ***Enfances Guillaume.*** Dans sa jeunesse , ce prince en aurait été amoureux ; mais il parait l'avoir perdue de vue.— Dans la chanson de la ***Prise d'Orange,*** Guillaume apprend qu'Orable a fini par épouser Tiébaut et renoue avec elle ses anciennes relations. Celle-ci l'écoute volontiers et finit par trahir son mari au profit de son amant. Elle livre la ville d'Orange aux chrétiens. Aussitôt Guillaume la fait baptiser :

Le nom li otent de la païeneté ;
A nostre loi la font Guibor nomer.
A un mostier, qu'orent fet dédier :
Là l'a li cuens Guillaume esposé (1).

Herbert Leduc n'a pas inventé la fable de Guillaume d'Orange. Il a bâti son poème avec tous les précédents posés par les trouvères qui ont, avant lui, chanté cette fabuleuse histoire.

Orange.— Ville de France qui, par une pure spéculation des trouvères des XIIe et XIIIe siècles, se trouve le théâtre de grands évènements purement imaginaires. Aucun historien sérieux, chrétien ou arabe, ne parle ni du siége que lui auraient fait subir les Sarrasins à deux reprises différentes, ni de sa conquête faite par un Guillaume quelconque. Que cette ville ait souffert de la présence des Sarrasins en France, qu'elle se soit réjouie de leur expulsion, rien n'est plus vraisemblable. Mais son histoire ne peut se comparer à celle d'Avignon ou de Narbonne, dont nos chroniques ont enregistré les vicissitudes. Néanmoins, la prise d'Orange forme une des branches de la longue chanson de Guillaume, et celle de *Foulque de Candie* en est la suite.

Les armes de la ville furent d'abord un simple cornet, comme celles du prince ; elles changèrent au XVIe siècle, et depuis lors, la ville porta d'azur à une branche d'oranger feuillée de sinople, chargée de trois oranges d'or, au chef d'or chargé d'un cornet d'azur virolé et lié de gueule ; mais jamais on ne vit sur son écusson un court nez ; jamais un seul des princes qui l'ont gouvernée ne porta ce ridicule surnom, et nous ne croirons jamais qu'une cour hospitalière pour les enfants du gai-savoir ait jamais été insultée d'une manière aussi inconvenante. — Herbert donne à Guillaume pour scel celui de Provence ; il le désigne une fois par le titre de marquis d'Orange. — Cette ville n'était qu'un comté, mais elle faisait partie d'une marche.

Orbrie sur Argente. — Ville. — L'Argente est une petite rivière du département du Var.

Orcanois (Les). — Surnom donné aux Sarrasins.

Otrans. — Sous ce nom Herbert désigne l'orfèvre qui a

---

(1) Manuscrit de la Bibliothèque nationale, fond La Vallière, n° 23.

fait les étriers de Foulque. Comme il dit que c'est à Paris qu'ils sont ciselés, on peut admettre qu'Otrans s'était fait un nom comme artiste dans la grande ville.

Outremarin (Le roy). — Les Arabes, primitivement, n'étaient pas marins; leurs premiers vaisseaux furent montés par des renégats, des esclaves et des hommes de diverses races qui avaient embrassé l'islamisme. — A la fin du VII[e] siècle, les chefs arabes commencèrent à proclamer que Mahomet avait dit: « La guerre sacrée faite par mer a plus de mérite que la guerre faite par terre (1).» Quelques prophéties habilement exploitées, et peut-être avant tout l'appât du pillage et l'amour des combats entraînèrent les Arabes à faire des expéditions maritimes.— Ils arrivèrent en Corse en 710, en Sardaigne en 712, et depuis, malgré la protection de Charlemagne, ils ne cessèrent de ravager ces deux îles, notamment en 806. On les vit encore de temps en temps faire des descentes sur les côtes de France jusque dans la première partie du XI[e] siècle. Depuis, ils se bornèrent au métier de corsaire, auquel il leur a fallu renoncer en 1830.

Outremer (Les païens d'). — Voyez ci-dessus.

P.

Palazin.— Paladin, comte palatin.

Palerne.— Palerme. — Les invasions des Arabes en Sicile commencèrent en 669 (2). — Ils avaient mis à Palerme une garnison d'Esclavons ou Soclabis. Un quartier de la ville porte encore leur nom. Les musulmans étaient maîtres de la Sicile entière vers 812. Ils y restèrent plus de deux siècles, et ils n'en furent chassés qu'en 1050, par les chevaliers normands.

Pavinois.— De Pavie.

Perdus (Ile des).— Retraite des fées : c'est là qu'elles font un haubert pour le Povre-Veu.

Persois.— Persans.

Pierrelée. — Pierrelate, commune située près de la ville d'Orange.— Herbert donne son nom à deux guerriers arabes, Pynel de Pierrelée et Maudras de Pierrelée, et à deux che-

---

(1) Reynaud, p. 67.
(2) Reynaud, p. 65.

valiers chrétiens, Bernier de Pierrelée et Guérin de Pierrelée. Ce dernier est chambellan de Guibourg. — Ne s'agit-il pas ici de Provençaux dont les uns auraient été Albigeois et les autres croisés ?

Poitevin (Hiaume). — Casque fabriqué à Poitiers ou dans le Poitou. — Le poème d'Herbert nous donne des renseignements curieux sur les armures des anciens chevaliers. Il nous les montre peintes complètement d'une seule couleur, vermeille, blanche ou bleue, parfois couvertes de fleurs, de bandes variées ou d'arabesques. — Les casques n'échappent pas à cette décoration de pinceau. La couleur verte est celle que préfèrent les Français :

François semblez as verts helmes vergiés.

Quelques-uns de leurs chefs portent des helmes verts à or reflamboiant, des hiaumes verts et peints à flours. — Ces casques étaient enrichis de pierres précieuses, et nous rencontrons les expressions suivantes : helme gemmé, — hyaume à topaze qui luit et estincele, — le cercle en est à pierres et gete grant luour. La forme de ces casques varie : ils sont ronds, mais rarement ; ordinairement, l'auteur nous les peint aigus, acérés, haut coigniés. — La partie antérieure est garnie d'une ventaille ou visière, ou d'une *croix de* métal qui protége le visage. — Comme dans tous les romans de chevalerie, quelques-uns de ces casques ont une origine historique : les uns sont l'œuvre de saint Eloy ; les autres ont été portés par le roi Priam ou le preux Roland.

Popelicans. — Surnom donné aux Arabes ; il est peut-être une altération de pélican. Cet oiseau dépeuple les étangs. On y a vu aussi un dérivé de Paulicien, hérétique des premiers siècles de l'Eglise.

Port. — Passage, défilé des Pyrénées. — Les Arabes nommaient les Pyrénées la montagne des ports. C'est dans le port qui mène de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port que se trouve la fatale vallée de Roncevaux. — Chaque passage a son nom, mais tellement altéré par les trouvères, qu'il est bien difficile de les reconnaître tous. Le passage des ports joue un grand rôle dans toutes les guerres avec l'Espagne ; aussi l'émir Abd-al-Rahman disait dans l'une de ses poésies : « Que de chemins j'ai foulés ! que de défilés après d'autres défilés (1) ! »

---

(1) REYNAUD, p. 147.

Portpaillart sur mer. — La prise de cette ville fait le sujet d'une branche du roman de *Rainouart au Tinel*.

Pouhier.— On nommait ainsi, aux XIIe et XIIIe siècles, les habitants de la Picardie.

Pyncernie. — Pays possédé par les ennemis de la foi. Pyncenez de Lérie ; la gent de Pyncernie; Alépantin, roy de Pyncenart, et Sembrin, son fils; les Pyncenarts; Blafalot, roy de Pyncenise, — noms de païens.

R.

Rains (Eudes ou Odes de). — Chevalier chrétien. — Les seigneurs de cette ville, avec les archevêques, étaient des princes carlovingiens qui portaient le nom de comtes de Roucy.

Rame (Mauduit de). — Voyez *Mauduit*. — Aux bords de la Durance, près d'Embrun, fut une ville nommée Rame. Les Arabes ont poussé leurs courses jusque là.

Rélinquis (Les). — Les déserteurs, les renégats.

Rénoiés (Les).— Les renégats.

Rethel (Un brun de).— Cette mention nous montre les chevaux ardennais déjà en honneur.

Richard le chartrier.—Le geôlier des prisons de Guillaume. Il s'agit sans doute d'un des officiers du comte d'Orange. — Louis le Débonnaire, comme roi d'Aquitaine, eut un conseiller de ce nom.

Rodans ou *Rodus*.— Sorcier de Tiébaut.

Roland.— En 869, les Sarrasins font une descente en Provence. Roland, archevêque d'Arles, fut fait par eux prisonnier. Ils lui imposèrent une forte rançon ; mais il mourut en captivité. Les Arabes ne firent pas savoir son décès aux chrétiens, et quand la rançon fut payée, ils remirent son cadavre.

Rosselet. — Peut-être le Roussillon.

Roussie, Rossie, Russie.— S'agit-il de la Russie, patrie des Tartares et des Slaves ? s'agit-il du Roussillon ou d'une autre portion de l'Espagne ? Ganite dit à ses vassaux que Guillaume vient de délivrer :

> A vous command de la terre d'Espaigne.
> Entrer y veux ains que pass' la quinzaine,
> Et chalengier Tiébaut terre certaine,
> Bacle et Roussie et la terre Gryphaine.

Ailleurs, Herbert parle des étoffes et des mulets de Roussie.

Nous pensons qu'il nomme Roussie le pays des Roux. (Voyez ce mot.)

Roux (Les).— Les Romains nommaient *Fusci* les Berbers. On les désigna aussi sous le nom de *Rufi*, roux ou basanés. Aussi croyons-nous que notre poète, en se servant des mots *Roux* et *Roussie*, désigne simplement une race d'hommes et leur patrie.— Dans le Midi, plusieurs localités ont des noms qui rappellent les Roux et les Gris.

Royne de France.—Lorsque Loys, pour excuser son désir de retourner à Paris, dit que la reine le demande, ne faut-il pas encore voir là une allusion à l'amour que Blanche de Castille portait à son mari ?

S.

Saint-Denys (Le moustier).— Cette célèbre abbaye jouait, dans les XIe, XIIe et XIIIe siècles, un rôle des plus importants. Sous les voûtes de son église, on déposait l'oriflamme. Ses vassaux étaient les fidèles serviteurs de la dynastie des Capétiens, nés, pour ainsi dire, au milieu d'eux. Ce sont ces braves hommes d'armes qui poussèrent les premiers le cri de Montjoie, qui pendant si longtemps entraîna les Français à la victoire.— C'était le nom d'un des petits fiefs qui dépendaient de sa seigneurie.— Le moustier Saint-Denys n'avait pas eu moins d'importance à l'époque de l'invasion des Sarrasins. Rebâti et enrichi par Dagobert, il avait été dépouillé de ses trésors et de la grille d'or entourant le tombeau du patron du pays par Charles Martel. De là l'expression : — *L'or de Saint-Denys*, — qui se retrouve si souvent dans les chansons de geste.— Le désir manifesté par Loys de revoir les clochers de Saint-Denys n'indique pas un Carlovingien, mais bien Louis VIII, seigneur de l'Ile-de-France.

Saint-Denys, (Le Barnage).— Barons et vassaux des Capétiens. Ils forment naturellement le corps d'armée dont le roi se réserve le commandement.

Saint Hilaire (L'œuvre).— Il s'agit peut-être de l'église Saint-Hilaire de Poitiers.

Saint Malo de Bretagne. — Guillaume d'Orange jure par saint Malo de Bretagne. Nous n'avons pu découvrir pourquoi notre poète employe cette locution.

Saint Martin (L'or de).— En 732, Abdérame, après avoir pris Poitiers, marcha vers Tours. Le trésor de l'église Saint-Martin tentait la cupidité de ses troupes. L'arrivée de Charles

Martel arrêta le cours de ses succès. — De là les sarcasmes adressés aux musulmans où se trouve rappelé le moutier de Saint-Martin de Tours.

Salahadin ou *Salaazin*.— Chef musulman.— Herbert lui donne pour mère la sœur de Tiébaut. — Ce nom rappelle le nom d'un guerrier musulman connu dans l'histoire des croisades et de plus contemporain d'Herbert.

Salemon (L'œuvre). — S'agit-il d'un artiste célèbre au Moyen-Age? S'agit-il d'objets tirés des trésors du roi Salomon? Enfin, s'agit-il du trésor de Salmon, roi des Slaves? Herbert, comme tous ses contemporains et ses rivaux en fait de chansons de geste, parle souvent de l'œuvre Salemon.

Saligot.— Guerrier païen qui se convertit.

Sarmagan.— Ville d'Orient, patrie des Sarmates.

Sarragosse.— Ville d'Espagne dont les émirs ravagèrent souvent la France. — On donnait parfois le même nom à Syracuse, que les Arabes occupèrent aussi.

Sarrazin.— De l'arabe *Scharakyoun*, oriental.

Sarrazin (Turchié). — Cette locution comprend les Turcs et les Arabes.

Sarrazinois (Branc). — Les armes orientales étaient faites avec une grande science métallurgique et décorées avec l'art le plus délicat.— En parlant des glaives musulmans, Herbert cite les brancs refondus bien XL foies, esmérés et batus, — des brancs de couleur, c'est-à-dire bronzés, — des brancs lettrés, c'est-à-dire damasquinés et recouverts d'inscriptions en arabe.

Sartaigne. — Ce nom doit quelquefois désigner la Cerdagne, petite province sise aux pieds des Pyrénées, dont le sol est escarpé; ses rochers et ses montagnes offrent des passages d'Espagne en France.— On peut aussi trouver dans Sartaigne le nom altéré de la Sardaigne. Les Sarrasins, depuis le commencement du VIIIe siècle, ne cessèrent de ravager cette île, et de là ils s'élançaient sur les côtes de France et d'Italie; ils finirent même par s'établir à Aleria. — Herbert, dans un autre passage, dit que Guillaume, qui est dans Orange, s'arme au perron de Sartaigne.

Sauvages (Les). — Ce nom donné aux Arabes indique les violences qu'on leur imputait.

Sébille.— Séville. Cette ville fut la résidence d'Abd-Alazys, fils et successeur de Moussa, le conquérant de l'Espagne. — Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse,

disent que Charlemagne s'empara de cette ville, qu'elles nomment aussi Sébille.

Soleiman.— Chef arabe. — Soliman, frère et successeur de Valed, régnait à Damas en 715.— Vers 750, un chef arabe du même nom fut battu par les chrétiens dans les défilés des Pyrénées.— Enfin,en 777, Saragosse avait pour gouverneur un émir nommé Soliman.

Surian, Sériant, Surie, Syrie.— C'est en Syrie que les kalifes Ommiades avaient fixé leur résidence. Damas, que notre poète appelle Damart, était leur capitale. C'était de là que partaient leur ordres de guerre contre l'Occident ; c'était là qu'on envoyait les têtes des chefs chrétiens.

T.

Tarragone.— Un des ports qui renfermaient la marine et les arsenaux des Arabes.— Suivant l'auteur inconnu de la *Vie de Louis le Débonnaire*, ce prince aurait pris Tarragonne, dans une invasion qu'il fit en Espagne au printemps de 808 (1).

Terme, *Thermes* (Gauthier de). — Chevalier chrétien. Les *Chroniques de Saint-Denys*, dans leur partie fabuleuse, nomment aussi Gauthier de Termes parmi les généraux qui, sous les ordres de Charlemagne, font la guerre aux Sarrasins.

Termes (Renier de).— Guerrier chrétien.— Dans la guerre des Albigeois figure un seigneur de Termes.

Tervagant.— Idole supposée des infidèles.

Tessin.— Fleuve aux bords duquel Herbert fait camper Loys en Espagne.

Thunes.— Tunis.— C'est à Cayroan, près de Tunis, que Moussa, le conquérant de l'Epagne, plaça son second fils comme gouverneur.

Thunes (Le roy de).— L'émir de Tunis.

Tiébaut.— Voici la troisième version de l'éloge fait de Tiébaut à la fin du poème, et ce n'est pas la moins curieuse; elle signale le prince comme un galant cavalier et bien vu des dames. La réparation est complète.

Molt fu preudom Tiébaut et sot bien guerroier,
Son anemy gréver et son ami aidier.

---

(1) *Historiens de France*, 6e volume, page 86.

Tourner sot et guenchir, et fuir et chacier,
Et bel jouster de lance, quand sist sur son destrier,
Et férir de l'espée grant cop sans menacier,
Demourer en bataille seul très qu'au derrier;
Et sé il s'en torna, n'i ot nul recouvrier.
Large fu de donner et sage de plaidier.
Bien sot un gentil hom amer et tenir chier,
Et sot très bien son corps gent vestir et chaucier.
Ne onc ne volt à tort pauvre home forjugier.
Des eschès et des tables fut mestre sans irier,
De bois et de rivière, d'ostoir et d'espevrier.
Sé il voult bele dame, bien s'en sot acointier.
Si il li quist s'amor, ne l'ot pas par tencier,
Mès par son bel parler et par bel déresnier.
S'avoit en toute Espagne nul meillor chevalier.
Si il créist en Dieu, qui le mond doit jugier,
Mieudre prince de lui n'ot terre à justicier.

Tortelose. — Tortose, un des ports militaires de l'Espagne sous la domination arabe. — Louis le Débonnaire, alors roi d'Aquitaine, tenta d'enlever cette ville, en 809, aux Sarrasins, mais il se retira avant de l'avoir prise (1). — Cependant, suivant son biographe anonyme, ce prince se serait emparé de Tortose dans une invasion qu'il fit en Espagne en 808 (2).

Tudèle (Calquans de). — Guerrier païen. Tudèle est une ville de Navarre; elle est peut-être la patrie du poète qui chante en langue romane la guerre des Albigeois.

Turenne (Morgan de). — Guerrier païen. — L'histoire de la maison de Turenne se mêle à celle de la Provence. En donnant son nom à un païen, Herbert commet peut-être une méchanceté littéraire.

Turs, *Turquois*. — Turcs.

V.

Valbrun (Kanel de). — Guerrier païen. — Les Arabes, dans le XIe siècle, possédaient le pays d'Embrun.

Valdois (Les Turcs de). — Les Vaudois, les Albigeois.

---

(1) Eginhard, *anno* 809. — *Chronique de Saint-Denys*, partie sérieuse.

(2) *Historiens de France*, 6e volume, page 86.

Valérians (Les).— Hérétiques. — Nom donné aux Arabes. — L'empereur Valérien persécuta les chrétiens.

Val-Espois (Le duc de). — Conseiller de Loys, qui s'occupe de sorcellerie.

Valguion (Milon de).— Chevalier chrétien.— Ne s'agit-il pas de la famille de la Vau-Guyon?

Valsecré (Ceux de).— Les Arabes.

Valtibois (Ceux de).— Les Sarrasins.

Valtiebois (Ceux de).— Les Sarrasins.

Venise (Aymery, sire de).— Chevalier chrétien. — Il s'agit peut-être d'un guerrier d'Avignon. Le Comtat-Venaissin, dans les XIIe et XIIIe siècles, portait le nom de Venisse, de Val-de-Venisse.

Viennois.— De Vienne en Dauphiné.

Viesmès (Gauthier de). — Chevalier chrétien. — Peut-être s'agit-il ici de quelques membres de la famille de Vieux-Maisons en Champagne. Elle avait pour armes un écu chargé de losanges d'argent et d'azur au chef de gueules. — Au moment où écrivait Herbert, elle comptait parmi ses membres un chansonnier, Gilles de Vieux-Maisons, dont nous avons publié les œuvres.

Viezelx et de Moustier en Lombardie (Reinier, sire de).— Chevalier chrétien. — Le premier nom n'est peut-être que celui de la ville de Verceil.

Vivien. — C'est après la mort de ce preux que commence le *Roman de Foulque de Candie*. La *Chanson d'Aleschans* lui est consacrée. Un autre poème de la même famille est intitulé *Les Enfances Vivien*. Dans celle de *Guibert d'Andrenas*, l'auteur nous peint la vieillesse d'Aimery, et ses fils ainés en possession d'un fief. Guillaume a Orange, Bernard est sire de Breban, Aimery possède Tortose, et Garin est seigneur d'Ancezune. Cette commune est près d'Orange. Garin a épousé Eustache, fille de Naimes de Bavière. Ils ont eu plusieurs enfants : Vivien, Guichardet et la dame de Floriville.

Volcrians (Les).— Nom donné aux Arabes.

Y.

Ydoine (Le vieil).— Chef sarrasin. Son nom se trouve dans diverses chansons.

Ysoré. — Nom d'un géant arabe qui joue un rôle terrible dans plusieurs chansons de chevalerie.

GLOSSAIRE.

A.

Aceiner. — Assigner, faire signe, appeler.
Acointier. — Approcher, concéder, être poli, chercher à plaire.
Acquis, aquis. — Acheté, — fatigué, qui se repose, tranquille. — *Quietus.*
Adens. — Dedans, en, en arrière.
Adoubé. — Armé, armé chevalier.
Aduré. — Long, dur, endurci, brave.
Aé. — Age, siècle.
Aencrer. — Jeter l'ancre.
Agait. — Embuscade.
Ahatir. — Avertir, exciter.
Aigage. — Qui vit au bord des eaux.
Ainçois, ançois. — Avant.
Aire. — Nid, famille, race.
Aïre. — Haine, colère, impétuosité.
Altiour, autour. — Plus haut. — *Altior.*
Aluex. — Aleu, fief franc.
Ambedui. — Tous deux.
Ambléour. — Cheval qui va l'amble.
Amentevoir. — Rappeler.
Amistage. — Armistice, amitié.
Ancoiseure. — Ancienneté.
Angarde. — Avant-garde, garde, poste.
Annui. — Aujourd'hui.
Annuit. — Cette nuit.
Anor. — Honneur, fief, domaine.
Apatri. — Repu, nourri, serviteur.
Apercevant. — Intelligent, poli, distingué.
Araine. — Sable.
Archiée. — Portée d'un arc.
Archoier. — Chasser à l'arc.
Arger. — Brûler, faire souffrir.
Arresner. — Raisonner, haranguer.
Arroter. — Mettre en rang, en route, — rompre.
Art (Il). — Il brûle.
Asseoir. — Assiéger, asseoir son camp.
Asséur. — Assuré, sûr, paisible.
Atant. — Alors.
Atrait. — Parti, alliance, association.
Auquant. — Quelques-uns.
Aurillissant. — Doré, riche.
Autiex. — Autel.

B.

Baile. — Ville forte, forteresse: — tromper, trahir.
Baillie. — Garde, soin, tutelle, possession.
Baillier. — Se pasmer, rendre l'âme.
Balaier. — Flotter, se balancer.
Baler. — Danser.
Bandon (A). — Rapidement, sans difficulté.
Bargaigne. — Embarras, peine.
Barnez. — Baronnie, suite, armée.
Bastaux. — Bataille, choc, battue.
Bataille. — Armée, rang.
Baud, baus, baut. — Gai, joyeux; — joie, plaisir.
Baudré. — Baudrier, ceinture.
Behourder. — Chevaucher, faire de la voltige, des manœuvres de cavalerie, charger.
Ber. — Baron, chef, prince.
Berser. — Errer, se promener; — tromper, trahir.
Besoing. — Besogne, combat.
Blois. — Bleu.
Blous. — Privé.
Bocle. — Boucle, partie du bouclier.
Boiele. — Entrailles.
Boisdie. — Tromperie, fraude.
Boisier. — Biaiser, tromper, résister.
Boisson. — Petit bois, buisson.
Bondir. — Retentir.
Bourdes. — Contes, plaisanteries.
Braidis. — Raide, leste, gaillard.
Braious. — Crotté.
Bricon. — Niais, misérable, trompeur.
Brief. — Bref, lettre, écrit.
Bruel. — Bosquet, bois.
Brugenois. — Bruyère, broussailles.
Bruies. — Fers, liens, cachots.
Buferie. — Plaisanterie.

C.

Caiens. — Céans, ici.
Canne. — Jonc, flèche.
Cassain. — Châtaigne.
Ceindre. — Porter l'épée.
Cembel. — Combat, bruit, cymbale.
Chaël. — Chien.
Chaï, chéu. — Tombé.
Chaitis. — Faibles, malheureux, captifs.
Chalant. — Bâtiment de transport.
Chalengier. — Disputer, combattre, revendiquer.
Chanu, chenu. — Vieux, dont les cheveux sont blancs.
Chaplement. — Bataille, choc.
Chargier. — Confier.
Chartre. — Prison.
Charucre. — Carrière, route carrossable.
Chasal, chasé. — Seigneur.
Chasé, chasement. — Fief, château, domaine.
Chastain. — Châtelain, seigneur.
Chaumois. — Chaume, champ.

Chevrolx. — Chevreuil, chevreau.
Choisir. — Voir, distinguer.
Cointise. — Bravoure, agrément.
Collée. — Charge, peine.
Combe. — Vallée.
Comparer, *comperer*. — Acheter, payer, voir, éprouver, paraître.
Conréer. — Equiper, armer, habiller.
Conroi. — Equipage, armes, ordre, cérémonie.
Contralier. — Contrarier, contredire.
Coq (Dès le premier). — Au premier cri du coq, dès le matin.
Corage. — Volonté, idée, désir.
Corgie. — Courroie, fouet.
Coustume (Rendre). — Rendre justice.
Covent, *covenant*. — Promesse, convention, convenance.
Créanter. — Assurer.
Cremer, *cremir*. — Craindre.
Croire. — Donner sa foi.
Cuer. — Cœur.

D.

Daé, *dahes* (Ait). — Malheur ait!
Deffaé. — Sans foi, mécréant.
Défois. — Défaite, déroute.
Delgié, *deloié*. — Délié, libre, flottant.
Delivre. — Libre, leste, brave.
Déloier. — Retarder.
Démenter (Se). — Perdre l'esprit, se désoler.
Déresnier. — Discourir, conduire.
Dérout. — Rompu.
Desafeutrer. — Enlever de la selle.
Désévraille. — Séparation.
Désevrer (Se). — Se séparer.
Desrois. — Déroute.
Dessafré. — Gâté, brisé.
Desvé. — Fou, désespéré.
Detri. — Délai.
Detrois. — Derrière.
Deuillant. — Se plaignant.
Devise. — Discours.
Diaspre, *dyaspre*. — Etoffe.
Dielx, *duel*. — Deuil.
Diémaine. — Dimanche.
Dointié. — Don, nouvelle.
Dois. — Dais.
Donoier, *dornoier*. — Conter fleurette, faire des cadeaux, faire le galant.
Dru. — Amant, ami, domestique.
Druelise, *druerie*. — Amour, amitié, fidélité.

E.

Embler. — Enlever.
Embrever. — Mettre en abrégé, rédiger.
Embrun. — Rembruni, soucieux.
Engreigner. — Souffrir, enrager.
Engresser (S'). — S'avancer.
Ensément. — Ensemble.

Entir. — Entier.
Entir. — Greffer, blesser.
Entrefier (S'). — Se donner parole mutuelle.
Entresait. — Alors, de suite.
Envis (A). — Avec peine.
Ermin. — Hermine, Arménien.
Esbanoier. — Plaisanter, s'amuser.
Eschamel. — Ecaille, panneaux, émail.
Eschargaiter. — Etre en embuscade.
Escharnir. — Railler, refuser, économiser.
Eschas. — Echecs; — embarras, bruit, vanité.
Eschaugaite. — Sentinelle.
Eschéri. — Privé, économe, mesquin, à l'écart.
Eschevi. — Achevé, parfait.
Eschevir. — Esquiver, éviter.
Esciente. — Escient, savoir, idée.
Escouser, escondre. — Se coucher, se cacher.
Escrémie. — Escrime, combat.
Esmaier. — Emouvoir, effrayer.
Esmer. — Estimer.
Esparmenter. — Expérimenter.
Esquippe ferrée. — Bâtiment garni de fer, bien armé.
Essart. — Bois, broussaille; — impétuosité.
Essaucier. — S'élever, faire fortune.
Essôme, essone. — Excuse, permission, avis, occasion, congé.
Estache. — Attache, agrafe.
Estage. — Stature, demeure, hauteur, halte.
Estandart. — Tente, pavillon.
Estavax. — Cierge, flambeau.
Ester. — Se tenir debout, rester.
Estour. — Combat.
Estoutie. — Bravoure, combat.
Estovoir. — Equiper, combattre.
Estri. — Mêlée, bataille.
Estripier. — Etrier.
Estroer. — Trouer, briser.
Esvos, esvous. — Voici.

F.

Faille (Faire). — Echouer, manquer.
Féel. — Féal, fidèle.
Feindre. — Etre fainéant.
Félon. — Terrible, cruel, belliqueux.
Férir. — Frapper; — porter.
Fermeté. — Forteresse, ville forte.
Ferrand. — Gris, couleur de fer.
Ferroier. — Ferrailler, frapper.
Fervesti. — Vêtu de fer.
Fi, fié. — Foi.
Fiex. — Fief, domaine.
Flatir. — Etendre à terre.
Flavel. — Zéphyr, printemps, caresse.
Fleuri. — Barbu, à la barbe blanche.
Folage. — Folie, sottise.
Frait. — Brisé.
Frete. — Bûche, rupture.
Froier. — Froisser, briser.
Frois. — Frais, jeune, gaillard.

G.

Gaaingne. — Gain.
Gaber. — Plaisanter.
Gabois. — Plaisanterie.
Gaite-Tison. — Qui reste au coin du feu.
Garir. — Guérir.
Genestois. — Genêt, broussaille.
Gié. — Geôle, prison.
Glatir. — Crier.
Glay. — Glaïeul, roseau.
Graignor. — Plus grand.
Graindre. — Plus grand.
Gramenter. — Gémir.
Gréjois. — Grec.
Grevain. — Pénible, dur, rude.
Grieux, Griois. — Grec.
Guenchir.— Mettre en arrière, retirer, se diriger de côté.
Guerpir. — Abandonner.
Guerredon. — Récompense, prix.
Guier. — Escorter, guider.
Guinte. — Voile, capuchon.
Guionnage. — Conduite, escorte.

H.

Hante. — Bois de la lance.
Hauçor. — Plus élevé.
Hebergier. — Loger.
Hebergerie. — Campement, demeure.
Hélie. — Joyeux, brave.
Heudure du branc. — Poignée de l'épée.
Honor. — Fief, possession.

I.

Iert (Il). — Il est, il sera.
Inde. — Bleu.
Isnellement. — Rapidement.
Issir. — Sortir.

J.

Jaian. — Géant.
Jornal. — Journée, bataille.
Jugier. — Adjuger.
Juis, Jois. — Juifs.

K.

Kernel. — Créneau.

L.

Laidir. — Injurier, blesser.
Lambrus. — Lambris.
Larris. — Lieu inculte, pierreux.
Larron (A). — Comme un voleur, sans bruit.
Latimier. — Interprète.
Lècherie. — Débauche, faiblesse, gourmandise.
Lée. — Large; — côté.
Lerre. — Voleur.
Letré (Branc).— Lame damas-

quinée, couverte de lettres d'or.
Lié. — Joyeux.
Linge. — Fin, délicat.
Litire. — Litière.
Los. — Gloire, lot, part.
Losengier. — Louer, flatter.
Lusiau. — Brocheton.
Luz. — Brochet.

M.

Mailler. — Frapper avec un maillet, assommer.
Main. — Matin.
Mainbournie. — Tutelle féodale.
Mainsné. — Cadet.
Maire. — Plus grand.
Maisel. — Lépreux, lèpre, mal.
Maisnie, maisniée. — Maison, famille.
Maleïr. — Maudire.
Mar. — Exclamation de douleur.
Marage. — Maritime, marin.
Marrement — Chagrin, colère.
Mars. — Marc, poids.
Maumettre. — Mettre à mal.
Mautalent. — Chagrin, dépit, colère.
Mehaignie. — Malade, abîmé.
Membré. — Fort, solide.
Mérel (Mener son). — Danser.
Mès. — Messager, maison.
Meschin. — Petit, jeune.
Mestier. — Besoin, embarras, bataille.
Mieldre. — Mieux, meilleur.
Miex. — Mieux.
Moillier. — Femme, épouse.
Molu. — Aiguisé sur la meule, poli.
Mure. — Mule, mulet.
Mus. — Muet.
Musart. — Fainéant, ami du repos et du plaisir.

N.

Nagier. — Naviguer.
Nasal. — Partie antérieure du casque abritant le nez.
Navie. — Navire.
Ne. — Et, en.
Nès. — Navire.
Noel. — Nœud, ceinture.
Noif. — Neige.
Nois, noix. — Neige.
Norrois. — Du Nord.
Novel. — Nouveau, jeune, galant, coquet.

O.

O. — Avec, à, vers.
Oes. — Yeux
Oir. — Héritier, famille, maison, armée.
Olifant — Eléphant, cor d'ivoire.
Ombrage. — Captivité.
Os. — Osé, audacieux.
Os. — Aux, à, eux.
Oschié. — Ebrèché.
Oscur. — Obscur, enfer.
Ostoir. — Autour.
Ot (Il). — Il eut, il entend.
Outrage. — Excès, abondance; — *d'outrage*, en outre.

P.

Paile. — Drap, étoffe.
Palazin. — Paladin, comte palatin, officier du palais impérial.
Pane, panne. — Etoffe, manteau.
Paonnet. — Figure du jeu d'échecs, pion.
Parage. — Pairie, égalité, rang.
Parçonnier. — Compagnon, qui partage.
Parloignier. — Eloigner, retarder.
Parmain. — Au matin.
Pascor (Le temps). — Pâques.
Pautonnier. — Misérable, vagabond, homme méprisable.
Paysan. — Païen, infidèle.
Pécaire. — Pécore, pécheur, malheureux.
Peliçon — Pelisse, manteau, robe, pendant d'un pont.
Péneux. — Qui se donne du mal.
Penis. — En peine, embarrassé.
Pers (Les). — Les pairs.
Piour. — Pire.
Pis. — Poitrine, sein.
Plait, plet. — Accord, convention.
Plevir. — Promettre, garantir.
Poi. — Peu.
Poindre. — Piquer, pousser son cheval, charger la lance en arrêt.
Ponnée, posnée. — Querelle, combat, prétention, position.
Port. — Passage, défilé.
Presse. — Foule, mêlée.
Preu. — Profit.
Prismas (A). — De prime-abord, tôt.
Prois. — Prix, estime, renom.
Proisié. — Prisé, estimé.
Pui, puits. — Montagne, pic, roc.

Q.

Quart. — Quatrième.
Que. — Afin que, parce que, de sorte que.
Quens. — Comte.
Qui. — Ici.
Quintaine. — Mannequin d'osier, habillé en chevalier, contre lequel les paladins s'exerçaient en temps de paix.
Quoispeler. — Guaspiller, piquer, déchirer.

R.

Racois. — Recoin.
Raier. — Rayonner, couler, jaillir.
Ramage. — Qui vit dans les bois.
Randant. — Rapide, raide.
Randon, randonnée. — Impétuosité, ardeur.
Randonner. — Voler, se précipiter.
Range. — Rang, famille.
Ranvier. — Revenir à la vie.
Recercelé. — Bouclé, frisé.

Rechiés (De). — De rechef.
Recréant. — Fatigué, paresseux
Remès. — Qui reste.
Remfronne (La). — Air de guerre, marche.
Rempogner. — Réprimander, railler, encourager.
Repérer. — Reparaitre, rentrer.
Rescox, *rescous.* — Recouvré, délivré.
Resnier. — Raisonner, gouverner, conseiller
Ressoignier. — Craindre.
Reter. — Accuser.
Revel. — Agitation, joie.
Reveler. — Résister, se révolter.
Riber. — S'amuser.
Rouelle. — Rondelle, petit bouclier rond.
Route. — Rang, armée.
Ruelle. — Ruisselet.
Ruer. — Précipiter.

S.

Sachier. — Secouer, mettre à sac.
Samin. — Etoffe.
Sart. — Ravage, destruction.
Sauçon. — Saule, lieu planté de saules.
Sauvart. — Terrain inculte.
Selon. — Le long, auprès, en suivant.
Sené. — Sensé.
Serie. — Soirée ; — sérieux.
Soavet. — Doucement.
Soe. — Sien, sienne.
Soef, souet. — Doux, agréable.
Soultis. — Subtil.
Sourdre. — Naitre.
Sourfait. — Fardeau excessif.
Souvin. — Renversé, sur le dos.
Supin. — Fierté, superbe.

T.

Tables. — Jeu de dames.
Tabour. — Tambour, bruit, querelle.
Tabourie. — Bruit du tambour.
Talent. — Désir, idée, envie.
Tapin. — Fourbe, ruse.
Tapinage. — Fraude, dissimulation.
Targe. — Bouclier.
Targer. — Tarder.
Tart. — En retard, pressé.
Tas. — Tel.
Teint. — Qui change de couleur.
Tençon, *tenson.* — Bruit, querelle, reproche.
Tenement. — Fief, domaine.
Terraux. — Fortifications en terre.
Testemoine. — Témoignage.
Tex. — Tel.
Tiex. — Tel.
Tombir. — Retentir.
Tourra (Il). — Il enlèvera.
Touse, *tousette.* — Fillette, demoiselle, amie.
Traïr. — Livrer.
Tramettre. — Transmettre, envoyer, faire passer.
Tref, très, trest. — Tente.
Trépeil. — Trépignement, agitation.
Très-que. — Jusque.

Trestour. — Détour.

Treu, *treusage*. — Tribut, rente, domaine.

Troton. — Trot du cheval.

Tuel. — Trou, soufflet, sifflet.

Tumer. — Tomber.

V.

Vallet. — Jeune garçon.

Vassal, *vassax*. — Chevalier, brave.

Ventaille. — Visière.

Verne. — Gouvernail.

Verner. — Gouverner, diriger.

Vertu. — Miracle, haut fait.

Véez, *vez*. — Voyez.

Veve. — Veuve.

Viaire. — Visage.

Vis. — Visage.

Volz, *voultis*. — Arrondi en voûte, courbé, rond.

TABLE.

Reims, P. DUBOIS, Imprimeur de l'Académie Impériale.

